LA VIE SPIRITUELLE

Nº 318 — Mai 1947

MT. ST. MICHAE
LIBRARY
SPOKANE, WAS

SOMMAIRE

LES MYSTÈRES DE DIEU

FLICOTEAUX, m.b. La glorieuse Ascension 664

Glorieuse pour le Fils dont elle achève de révéler la transcendance divine, glorieuse pour le Père qui nous manifeste, dans le triomphe définitif de son Fils, le plus haut degré de sa puissance et de sa miséricorde; glorieuse pour les membres du Corps mystique dont le chef s'assoit à la droite du Père.

.-M. CARRE, o.p. De l'Annonciation a la Dormition, ou le mystère de la « lucidité » de Notre-Dame 676

Si grande qu'ait été sa foi, Marie n'en a pas moins connu obscurité et progrès dans la compréhension du mystère de sa maternité.

.-M. MANTEAU-BONAMY, o.p. Le message le l'ange et la maternité dans la vie de l'Église 685

Il faut voir dans la Vierge autre chose qu'une mère qui n'aurait pour titre sur la puissance de son fils, que le vivant souvenir de sa maternité passée. Elle est et reste toujours la Mère du Christ accru de tout son corps mystique.

.-A. GENEVOIS, o.p. « Douce Marie », *Notre-Dame dans la vie et dans l'œuvre de sainte Catherine de Sienne* 694

En ce mois de mai et au cours de cette année où nous fêtons le sixième centenaire de sa naissance, n'est-il pas opportun d'évoquer la dévotion mariale de sainte Catherine de Sienne.

NOTRE SANCTIFICATION

. LEDRUS, s.j. Fruits du Saint-Esprit 714

En un temps de renouveau apostolique et de sainte réaction contre l'individualisme spirituel, l'examen

critique de la doctrine des fruits du Saint-Esprit, à la lumière des sources de la théologie et de l'hagiographie pourrait avoir une importance débordant le cadre d'une question savante et qu'il est à propos de méditer pour le temps de la Pentecôte.

G. GARRONE, Charité conjugale et charité virginale.

Dans leur enfant appelé à la virginité religieuse, c'est le plus secret et le plus profond de leur amour que le père et la mère contemplent, la preuve vivante et palpable de ce qu'il y a dans leur union : le Christ.

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

M.-L. DUMESTE, o.p. Le message du prophète Isaïe. *L'énergie vitale de la foi* .....

A l'époque d'Abraham et des patriarches, la foi n'apparaît encore que comme un acte posé par la piété de l'homme en une circonstance déterminée. La foi n'est qu'un acte, *elle n'est pas encore un* état. *C'est dans le prophète Isaïe qu'elle fait le pas décisif dans ce sens.*

D. R. Un captif d'hier : Jean-Henri Lasserre, 1918-1945. .....

La captivité, école de sainteté.

CHRONIQUES

R. ANDRE, La vie religieuse et spirituelle en Amérique latine .....

A TRAVERS LES REVUES

L'apôtre de Marie. — La Vie Intellectuelle. — L'Anneau d'Or. — Russie et Chrétienté .....

LES LIVRES

Education religieuse et spiritualité.

H. Lubienska de Lenval, L'Education du sens religieux.

F. Derkenne, Mystères pour Noël et Pâques .....

Abbé M. Thomas, Expériences sur le Catéchisme national, livre des enfants .....

. Ravier, s. j., Éducation selon l'Evangile 803
ERINE, Les 10 commandements des parents. « L'éducation familiale nouvelle » 804
Scriven, Wopsy, Mémoires d'un ange gardien 804

Spiritualité.

N CAHIER DE LA VIE SPIRITUELLE : Le Christ et les malades 804
Jaouen, m.s. La grâce de la Salette 807
hanoine L. Christiani, Les jeux de la divine sagesse — 809
. J. Bousquet, o.p., Notre-Dame du Rosaire de Fatima. 809
bbé P. Marc, Le Maître vous parle. Méditations évangéliques 810
.-L. Chaigneau, Notes et Elévations spirituelles. Les Etapes du bonheur 810
NCELLE, Femme. Carnet d'une Maman 810
. Bastin, o.m.i.,La Chanson sur la Colline 811
I. Cardineau, La Vierge vous parle 811
'*Espagne mystique* : Sainte Thérèse d'Avila, saint Jean de la Croix, le Gréco 811
Iourey, c.r.i.c., Réflexions et suggestions, 2e série et 3e série 812

Hagiographie.

Mura, Doctrine spirituelle du Père Jean-Léon Le Prévot, fondateur de la Congrégation des Frères de saint Vincent de Paul 814
aint François raconté par ses premiers compagnons .. 814
hanoine P. Boisard, Le Cardinal Verdier, archevêque de Paris 814
de Plessis, Berryer. La noble France 814
. Merlaud, Héros de la souffrance et de l'amour 815
Hedic, Saint Hubert 815
.-P. Tillet, Deux témoignages de vie spirituelle dans le monde 815
iennent d'arriver à la revue 816

La glorieuse Ascension

PLUS heureuse que beaucoup d'autres solennité du cycle liturgique, qui furent impitoyablemer sacrifiées par le décret de 1802, l'Ascensio figure au nombre de ces rares fêtes chrétiennes qu encore aujourd'hui, ont en France le privilège d'êt légalement chômées. Il faut s'en réjouir, puisqu par là même, il est possible à tous de célébrer l'A cension à sa date liturgique, c'est-à-dire quarante jou après Pâques, et d'en revivre, selon toute son an pleur, l'incomparable mystère (1). Malheureusemen trop peu de chrétiens ont conscience de tout ce qu représente cette fête si justement qualifiée, au cano la messe et ailleurs (2), de *glorieuse*. Car, soyons-e sûrs, ce n'est pas sans motif que l'Eglise caractéris ainsi, et très spécialement, l'Ascension du Seigneu Pourtant, à première vue, il semble que pareille a pellation conviendrait autant, sinon davantage, à fête de Pâques, la « Solennité des solennités », pui que la résurrection marque précisément le gran

(1) Les premiers témoignages positifs concernant l'existence de fête de l'Ascension remontent à la fin du IVe siècle. Mais saint Je Chrysostome en parle comme d'une fête déjà ancienne et universel ment reçue. Saint Augustin déclare que, de son temps, elle célébrée dans le monde entier « Ecce celebratur hodiernus dies t orbe terrarum » (Serm. 262). Il semble, d'après le témoignage de *Peregrinatio Etheriæ*, qu'à Jérusalem, le mystère de l'Ascension célébrait originairement le cinquantième jour après Pâques, en mê temps que l'avènement du Saint-Esprit. Cf. D. CABROL, *Dictionna d'archéologie et de liturgie*, art. *Ascension*.

(2) Secrète de la messe de l'Ascension.

mphe du Sauveur sur l'enfer et sur la mort. D'au- part, la Passion a bien aussi quelque titre à être alifiée de « glorieuse » (3). L'Eglise ne chante-t- e pas elle-même que le Christ a remporté sa victoire mérité sa couronne par le bois de la croix : *Regna- a ligno Deus ?* (4). Y a-t-il, à vrai dire, rien de plus omphal que la liturgie des fêtes de la Croix ? Quant la scène de l'ascension, si on la considère telle que us la présente l'Evangile, nous devons admettre 'elle s'est déroulée aussi simplement que possible, ns aucune des circonstances extraordinaires qui don- nt tant de relief à l'épisode si mystérieux de Transfiguration. Au jour venu, « Jésus, nous dit int Luc, emmena ses disciples jusque vers Béthanie, ayant levé les mains, il les bénit. Tandis qu'il les nissait, il se sépara d'eux et fut enlevé au ciel » (5). ns le récit non moins bref que nous a conservé le re des Actes, saint Luc note simplement que le Sau- ur, après avoir entretenu ses disciples, s'éleva de re et qu'une nuée le déroba à leur vue : *Et cum hoc xisset, videntibus illis, elevatus est, et nubes susce- t eum ab oculis eorum* (6). Rien de plus. Aucun angement n'est signalé dans la personne même du igneur, qui conserva, semble-t-il, son apparence ha- tuelle aussi longtemps que ses disciples purent le sui- e du regard. Ce n'est qu'une fois le Christ disparu ns la nuée céleste que deux anges, semblables à des mmes vêtus de blanc, se présentèrent aux disciples upéfaits, pour les avertir que leur maître venait d'être levé au ciel, et qu'il en reviendrait de la même ma- ère où ils l'avaient vu monter (7).

3) Au canon de la messe, la Passion est qualifiée de *bienheureuse* : tam *beatæ* Passionis ». En plus d'un texte liturgique, elle est éga- ent appelée « glorieuse » et « victorieuse ». Ainsi, en la fête l'Exaltation de la Croix (Matines, rép. 4) et dans la préface pour bénédiction d'une croix, au pontifical romain.

4) Hymne *Vexilla Regis*, 3e strophe.

5) *Lc.*, 24, 50-51.

6) *Act.*, 1, 9.

7) *Ar.*, 11, 11.

Alors, comment se fait-il que soit plus spécialem
réservé à l'Ascension le titre de *glorieuse ?* En vo
la raison très simple. Il en est de l'Ascension com
des autres grandes solennités liturgiques telles q
Noël ou l'Epiphanie. En ces jours que l'Eglise qua
fie de « très saints » (8), il s'agit beaucoup moins
commémorer un événement, dont la réalité historiq
est de plus en plus lointaine par rapport à nous, q
de revivre, jusqu'en son fond, le mystère dont cet é
nement contitue le point de départ. Or le mystère
l'Ascension est le mystère du Christ montant au c
pour y régner à la droite de Dieu, et nous ouvrir à no
mêmes, membres de son corps, les portes de la gloi
Mystère toujours actuel, puisqu'il se développe à t
vers les siècles et qu'il ne sera définitivement clos q
le jour où la totalité des élus aura rejoint, corpo
lement, le Christ siégeant au sommet des cieux. I
lors, n'est-il pas évident que, à raison de la sublim
du mystère qui en fait l'objet, l'Ascension du Seign
mérite d'être célébrée comme la plus glorieuse de t
tes les fêtes de l'année chrétienne ? La gloire, en ef
dans le langage sacré, celui de l'Ecriture et de la t
dition chrétienne, n'est pas autre chose que la spl
deur de Dieu telle que lui-même la rend visible à
créatures (9). Or, est-il un mystère où resplendisse a
plus d'éclat la magnificence des attributs divins, q
celui qui se célèbre le jour de l'Ascension ? Il
facile de constater qu'en ce mystère, quel que soit l'
pect sous lequel nous le considérons, se reflète, com
en nul autre, la suréminente perfection de Dieu.

Glorieuse, l'Ascension l'est, cela va sans dire,
rapport au Christ. C'est bien, de fait, au moment
le Sauveur pénètre dans le ciel pour s'y asseoir à
droite de Dieu que se réalise la glorification que

(8) *Communicantes* de la messe.

(9) Cette question de la gloire de Dieu a fait l'objet d'une é
intéressante, on s'en souvient, dans la *Vie Spirituelle* (avril 1946)

ême a sollicitée de son Père, comme le fruit de son propre sacrifice : *Et nunc,* CLARIFICA ME *tu, Pater, apud metipsum, claritate quam habui priusquam mundus set, apud te.* « Et maintenant, toi, Père, glorifie-moi près de toi, de la gloire que j'avais auprès de toi, vant que le monde ne fût » (10). Sans doute, le Sauveur n'attendit pas son ascension pour être investi de gloire divine. Dès l'aube de sa résurrection, l'humanité du Christ est déjà transformée, et sa chair elle-même rayonne d'une clarté céleste, encore qu'il en dissimule l'éclat aux yeux de ses disciples. Mais pour que glorification fût totale et que l'opération merveilleuse la puissance divine fût en lui consommée, il fallait, plus, que le Christ vainqueur de la mort montât jusqu'au sommet des cieux afin d'introduire sa nature humaine dans le lieu qui convenait à sa nouvelle dignité. C'est donc bien le jour de l'Ascension, lorsqu'elle eut pris place sur le trône de Dieu, que l'humanité du Christ acheva de passer en condition divine. C'est alors que le Verbe, qui n'avait pris notre chair que pour servir, réalisa définitivement ce titre de *Seigneur* qui lui fut conféré en récompense de son abaissement jusqu'à la mort de la croix (11). A dater du jour où il siège à la droite de son Père, le Christ devient, selon lui-même et jusqu'en sa chair glorifiée, l'égal de celui dont il pouvait dire au cours de sa vie mortelle : « Il est plus grand que moi » : *Pater major me est* (12). N'est-ce pas également le jour de l'Ascension, lorsqu'elle eut atteint son couronnement dans le ciel, que l'œuvre accomplie par le Christ sur la terre, depuis le premier instant de l'incarnation, se révéla, aux yeux de tous, comme une œuvre où Dieu lui-même avait engagé sa présence et déployé la vigueur de son bras ?

(10) *Jn.*, 17, 5. Tout le passage est employé comme évangile de la messe de la vigile de l'Ascension. Le verset que nous citons ici forme l'antienne de *Benedictus*, à laudes de la vigile.
(11) *Phil.*, 2, 9.
(12) *Jn.*, 14, 28.

Il faut en convenir, nulle autre fête de l'année lit
gique ne met plus en lumière la transcendance div
de notre Sauveur que la solennité de l'Ascension. M
nous ne croyons pas inutile de faire remarquer co
bien les circonstances présentes rendent opportu
aujourd'hui plus que jamais, la célébration du p
glorieux de nos mystères. Car, ni les progrès co
tants de l'impiété, ni l'affligeante apostasie du gra
nombre, ni le furieux déchaînement des puissan
infernales contre l'Eglise, ne doivent nous faire
blier que, malgré de trompeuses apparences, le Ch
siège actuellement au plus haut des cieux en va
queur de l'enfer et en souverain maître de ce mo
dont il dirige les destinées. Sans doute, depuis le
clin du moyen-âge, la piété chrétienne se porte a
complaisance vers les scènes douloureuses de la
du Seigneur. Il y a tout lieu de s'en réjouir, puis
rien ne peut aviver notre amour du Christ comme
contemplation des souffrances que lui-même a vo
endurer pour chacun de nous. Mais il ne faudrait
que ce fût au détriment de ce tribut d'adoration et
louange dont nous sommes redevables à celui
l'Eglise elle-même nous invite sans cesse à acclam
comme le « Roi de gloire », *Rex gloriæ*, le souver
Seigneur du ciel et de la terre. N'est-il pas vrai
tout le cycle liturgique se ramène, comme à son c
tre, à la célébration du mystère pascal, dont la g
rieuse Ascension constitue, peut-on dire, le vérita
couronnement ? A lire certains petits livres de dé
tion, on pourrait croire que le Sauveur est un roi va
cu, qu'il nous faut consoler de ses échecs et de
humiliations. Pareille manière de présenter les cho
n'est pas seulement funeste à la piété chrétienne,
est surtout absolument contraire à la saine doctri
qui exige que, partout et toujours, *semper et ubiq*
nous rendions hommage au Christ, comme à l'éter
vainqueur. *Christus vincit, Christus regnat, Chris*
imperat, « Le Christ est vainqueur, le Christ règ

Christ commande », telle doit être la constante
irmation de notre foi (13).

Glorieuse pour le Fils, la fête de l'Ascension ne
st pas moins pour le Père. Du reste, le Christ n'a
mandé à Dieu sa glorification que pour glorifier en
i-même son Père : *Pater, venit hora, clarifica Fi-
um tuum*, UT FILIUS TUUS CLARIFICET TE (14). « Père,
heure est venue, glorifie ton Fils, afin que ton Fils te
orifie ». En effet, c'est incontestablement dans la glo-
fication du Fils de Dieu, selon la chair, que se reflète
vec le plus de splendeur la sagesse infinie de celui
ui, depuis toujours, a prévu et ordonné la chute de
homme à la réalisation, par la croix, de cette œuvre
erveilleuse, dont saint Paul nous a tracé le plan au
ébut de l'épître aux Ephésiens, et qui s'acheva pré-
sément le jour où le Christ Jésus, en prenant place
ur le trône de Dieu, put réunir en lui-même et le
el et la terre (15). Quant à la toute-puissance divine,
mais le « Père de la gloire », *Pater gloriæ*, comme
appelle saint Paul, ne la manifesta plus ouvertement
ue le jour où « il ressuscita son Fils d'entre les
orts, pour le placer à sa droite dans les cieux, au-
essus de tout nom, quel qu'il soit, non seulement en
e siècle, mais aussi dans le siècle à venir » (16). A
faveur du mystère de l'Ascension, nous pouvons
galement connaître l'excès de la charité de Dieu, et
énétrer dans l'abîme insondable de sa miséricorde.
ar, nous dit encore saint Paul : « tandis que nous
sions dans la mort, par suite de nos péchés, Dieu,
ui est riche en miséricorde, nous a vivifiés dans le
hrist, dont la grâce nous a sauvés; il nous a ressus-

(13) Qu'on lise plutôt les belles pages que Dom VONIER consacre *La victoire du Christ*, pages où l'auteur met si bien en lumière enseignement de l'Ecriture et de la tradition sur le sujet qui nous cupe ici.
(14) *Jn.*, 17, 1. Cf. Epître de la vigile de l'Ascension.
(15) *Eph.*, 1, 10.
(16) *Eph.*, 1, 19-21.

cités avec lui, et *fait asseoir dans les cieux avec l*
et par lui, le Christ Jésus, pour montrer à tous les s
cles à venir les richesses surabondantes de grâce q
dans sa bonté, il nous a départies, en la personne
Christ Jésus » (17).

De tout cela il nous reste à conclure, avec l'Apô
lui-même, que le Christ n'a été exalté au-dessus
cieux et qu'il n'a reçu le nom de « Seigneur »,
nom qui est au-dessus de tout nom et qui fait
chir tout genou au ciel, sur la terre et dans les enf
que pour glorifier, en lui-même et par lui-même, D
le Père : *quia Dominus Jesus Christus* EST IN GLO
DEI PATRIS (18).

Pour nous-mêmes, faibles créatures, la liturgie
proclame avec une éloquente insistance, l'ascens
du Seigneur est le fondement et le gage de notre p
pre glorification. Dans la Préface de la messe,
transparaît le génie de saint Grégoire, l'Eglise r
grâces à Dieu de ce que le Christ, sous le regard
ses disciples, s'est élevé vers le ciel, afin de nous
dre participants de sa divinité : *et ipsis cernenti*
est elevatus in cœlum, UT NOS DIVINITATIS SUÆ
BUERET ESSE PARTICIPES. D'autre part, le *Com*
nicantes de l'Ascension nous rappelle, et en
beaux termes, que « le Fils de Dieu ne s'est uni n
fragile nature que pour la placer à la droite de
divinité » : *unitam sibi fragilitatis nostræ subst*
tiam in GLORIÆ SUÆ DEXTERA COLLOCAVIT. Ai
notre chétive humanité, que la chute originelle a
précipitée dans un abîme d'abjection et assujettie
plus humiliante servitude, s'est vue, d'un seul co
transportée jusqu'au sommet de la gloire, lorsqu
Christ s'élevant au-dessus de toutes les créatures

---

(17) *Eph.*, 2, 5-7. — Pour saint Paul, notre glorification da
Christ est chose assurée, déjà réalisée. De là l'emploi du parf
Et conresuscitavit, et consedere fecit in cœlestibus.

(18) *Ph.*, 2, 11. — D'après le texte grec : « Jésus-Christ
Seigneur à la gloire (εἰς δόξαν) de Dieu le Père. »

ace à la droite de son Père. Il est vrai que le jour
me où s'effectua l'ascension, c'est exclusivement en
personne du Sauveur que la nature humaine fut
mise à partager la gloire de la divinité. Mais, puis-
e nous sommes les membres d'un corps dont le
rist est la tête, il se doit logiquement que nous
nsidérions comme nôtre l'ascension de notre chef.
int Léon n'hésite pas à le proclamer en son ma-
ifique langage : « L'ascension du Christ est déjà
nôtre (*Christi ascensio* NOSTRA *provectio est*), la
oire du chef fonde l'espérance du corps. En ce
résent jour (*hodie*), nous n'avons pas seulement reçu
ssurance d'entrer en possession du Paradis, mais,
vec le Christ, nous avons déjà pénétré jusqu'au som-
et des cieux ». Car « ceux-là même que l'antique
nemi avait arrachés au premier séjour de félicité, le
ils de Dieu, en se les incorporant, les a placés à la
roite du Père » (19).

Maintenant qu'il exerce, à notre profit, dans le sanc-
aire céleste sa médiation souveraine de Pontife et
e Roi, le Christ ne cesse, par la vertu de la grâce, de
ous attirer jusqu'à lui. Un jour, durant sa vie mor-
lle, il l'avait annoncé aux Juifs. « Quand j'aurai été
evé de terre, je tirerai tout à moi ». *Et* EGO SI EXAL-
ATUS FUERO A TERRA, *omnia traham ad meipsum* (20).
oilà pourquoi le mystère de l'Ascension ne sera défi-
tivement achevé qu'à l'instant suprême où le dernier
es élus aura rejoint le Christ dans la gloire du ciel.
utant dire qu'en célébrant la glorification du Christ

---

(19) Sermo I *De Ascensione Domini*, n. 4. — Tout ce passage
lu, comme il convient, aux matines de l'Ascension (6e leçon).

(20) *Jn.*, 12, 32. — Il y a tout lieu de croire que ce passage vise
s directement l'ascension et ses glorieuses conséquences que le
cifiement lui-même, comme le fait entendre cette expression :
Quand j'aurai été élevé *de* la terre (ἐκ τῆς γῆς). » C'est bien ainsi
e les Juifs ont dû le comprendre, puisqu'ils répondirent : « Nous
ons appris de la Loi que le Christ demeure pour toujours. » Quant
la remarque de saint Jean, *hoc autem dicebat significans, qua
rte erat moriturus*, elle vise moins, croyons-nous, le genre de
pplice que le caractère volontaire et glorieux de la mort elle-même.

nous célébrons, et comme déjà réalisée, notre prop glorification. Il suit de là que la fête de l'Ascensi célébrée comme il convient, c'est-à-dire liturgiqu ment, doit avoir pour principal effet de renouveler de vivifier en nous cette vertu d'espérance dont on pu dire fort justement qu'elle est « l'âme de la v chrétienne » (21). Car, en attendant qu'il nous soit po sible de rejoindre le Christ au séjour de la gloi l'espérance nous vaut dès ici-bas, comme le suggè la collecte du jour, la grâce d'habiter avec lui, esprit, dans les cieux : *Ut ipsi quoque* MENTE *in cœle tibus habitemus.*

■ ■ ■

L'Ascension qui est réellement, comme nous veno de le voir, le plus glorieux de tous les mystères cycle liturgique est, du même coup, celui qui recommande le plus à notre admiration. Car l'Asce sion est *admirable*, comme l'appelle très justeme l'Eglise dans les litanies des saints. Qu'est-ce, en eff que l'admiration ? Pas autre chose, selon Littré, q « le sentiment excité par ce qui est agréable ou be à un point qui étonne » (22). D'après cette défi tion, il faut tenir pour admirable toute œuvre dont perfection surpasse notre attente, parce qu'elle l'e porte sur ce que notre esprit était capable de con voir ou d'imaginer. N'est-ce pas précisément le du mystère le l'Ascension dont l'ampleur merveilleu dépasse infiniment tout ce que nous étions à même d' tendre de la sagesse et de la miséricorde de Dieu N'est-ce pas, de fait, au moment où le Christ, no chef, pénètre dans le ciel pour y introduire notre f gile humanité, que s'acheva l'admirable échan (*admirabile commercium*) dont la fête de Noël n

(21) Mgr GAY, *De la vie et des vertus chrétiennes*, t. I, V, *De pérance chrétienne.*

(22) *Dictionnaire de la langue française.*

ermet de célébrer l'humble commencement (23). ertes, c'est déjà chose admirable qu'un Dieu se fasse omme, mais n'est-ce pas chose plus merveilleuse en- ore que l'homme, à son tour, par la vertu du Dieu fait homme, s'élève jusqu'au partage de la divinité : *ut nos divinitatis suæ tribueret esse participes ?* Il est sûr qu'une œuvre, humaine ou divine, paraît d'autant plus admirable qu'elle atteint une plus haute perfection.

En tout cas, dans l'introït de la messe, l'Eglise nous suggère, très habilement, de partager l'admiration des apôtres cherchant du regard le maître bien-aimé qui venait de prendre place au ciel pour nous y introduire un jour nous-mêmes : *Viri Galilæi,* QUID ADMIRAMINI *aspicientes in cœlum ? alleluia.* « Hommes de Galilée, qu'est-ce donc que vous admirez en regardant le ciel ? » (24). Du reste, l'Eglise elle-même, en ce jour glorieux, semble ne pouvoir détacher sa vue du spectacle qu'elle contemple avec ravissement. D'un bout de l'office à l'autre, elle ne se lasse pas d'exprimer l'enthousiasme que lui inspire le triomphe du royal époux dont, ici-bas, elle partage la gloire.

Souvent, dans le langage du psalmiste, qui s'imprègne sur ses lèvres d'une fraîcheur nouvelle, l'Eglise s'adresse directement au Sauveur, tantôt pour proclamer sa magnificence qui resplendit désormais au sommet des cieux (25) ; tantôt pour le saluer tandis qu'« il monte sur les nuées célestes comme sur un char, et que, porté sur les ailes du vent, il s'avance revêtu de majesté et de splendeur, enveloppé de lumière comme d'un vêtement » (26) ; tantôt pour l'exhorter à pour-

(23) Première antienne de vêpres de la fête de la Circoncision.

(24) On remarquera le changement significatif du texte liturgique : « *Quid admiramini* aspicientes » au lieu de : « quid *statis* aspicientes » du texte scripturaire. D'ailleurs, l'accent de la mélodie est intentionnellement sur *admiramini.*

(25) Matines, première antienne du premier nocturne.

(26) Matines, huitième répons.

suivre, par sa vertu divine, le triomphe qui ne s'achèvera qu'au dernier jour du monde (27).

A certains moments, l'Eglise est comme éblouie par l'éclat d'un pareil spectacle, alors elle exprime son admiration sous forme de phrases brèves, rapides, régulièrement entrecoupées d'un joyeux *alleluia :* « Le Seigneur est dans son temple saint, le Seigneur est dans le ciel, alleluia » (28). « Il est élevé, alleluia, infiniment plus haut que tous les anges, alleluia » (29), « le Seigneur est en Sion, alleluia; il est grand, il est sublime, alleluia » (30), « le Seigneur est au ciel, alleluia, il y a préparé son trône, alleluia » (31).

Mais, surtout, l'Eglise conjure tous les peuples de l'univers de se joindre à elle pour battre des mains et exalter le Fils de Dieu par des chants de louange et de jubilation. *Omnes gentes plaudite manibus, jubilate Deo in voce exultationis.* Car il est terrible, le Seigneur très haut, lui le grand roi de toute la terre : *Quoniam Dominus excelsus, terribilis, Rex magnus super omnem terram* (32).

Voulons-nous recueillir les richesses surabondantes de grâce que la fête de l'Ascension du Seigneur réserve à tous ceux qui s'efforcent d'en revivre le mystère ? Sachons répondre nous-même à l'invitation si pressante que nous fait l'Eglise de nous joindre à sa prière et à sa louange. C'est là, n'en doutons pas, le vrai moyen d'entrer dans ces dispositions d'allégresse et de reconnaissance qu'exige de notre part la célébra-

---

(27) Matines, première antienne du deuxième nocturne.
(28) Matines, deuxième antienne du premier nocturne.
(29) Matines, première antienne du troisième nocturne.
(30) Matines, deuxième antienne du troisième nocturne.
(31) Matines, troisième antienne du troisième nocturne.
(32) Psaume 46. — Ce psaume est par excellence le psaume de l'Ascension. Il est le psaume d'introït. Le verset 6 est employé comme verset alleluiatique et comme antienne d'offertoire à la messe. Il reparaît à maintes reprises dans l'office, comme répons, antienne ou verset.

:on du plus glorieux de tous les mystères. Saint Léon ous le dit fort bien : « Puisque l'ascension du Christ st aussi la nôtre, et que la gloire du chef fonde l'es- érance du corps, exultons, frères bien-aimés, dans les entiments d'une juste allégresse, et livrons-nous, avec ferveur, à la joie de l'action de grâces : *Dignis, dilec- issimi, exultemus gaudiis, et pia gratiarum actione lætemur* » (33).

Dom E. Flicoteaux, m. b.

(33) Serm. I, *De Ascensione Domini.*

De l'Annonciation à la Dormition

OU LE MYSTÈRE DE LA « LUCIDITÉ » DE NOTRE-DAME

L'intuition extraordinairement exacte qui soulevait contre Nestorius les foules de Constantinople, et que confirma le dogme d'Ephèse, rejoint la Réalité essentielle : Marie est Mère. Si les Ecoles ont pu se prononcer différemment, au cours de l'histoire, sur le privilège de l'Immaculée Conception, leur accord était absolu sur la cause profonde de ce privilège, sur la qualité unique, irremplaçable, dans le monde créé de la personnalité de Marie. Elle est Mère; tous ses dons lui viennent de cette proximité inouïe. L'enfantement de la nuit de Noël explique tout, justifie tout. Docteurs, poètes, peintres ne saisiront dans son âme, ou ne chercheront à refléter sur son visage la plénitude de sa grâce, que parce qu'elle apparaît au seuil de l'univers du Rachat avec un petit enfant entre les bras.

Devant une telle maternité, le théologien hésite. Il a la tentation de s'en tenir au fait affirmé par les Ecritures. Il est libre d'analyser cette promotion d'une créature, de discerner les fruits d'un contact aussi inattendu proprement miraculeux, avec le Principe même des êtres et des choses. Peut-il aller plus loin ? A-t-il le droit de contempler aussi l'esprit *humain,* le cœur *humain* de

Notre-Dame vivant ce mystère dans la souffrance et dans la joie ? Car toute maternité se vit. L'âme chrétienne oserait-elle donc scruter, avec toute la ferveur de son amour et les curiosités de son attention, la vie même de la réalité maternelle dans la psychologie et dans l'affectivité de la Mère bénie entre toutes les mères ?

Certes, Notre-Dame est à jamais dans la gloire. Se réjouir du fait historique de sa maternité, et la contempler dans le ciel, alimente la piété d'innombrables chrétiens. Mais on peut aimer aussi se reporter aux années de sa vie mortelle : quelque chose de son dialogue avec Dieu ne se laissera-t-il point deviner ? Oublions, un instant, cette couronne dont sa tête est désormais parée pour l'éternité. Si nous en avons le droit, tentons de suivre le déroulement au long des jours de sa vocation maternelle, depuis l'Annonce de l'Ange jusqu'à la bienheureuse Dormition.

■ ■ ■

Marie n'est pas un ange. Elle est une femme. Elle est de notre chair. Elle a habité sur la terre, et elle est une fille de l'homme. Elle, l'Immaculée. Par conséquent son cœur et son esprit, même respectés par le mal, même délivrés — dès l'origine et à jamais — du mal, demeurent un cœur et un esprit semblables aux nôtres, quoique nous soyons de pauvres pécheurs dont la sandale colle à la boue du chemin.

Sa maternité, elle l'a vécue, elle n'a pu la vivre qu'à la manière des mères d'ici-bas. Sur son existence dans le temps nous n'avons que de rares lumières, car le secret de cette âme est profond et l'Evangile s'est montré avare de paroles. Mais la condition humaine n'éclaire-t-elle pas son cas prodigieux ? Ainsi, comment nier qu'elle soit entrée dans sa maternité, qu'elle y soit demeurée, comme toute femme sur la terre : avec une *lucidité progressive ?*

Le propre de la vie est de ne révéler ses ressources, de ne donner ses joies ou ses amertumes que lentement, au rythme des événements, selon un plan où le croyant reconnaît et adore la Providence. *Ma nourriture,* disait le Seigneur, *est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé.* Cette volonté se manifeste quotidiennement, enrobée bien sou-

vent dans des circonstances minimes dont il faut déchiffrer le message. Lecture ardue, qui exige une générosité en éveil; investigation parfois déconcertante. Ce qu'demain, sera voulu ou permis par le Créateur aura peut-être un visage tout différent de celui d'aujourd'hui. Les yeux regardent, interrogent. Les contours de la destinée ne seront fixés qu'au dernier soir. L'âme fidèle ne peut qu'adhérer dans une attention et une lucidité grandissantes.

Si l'essentielle vocation de Marie fut d'être mère, elle l'a donc accomplie selon les lois d'ici-bas. Nous savons les objections qui peuvent être faites. Elle jouissait de dons éminents. La foi infuse la plus haute qu'on puisse concevoir était dans son âme. Le don d'Intelligence l'aidait à pénétrer dans les abîmes de Dieu et à s'accorder aux mystères où elle avait sa place : ceux de l'Incarnation et de la Rédemption. Le don de Sagesse la faisait juger toutes choses selon les suprêmes raisons d'être. Le don de Science situant avec vérité sous son regard le monde créé, l'empêchait de se laisser séduire, de se laisser leurrer par les réalités qui passent. Au surplus, elle ne pouvait pas se tromper; elle avait une vue profonde, intuitive des Ecritures; elle était douée du sens prophétique... Mais elle n'était pas Dieu, comme son fils. Sa connaissance avait des limites. Les rares textes où l'Evangile la fait sortir de l'ombre la montrent interrogative, sinon anxieuse. Oui, *elle pose des questions :* à l'ange, à Jésus, et — combien de fois dans le secret — à Dieu. Si souvent, voyez-la sensible à une de ces formes de l'inattendu où s'incarnait pour elle la Volonté du Père !

Qu'il y eut progrès en elle de la *vie* divine, nul ne le conteste. Son « état » de grâce n'était point « statique » si l'on ose jouer sur les mots. La Grâce a été vécue par elle comme se vit tout ce qui est incarné. Même si les trésors de la surnature ont surabondé en son âme dès l'origine, selon une plénitude qui dépasse — disent certains — le degré de perfection atteint par tous les saints au terme de leur destinée, cette grâce pouvait croître cette grâce a crû de Nazareth à Bethléem, de Bethléem aux heures de la vie publique, de celles-ci au Calvaire et du Calvaire à l'Assomption. Alors, pourquoi sa *connaissance* concrète, sa compréhension humaine des faits et

stes de sa vie et de la vie de son Seigneur, n'auraient-les pas suivi le même rythme, et comme accompagné la nte montée de la grâce ?

Certes, elle a adhéré aux vouloirs divins et elle les a imés au-delà de la claire vision et de l'expérimentation sychologique : mais qui nous interdit de la voir fidèle sa part de lumière, et en même temps désireuse de lus de lumière, appliquée, selon toutes les richesses de on esprit et de son amour, à l'inventaire de son trésor ?

Toute mère sur la terre enfouit dans son cœur les paroles qu'elle n'a pas comprises, même si elle leur a dit « oui ». Sa réflexion solitaire les ramène au niveau de la conscience. Si un fulgurant éclair d'intelligence surnaturelle en a illluminé la substance et si la charité a permis, sur le moment, de consentir, le jeu des facultés de l'âme s'exerce ensuite. Le regard fouille les zones obscures de la réalité; on compare, on justifie, on explique; on a besoin de voir...

N'est-ce point ainsi qu'en sa silencieuse méditation Marie a dialogué avec Dieu ? Aux mystères que ses dons personnels lui faisaient percevoir, et tout en dépassant les modes humains de la connaissance, elle a — peu à peu — *accordé* son esprit. « Elle gardait toutes choses en son cœur », dit l'Evangile. Dans l'émerveillement et la gratitude. Avons-nous tort d'ajouter : pour réfléchir, pour longuement éprouver le fait nouveau, la parole stupéfiante, pour *comprendre,* enfin, si cela est possible, comme toute mère sur la terre ?

On peut se demander si une part de son mérite ne lui est point venue de cet effort. Certes, le mérite est causé par l'amour. La difficulté — contrairement à ce que beaucoup de chrétiens pensent — ne remplit point par elle-même un tel rôle. Mais elle a ceci d'utile (non de nécessaire) qu'elle oblige les chrétiens à faire appel à plus d'amour, qu'elle mobilise en quelque sorte les forces surnaturelles. Si l'on admet, dans l'âme de la Vierge, le décalage que nous avons suggéré entre une connaissance mystique, intense mais confuse, et une progressive prise de conscience humaine de sa vocation, l'acte de foi apparaît dans toute sa vérité. Les illuminations de la Sagesse et de l'Intelligence ne suppriment pas les zones d'ombre où

la raison humaine tâtonne : pour mériter, l'amour doit donc triompher de l'obstacle, d'un obstacle qui ne sera levé qu'au jour où la raison comprendra autant que l'âme perçoit et qu'elle aime.

La belle expression de Joseph Malègue : « A la Toute Sainte, il fut prescrit une sorte de transformation de ses dons en mérites » trouve ici son contexte de chaque jour. Et si l'on cherche dans l'Ecriture un personnage à qui l'ont pût sur ce point comparer Marie, c'est Abraham qui se dresse. Les conditions sont différentes, les prévenances de la Providence sont d'un autre ordre, et l'enfant promis au sacrifice n'a pas, lui, de question à poser, mais la marche vers le bûcher, dans une science limitée du mystère et un amour sans faille, n'évoque-t-elle pas la montée au Calvaire ? « *Abraham crut, et Jahvé le lui imputa à justice...*

Dans ces perspectives, la scène de l'Annonciation inaugure pleinement le drame de la lucidité. Marie n'ignore par les Ecritures; elle les a apprises dans sa famille de grands croyants. L'attente du Messie habite son désir de fille d'Israël. Mais la grâce qui lui est donnée pour consentir, la grâce efficace par quoi sa volonté libre, sans être lésée, rejoint la Volonté du Père (1), ne met pas son esprit en possession de la vérité plénière. Si puissantes que furent alors les clartés de l'Esprit, elle n'a qu'une certitude : celle de l'Incarnation. Le reste est voilé pour elle dans les pressentiments. Son âme est habitée par autant de certitude que de pressentiments. Voilà bien le point de départ. Tentons maintenant de suivre les étapes du progrès.

Les prophéties lui sont durement précisées au Temple. Elle sauve ensuite d'Hérode « l'enfant encombrant, l'immense tout-petit » (Fra Jacopone da Todi); Elle le perd, le retrouve, puis c'est la vie cachée à Nazareth. Ici, malgré les apparences, le rythme de la connaissance va croître singulièrement. Jésus se fait le pédagogue de sa Mère. Tout au long des années de silence, Jésus aide l'esprit maternel à cerner les contours du mystère. Il est

(1) Cf. R. GARRIGOU-LAGRANGE, *La Mère du Sauveur et notre vie intérieure*, pp. 181-182.

chrétiens qui s'étonnent de ce colloque interminable, regardent avec curiosité les ténèbres qui pèsent sur la cachée. Il en est même qui imaginent difficilement mploi de ces heures sans histoire et qui s'« ennuient » ur Jésus et pour Marie, comme dit Bossuet. Alors qu'une toire incomparable se déroule : celle d'une âme que sus introduit dans sa vocation éternelle. Les pressenments cèdent peu à peu le pas à la certitude. Le Fils çonne l'âme de sa Mère, l'adapte aux événements qui entôt vont se précipiter, dégage peu à peu son adhésion nsciente des obscurités de la Foi.

Les trois années de la vie publique représenteront l'épue *cruciale,* au sens le plus précis et le plus bouleversant u mot. C'est alors que les dons devront se changer en érites. Ce que Jésus a appris à sa Mère, voilà que les its le réalisent. Il y a de moins en moins de place dans cœur pour pressentir. L'heure est venue de souffrir, de mpatir, de s'accorder non plus à l'avenir, mais à un prént tragique. A chaque mouvement de la Synagogue, à haque écho de la haine qui monte, à chaque parole où ésus prédit la Passion, l'amour doit dire oui, et même amour doit aller plus loin encore, au-delà de l'immédiat, si cruel soit-il, car demain seulement verra l'accomlissement. Oui, Marie a de moins en moins à pressentir. 'image du gibet prend forme et dimensions; elle envahit horizon terrien de cette fille des hommes. Sa sensibilité 'avait pas les réactions désordonnées et anarchiques des ôtres; sa raison contrôlait son affectivité. Mais sa souffrance, pour être plus pure, n'en était pas moins déchirante. Par son amour elle n'avait pas cessé de rejoindre dans sa totalité la volonté du Père; et voici que par sa onnaissance elle savait maintenant, elle savait de science umaine, elle voyait; bientôt elle pourrait même toucher bois du supplice.

L'heure est proche où elle n'aura plus rien à apprendre, où elle ne pourra plus s'étonner. Alors la connaissance humaine aura rejoint, selon ses lois propres, au erme de l'angoisse et de l'attention, les perceptions d'une me toute illuminée par l'Esprit.

Au Calvaire, la réalité brutalise ce qui pouvait subsister d'espoir, d'espoir insconscient, instinctif, dans un

cœur de mère. Avons-nous tort de supposer cette Mè si humaine ? Avons-nous tort d'imaginer qu'elle a gar intacte jusqu'au bout — malgré les prophéties et malg les paroles de son Fils — cette zone secrète du cœur le rêve se nourrit ? Si nous avons tort, que Notre-Dan nous pardonne. Aussi bien la supposition ne change-t-el rien au fait essentiel. Avec ses yeux, avec ses main Marie connaît au Calvaire, Marie expérimente au Ca vaire que le vieillard Siméon ne l'avait point trompée.

Mais là ne s'achève point notre contemplation. Jés mort et ressuscité, d'autres étapes s'offrent à la lucidi de Marie. Elles sont plus mystérieuses encore.

La sainte Vierge fut témoin de la vie et de la mort son fils, mais ce rôle de témoin n'explique pas seul vocation. Le Seigneur l'a étroitement associée à l'Inca nation et au Rachat du monde. De la place éminent que l'Eglise devait lui reconnaître un jour à la droit du Médiateur de toute grâce, comment n'aurait-elle pa eu aussi — pour reprendre notre formule de tout à l'heur et par l'action du Saint-Esprit — le « pressentiment » Liée au déroulement de l'existence historique du Sau veur, comment l'œuvre immense de la Rédemption, l'œu vre aux répercussions cosmiques, ne lui aurait-elle poin été révélée sur la terre ? L'ange Gabriel avait entr'ouver les portes du Royaume. Jésus a dû préciser ces perspec tives infinies, en même temps qu'il préparait sa Mère sa Passion et à sa mort. Le progrès de la connaissanc n'a pas pu se limiter au seul avenir humain de Jésu Avec les yeux de sa foi, Marie a dû voir peu à peu su quel horizon de triomphe se dressait l'horrible gibet.

Toutefois, ne serait-ce pas après l'Ascension, et quan son âme reçut à la Pentecôte une effusion nouvelle d l'Esprit, que Notre-Dame entrât plus avant dans la Joie Tout était consommé. Et, parce que tout était consomm tout commençait de vivre. Marie se penchait sur l'Egli naissante, engendrée par elle en même temps qu'elle en gendrait le Seigneur. Elle avait gardé toutes choses dan son cœur. De ce trésor, l'Esprit Saint pouvait maint nant lui donner l'intelligence plénière, et sans effort raison humaine s'accordait au mystère. Le Christ éta ressuscité... Il n'y avait plus d'obstacles à vaincre pou

raison. Oui, Dieu avait ressuscité son Christ d'entre les morts. Aussi, bien qu'elle fût séparée de lui, oserions-nous imaginer la Vierge retrouvant cette douce allégresse dont parle saint Luc au chapitre de la Visitation. Une allégresse à la fois baignée de larmes et irradiée d'espérance, décuplée par l'expérience — par l'expérience d'une promesse intégralement réalisée. Les strophes du Magnificat prenaient maintenant sur ses lèvres une force, une consistance, un poids nouveaux, ceux-là mêmes que donne l'épreuve quand on l'a traversée. Le Mal était vaincu. Les portes du ciel étaient rouvertes. En avant-coureur de Christ venait de les franchir, et là-haut il attendait les rachetés. *Fecit mihi magna qui potens est.* Elle les connaissait aujourd'hui, ces grandes choses qu'annonçait la parole de l'Ange.

■ ■ ■

On doit s'arrêter au seuil de ce mystère plus profond. La lucidité de Marie n'a point cessé d'être grandissante. « Ceux qui sont en état de grâce, dit saint Thomas dans son commentaire sur l'épitre aux Hébreux, doivent d'autant plus grandir dans la charité qu'ils se rapprochent de leur fin dernière ». La loi d'accélération de la chute des corps trouve ici une analogie imprévue et magnifique. Docile à l'action de l'Esprit, Marie a dû continuer à interroger son fils, comme elle le faisait pendant qu'il était sur la terre. Et les réponses, chaque fois, l'introduisaient plus avant dans les secrets du Père. Avait-elle même besoin d'interroger ? Selon la logique de la grâce, une intuition de plus en plus vive la mettait en possession de la vérité de Dieu.

Jusqu'au jour où l'amour fut si fort, et la lumière si insoutenable, que l'âme bienheureuse de Marie se détacha de son corps. « Quels regrets, dit Bossuet (2), quels regrets la Vierge ne ressentait-elle pas de se voir si longtemps séparée d'un Fils qu'elle aimait uniquement ! Quoi, disait-elle, quand elle voyait quelque fidèle partir de ce monde, par exemple saint Etienne, et ainsi des autres, quoi, mon fils, à quoi me réservez-vous désormais,

(2) 1er sermon pour la fête de l'Assomption.

et pourquoi me laissez-vous ici la dernière ?... Après m'avoir amenée au pied de votre croix pour vous voir mourir, comment me refusez-vous si longtemps de vous voir régner ? Laissez, laissez seulement agir mon amour : il aura bientôt désuni mon âme de ce corps mortel, pour me transporter à vous, en qui seul je vis.

« Cet amour étant si ardent, si fort et si enflammé, il n'envoyait pas un désir au ciel, qui ne dût tirer avec soi l'âme de Marie.

« Alors la divine Vierge rendit, sans peine et sans violence, sa sainte et bienheureuse âme entre les mains de son fils. Comme la plus légère secousse détache de l'arbre un fruit déjà mûr... ainsi fut cueillie cette âme bénie, pour être tout d'un coup transportée au ciel; ainsi mourut la divine Vierge par un élan de l'amour divin »

La Dormition de Marie inaugurait sa « lucidité » définitive, si prodigieuse que les élus s'en réjouiront dans un Magnificat sans fin.

fr. A.-M. Carré, o.p.

Le message de l'ange et la maternité divine dans la vie de l'Église

C'est merveille de voir comment au cours des âges le simple récit de l'Annonciation s'est montré riche de doctrine et générateur de piété.

On vient de le dire (1), la Vierge Marie elle-même, depuis la visite de l'ange Gabriel jusqu'à sa Dormition, a été de lucidité en lucidité dans la connaissance de sa condition de Mère de Dieu.

Mais, quoi qu'il en soit de cette mystérieuse psychologie dont ni l'Ecriture ni la Tradition apostolique n'ont jugé à propos de livrer le secret, il est certain que, tant qu'elle vécut ici-bas, Marie ne put jamais hausser sa pensée jusqu'à la *pleine* intelligence de son *mystère* de *Mère de Dieu*. En fait essaya-t-elle seulement de se connaître, de saisir sa vraie grandeur de Mère du Verbe ? Cette recherche l'eût repliée sur elle-même et aurait, ne serait-ce qu'un instant, détourné ses regards de la con-

(1) Cf. supra R. P. Carré, *De l'Annonciation à la Dormition*, p. 676 sqq.

templation de son Fils. Au contraire, son esprit et so cœur se tendirent, sans arrêt, d'un même élan vers celu qui faisait toujours davantage et l'objet d'un mystèr et l'objet d'un suprême amour.

Il n'en fut pas de même pour les premiers chrétiens ayant à répondre aux blasphémateurs du Christ, ils po tèrent aussitôt leur regard sur cet enfantement myst rieux du fils de Marie; et, animés d'une foi très con ciente en la divinité de ce fils, ils donnèrent au messag de l'ange son sens plénier : c'est le *Fils du Père* qu Marie a *conçu* et *enfanté*.

Déjà, lorsque les Docètes voulurent mettre en dout la réalité de l'humanité du Christ, saint Ignace d'Anti che leur répondit pertinemment : « Notre Dieu, Jésus Christ, a été porté *dans le sein* de Marie » (2). D même saint Irénée :

> La chair (du Christ) n'est pas Dieu pour qu'on puiss dire d'elle : le fruit saint qui naîtra de toi sera appel le Fils de Dieu; mais celui-là est *Dieu* qui est né dan la chair (3).

Nombre de textes semblables des Pères du IIe siècl pourraient être cités. Mais — et c'est ce qu'il convien de souligner — ce qu'ils disent ou écrivent, ils le font tout particulièrement, sur le témoignage de l'Evangile d l'Annonciation. Aux négateurs de la conception virginal et strictement charnelle du Verbe, la parole de l'Ange Marie : *Ideoque quod nascetur ex te sanctum vocabitu filius Dei,* leur apparaît comme la réponse la plus per tinente.

Mais peu à peu ce mystère de l'enfantement de Die *en Marie* devient aux yeux des fidèles comme le nom propre de la Vierge : Elle est la « Θεοτόκος », l *divine Mère* (4). S'il faut en croire la récente découvert

---

(2) Saint IGNACE D'ANTIOCHE : *Epistola ad Ephesios,* n. 18 P. G. V, 659.

(3) Saint IRÉNÉE : *Adversus Praxeas,* P. L. II, 190.

(4) Mieux que le latin *Dei Genitrix* ou le français *Mère de Dieu* le grec Θεοτόκος exprime plus vigoureusement ce caractère intri

l'un fragment de papyrus grec, originaire d'Egypte, où
-e lit presque mot pour mot notre *Sub tuum*, Marie était
'éjà formellement invoquée sous le titre de Mère de Dieu,
lès le IIIe siècle (5).

Depuis lors, le culte voué à la mère de Dieu a si bien
ris racine dans le cœur des fidèles que, loin de paraî-
re une nouveauté au moment de la crise nestorienne, au
Ve siècle, il sera considéré au contraire comme une tradi-
ion indiscutable.

C'est pourquoi les Pères des Conciles d'Ephèse (431)
t de Chalcédoine (451) y ont puisé leur meilleur argu-
nent pour réfuter les erreurs nestorienne et monophysite.

En effet, *puisque Marie est mère de Dieu*, il n'y a donc
dans le Christ qu'une *seule* Personne, la Personne divine
(Concile d'Ephèse); il n'y a donc pas une seule, mais
deux générations et par suite *deux natures* dans le même
Christ, l'une où le Père l'engendre de toute éternité et
selon la divinité, l'autre, où Marie l'engendre dans le
temps et selon l'humanité (Concile de Chalcédoine).

Ainsi, c'est parce que les chrétiens ne pouvaient mettre
en doute le titre de mère de Dieu, attesté par une Tra-
dition si vénérable, que l'Eglise put triompher des héré-
sies les plus graves contre le Mystère du Christ. « Le
conflit qui met aux prises saint Cyrille et Nestorius dé-
passe de beaucoup les rivalités d'écoles, d'Eglises ou
même de personnes, qui s'y manifestent. Il porte sur ce
que le dogme chrétien a de plus fondamental, et, négliger
d'avoir égard à la gravité du débat, c'est se condamner
à ne pas comprendre qu'il ait passionné si longtemps tou-
tes les Eglises du monde. Les contemporains, eux, ne s'y
étaient pas trompés. Dès avant le Concile (d'Ephèse),
l'Evêque d'Antioche écrivait à son ami de Constantino-
ple (Nestorius) que, dans le titre à donner ou à refuser

---

séquement divin de la *maternité* de Marie. L'expression *divine mère* traduit plus exactement Θεοτόκος. On entrevoit davantage qu'il y a un mystère strict en cette maternité, comme maternité.

(5) Cf. P. MERCENIER : Le *Muséon* (Revue d'études orientales). T. LII (1939), pp. 229 sq.

à la Mère de Dieu, c'est toute l'économie de l'Incarnation et de la Rédemption qui se trouvait en jeu » (6).

Il n'est donc pas besoin de souligner davantage le rôle prépondérant que Marie, par le mystère de sa maternité divine, a exercé sur la vie de l'Eglise et sur le développement du dogme catholique.

Mais ce rôle de Marie ne s'arrête pas là. Que les chrétiens affirment dans *l'abstrait* la vérité du mystère de son Fils, cela ne suffit pas; elle veut que ce mystère *pénètre la vie* de chaque fidèle. Le Christ, le Verbe fait chair est en effet Sauveur, Médiateur.

Déjà, les premiers Pères de l'Eglise en reconnaissant dans le Christ le nouvel Adam n'avaient pas manqué de remarquer le parallélisme avec Marie, *nouvelle Eve* :

> Eve fut séduite par la voix d'un ange, au point de fuir Dieu et de transgresser son commandement, écrit saint Irénée (7); Marie accueillit la voix de l'ange qui lui annonçait la bonne nouvelle, de manière à recevoir Dieu en elle, en obéissant à sa parole... Le genre humain avait été voué à la mort par une vierge; il a été sauvé par une Vierge; et la balance est rétablie par l'obéissance d'une Vierge, après la désobéissance d'une vierge.

Tertullien dit encore plus expressément :

> Dieu recouvra, par une opération semblable, son image et sa ressemblance, dont le démon s'était emparé. Dans Eve encore vierge, s'était insinuée la parole qui créa la mort; dans une Vierge également devait descendre le Verbe de Dieu, qui créa la vie; afin que l'humanité entraînée par ce sexe à la perdition, pût par ce même sexe recouvrer le salut. Eve avait cru le serpent, Marie crut Gabriel; la faute commise par la crédulité de l'une l'autre l'a effacée par sa foi (8).

Marie se trouve ainsi reconnue très vite comme la Mé-

---

(6) P. Galtier, s. j., *L'unité du Christ*, Beauchesne, 1939, p. 23

(7) Saint Irénée, *Adv. Hær.* lib. III, cap. 22, n° 34 (texte cit par Newman, « Du culte de la Sainte Vierge dans l'Eglise catholique ») (réponse à l'anglican Pusey), trad. franç. Paris, 1908, p. 53

(8) Tertullien, *De carne Christi*, cap. XVII, 17 (texte cité pa Newman, ibid. p. 52).

ce auprès du divin Médiateur; et saint Bernard, Moyen-Age, fut l'apôtre infatigable de cette prérogamariale :

...Nous avons besoin d'un médiateur pour aller au Christ médiateur et nous n'en pouvons trouver de meilleur que Marie. Médiatrice, Eve l'a été, mais combien cruelle, quand, par elle, l'antique serpent put inoculer son venin pestilentiel même à l'homme; Marie l'est aussi, mais fidèle, quand elle verse l'antidote du salut à l'homme aussi bien qu'à la femme. Eve fut coopératrice de la séduction, Marie, de la propitiation : la première nous a suggéré la prévarication, la seconde nous a offert la rédemption. Pourquoi l'humaine fragilité craindrait-elle d'approcher Marie ?... N'a-t-elle pas, à elle seule, brisé toutes les tentatives perverses de l'hérésie ? L'un dogmatisait qu'elle n'avait pas formé le Christ de sa substance (Valentin); un autre, avec le sifflement du serpent, disait qu'elle ne l'avait pas enfanté, mais trouvé; un autre avançait ce blasphème qu'après l'enfantement du Christ, elle avait connu l'homme (Helvidius, Jovinien); un autre enfin, ne pouvant supporter de l'entendre appeler Mère de Dieu, outrageait avec impiété le grand nom de « Θεοτόκος » (Nestorius). Mais les traîtres ont été confondus, et toutes les générations la proclament bienheureuse (9).

n notre siècle de nouveau, et cette fois-ci d'une maire sans doute décisive pour ce dogme marial, la Vierge manifestée Médiatrice de toutes grâces, de toutes eurs divines.

Mais alors si on déclare Marie Médiatrice, ne court-pas le risque de négliger le rôle d'*unique* médiateur Christ, tel que l'a si nettement exposé saint Paul ? (10).

Bien loin de là ! Marie est Médiatrice non pas quoique Christ soit unique Médiateur, mais *parce que* précisément le Christ est l'*unique* Médiateur. Toute la réalité de mystère de la Médiation du Christ s'explique en effet

---

9) Saint Bernard, *Serm. pour le dim. dans l'octave de l'Assompt.* te cité par le P. Régamey, o. p. : « *Les plus beaux textes sur Vierge Marie* », édit. la Colombe, Paris, 1942, p. 123 et 125).
10) 1 *Tim.*, 2, 5.

par le grand principe — que chaque apparition de la V rend plus sensible et plus certain — que Dieu a c Marie pour nous donner son Fils, notre unique Rédé teur et unique Médiateur.

Y a-t-il là quelque vérité nouvelle non contenue dar Tradition ou l'Evangile ? Non pas; la médiation de M est déjà entièrement, quoique implicitement, énoncée le message de l'ange. Mais précisément pour la comp dre, tout dépend de la manière dont on envisage la *m nité divine.*

On la considère trop souvent comme une maternité maine ordinaire, miraculeusemenet formée par Dieu; c maternité qui normalement se terminerait à une pers humaine, a, ici, l'insigne honneur de se terminer à Personne divine, le Verbe, qui vient s'incarner. Comm écrit un théologien : (10)

> Quand nous disons que la Bienheureuse Vierge Mère de Dieu nous n'entendons pas qu'elle est cipe de la divinité, mais elle est mère de l'homme est Dieu en toute vérité, *de même que* lorsque disons qu'une femme est mère d'un évêque, nous firmons pas qu'elle est cause de l'évêque, mais qu'el été cause d'un homme qui est évêque.

Ainsi, Marie aurait eu simplement le privilège, cor mère, de former la chair que le Verbe fit sienne ? Evic ment, de la sorte, il n'y a pas plus de mystère dan maternité divine vue en Marie qu'il n'y en a dans la ma nité d'une autre femme. Le seul mystère réside dans *carnation* du Fils de Dieu.

Cependant, comme un roi qui vénère celle qui lui a d le jour et qui condescend à ses moindres désirs, le Ch dit-on, se souvient de la très pure et douce Vierge, de il tient sa nature humaine et il ne veut rien lui ref de ce qu'elle demande. Et Marie se fait ainsi notre Mé trice, avocate toujours gagnante.

Est-ce vraiment en cela seulement que consiste la

(11) Barthélemy de MÉDINA, o. p., *Commentaria in IIIam p Summæ S. Theol. Salamanque,* 1584, p. 707.

use médiation de Marie ? La Vierge n'est-elle qu'une
de roi, chérie de son Fils, notre Rédempteur ?
ne le crois pas.
maternité divine est autre chose qu'une simple mater-
humaine référée à une Personne divine.
out en étant la plus humaine des mères comme le
ist est le plus humain des hommes, Marie est *divine*
e. C'est là un mystère de foi.. Cette Vierge, pure créa-
, est divine *non* certes *comme femme,* mais *comme*
e. Maternité et filiation sont de même ordre, se cor-
ondent absolument. Or, ici, le Verbe divin est fils de
rie non seulement parce que son humanité a été for-
en elle (point de vue humain de sa filiation), mais
nt tout parce qu'Il fait sienne la nature engendrée en
rie, sans nullement en dépendre. La maternité *divine*
est la *relation personnelle et immédiate de la Vierge*
Verbe incarné, transcende absolument tout l'humain
ysiologique et psychologique) de la maternité par quoi
rie ressemble aux autres mères.
a maternité divine n'est pas rivée au temps. Marie
t pas mère de Dieu simplement comme une femme
mère d'un évêque. S'il fut un instant dans l'histoire
il est vrai que la Vierge a mis au monde le Verbe fait
ir, il est non moins vrai que dès cet instant et pour
ernité *subsiste* toujours en elle cette relation de *divine*
ternité avec son Fils. Il n'y a pas seulement mystère
terme de cette maternité, dans le Christ; il y a mys-
également du côté de la Vierge Marie, mystère dis-
t du premier, mais qui lui est corrélatif.
Mère de Dieu, c'est donc bien plus qu'un titre pour
rie; c'est le renouvellement total de son être. Après
ir dit : « oui », à l'ange, elle se trouve liée, active-
nt à l'œuvre rédemptrice de son Fils. Comme le dit
ellemment saint Grignion de Montfort :

« Marie est toute relative à Dieu et je l'appellerai
t bien la *relation de Dieu,* qui n'est que par rapport à
u, ou l'*écho de Dieu,* qui ne dit et ne répète que
u » (12).

---

12) Saint Grignion de Montfort, *Traité de la vraie dévotion à Sainte Vierge,* édit. du centenaire, 1942, n° 225.

Et c'est là que l'on trouve l'explication la plus p
fonde de la médiation mariale. Il faut voir en la Vi
autre chose qu'une mère qui n'aurait pour titre sur
puissance de son Fils que le vivant souvenir de sa
ternité passée. Elle est et reste toujours la mère
Christ accru de tout son Corps mystique.

Comme la mission du Verbe rédempteur s'est inau
rée à l'Incarnation pour ne se terminer qu'à la fin
monde; ainsi la mission de la divine Mère s'est inaugu
à l'Annonciation et ne se terminera réellement qu'à la
du monde. Lorsque le Christ au Calvaire, en la perso
de Jean, nous a donné Marie, pour Mère, il n'a fait
révéler une vérité cachée, un mystère divin, qui exis
depuis le « fiat » de la Vierge. Il n'a rien créé de n
veau à ce moment-là.

C'est donc sans mesure que l'on peut prier
sainte Vierge, mère de Dieu. Si dans l'esprit des fid
il y a parfois erreur ou exagération, il n'y en a pas
celui qui, objectivement et sincèrement, prie Marie p
comprendre d'une manière plus intime le sens prof
de la Rédemption et de la Médiation du Christ. La pr
vraie, pleine de foi, à la Vierge bénie est déjà le *s*
que cette Mère toute-puissante *fait* communier celui
prie, à la vie de son Unique.

On ne saurait assez donner tout son sens à la
ternité spirituelle de Marie. Ce qu'elle a fait physi
ment et visiblement pour Jésus, elle le refait spiri
lement et mystiquement pour chacun des fidèles, ca
maternité divine embrasse à la fois et l'ordre phys
de la génération de son Fils et l'ordre mystique de n
génération à la grâce.

La mère de Dieu veille sur la vie de l'Eglise en g
ral et sur la vie de chaque membre de l'Eglise, tant s
frante que militante. Et elle est à jamais la mère
élus.

On n'a donc pas à dissocier la maternité spirituell
par quoi Marie est notre Médiatrice — de la ma
nité divine. Celle-là n'est qu'un aspect de celle-ci;
même que la médiation du Christ n'est pas autre c
que son « Union hypostatique ».

imons à invoquer la Vierge Marie sous le nom de
e de Dieu comme le faisaient les premiers chré-
ns : (13)

Sous la protection de ta miséricorde nous nous réfugions, ô divine Mère; nos supplications, ne les dédaigne pas dans les difficultés (de la vie); mais à (tout) danger, arrache-nous, toi, la seule vénérable et pleine de bénédictions. Amen.

Coublevie (Isère).

fr. H.-M. MANTEAU-BONAMY, o. p.

(13) On donne ici la traduction la plus fidèle possible du texte grec trouvé en Egypte, prototype de notre *Sub tuum*.

« Douce Marie »

Notre-Dame dans la vie et dans l'œuv de sainte Catherine de Sienne

PARMI les saints dont l'âme et le message ont été p ticulièrement marqués du caractère marial, on rarement sainte Catherine de Sienne. Elle nous traîne si haut dans la contemplation des plans mise cordieux de Dieu sur le monde et sur les âmes, elle si intégralement dévouée au service des pauvres, des m lades, des pécheurs, de la sainte Eglise et des Papes, passionnée de la sainteté, de la romanité et de l'unité Corps mystique du Christ, son âme de feu exhala de ardentes oraisons à la Trinité Sainte et à Jésus Cruci que ces indiscutables dominantes de son visage spirit éclipsent à nos yeux d'autres aspects qui pourtant l'in grent. Seraient-ils moins évidents qu'on ne saurait concl qu'ils fussent absents. Sainte magnifiquement catholiq la tertiaire siennoise dut être pleinement exemplaire. particulier, en ce qui concerne le culte à la Vierge Ma l'histoire montre que les saints qui ont le plus ai l'Eglise, ont généralement eu pour celle qui en fut le t et la figure prédestinée, qui en réalise personnellem par excellence toute la vocation de vierge, épouse et m la dévotion la plus tendre et la plus chaude. Mais il se vain d'argumenter *a priori*. C'est moins un tel princ qui nous a attirés à étudier ce point de vue négligé d doctrine catherinienne, qu'une immédiate constatat Qu'on ouvre le recueil des lettres de notre sainte : to portent en invariable en-tête l'invocation : « Au nom

Jésus Crucifié et de Douce Marie. » Notre-Dame préside ainsi à toute son action. Qu'elle s'adresse aux Papes, aux Cardinaux, aux Rois et aux Reines, ou à la plus humble femme du peuple, au plus inconnu des anachorètes, le nom de la Vierge est inscrit au sommet de sa page; elle se met dans sa lumière et sous sa bénédiction. Ce ne pouvait être là qu'une formule. Pareille présence continuelle à sa pensée et à son cœur a dû se manifester souvent plus profondément. D'où l'idée de cette enquête... et une moisson de faits et de textes qui se passera de commentaires.

■ ■ ■

La dévotion de Catherine à Marie apparaît dès sa plus tendre enfance. « A l'âge de cinq ans ou à peu près, nous raconte le Bienheureux Raymond de Capoue (1), elle apprit la salutation de l'ange à la Vierge glorieuse, et elle la répétait fréquemment. » L'auteur de la *Légende mineure* témoigne la même chose en y ajoutant des détails : « Elle n'avait que cinq ans qu'elle vénérait déjà la Vierge Mère de Dieu. En quelque lieu qu'elle découvrît son image, elle y disait l'*Ave Maria*. Et parfois tandis qu'elle le récitait, elle était soulevée de terre » (2). « Sous l'inspiration du ciel, poursuit le Bienheureux Raymond, elle fléchissait le genou à chaque degré des escaliers qu'elle montait ou descendait et saluait une fois la Vierge. C'est elle-même qui me l'a avoué, un jour où le sujet de ses accusations en donnait l'occasion » (3). Quand, vers ce même temps, elle réunit ses petites compagnes pour des pratiques de pénitence qui nous effraient un peu, « autant de fois que le prescrivait Catherine, elles répétaient l'oraison dominicale et la salutation angélique » (4).

Après la fameuse vision où, à l'âge de six ans, elle vit Notre-Seigneur en habits pontificaux, « dans son âme s'im-

---

(1) Bx Raymond de Capoue, *Vie de sainte Catherine de Sienne* (Legenda Maior), 1 P., ch. 2; trad. par le R. P. Hugueny (Paris Lethielleux, s. d.), p. 14.

(2) Fr. Tommaso Caffarini, *Vita di santa Caterina da Siena* (Supplementum Legendæ Maiori), 1 P., ch. 1, 1; trad. par le R. P. Tinagli (Cantagalli, Siena, 1938), pp. 72-73.

(3) Raymond, loc. cit.

(4) Raymond, 1, 2, p. 17.

planta le saint et unique amour de l'unique Fils de Dieu et de la glorieuse Vierge, mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ » (5). « Elle se prit à considérer, et, Dieu le lui révélant, elle conclut avec certitude, que la très sainte Mère de Dieu avait été la première à découvrir ce chemin des vierges et à vouer à Dieu sa virginité. Elle eut donc recours à Marie pour cette grâce. Dans sa septième année, agissant non pas comme une enfant de sept ans, mais comme une personne de soixante-dix, elle délibéra longtemps et avec maturité sur l'émission du vœu de virginité. Elle suppliait continuellement la Reine des vierges et des anges de l'aider miséricordieusement et de daigner lui obtenir du Seigneur cette parfaite direction d'esprit, qui lui permettrait de faire ce qu'il y aurait de plus agréable à Dieu et de plus profitable au salut de son âme. Elle présentait continuellement à la Reine des vierges le désir qui lui faisait souhaiter anxieusement de pouvoir mener une vie angélique et virginale (...) Ne voulant point éteindre ce feu de l'Esprit, elle choisit, un certain jour, un lieu secret où elle pût parler haut sans être entendue; elle se prosterna et son corps et son âme, puis, très dévotement et très humblement, elle parla ainsi à la bienheureuse Vierge : « O bienheureuse et très sainte Vierge, vous avez été la première des femmes à consacrer votre virginité au Seigneur par un vœu perpétuel et vous avez reçu de lui la grâce insigne d'être la Mère de son Fils unique. Je supplie votre ineffable piété de ne pas regarder mes mérites, de ne pas considérer ma petitesse, mais de m'accorder quand même la grande grâce de recevoir pour épouse celui qu'appellent toutes les fibres de mon cœur, votre Fils, la sainteté même, notre unique Seigneur Jésus-Christ. Je lui promets ainsi qu'à vous de n'accepter jamais d'autre époux et de lui garder, dans la mesure de mes forces, ma virginité perpétuellement intacte » (6).

Les réflexions dont le confesseur de Catherine fait suivre ce récit témoignent surtout de sa propre piété envers la Madone. Mais il vécut trop avant dans l'intimité de notre sainte pour que nous hésitions à les transcrire, comme représentant bien le climat dominicain dans

(5) RAYMOND, 1, 3, p. 21.
(6) RAYMOND, 1, 3, pp. 21-22.

el elle fut élevée : « Cette prière, dit-il, pouvait-elle rejetée ? Voyez qui elle invoque (...). Elle invoque e dont l'acte propre est d'être libérale dans ses bien-rs; celle, qui ne sachant pas refuser une grâce même pécheurs les plus ingrats, n'a jamais repoussé aucun pliant; celle qui ne méprisant personne s'est constituée débitrice des insensés comme des sages; celle qui ouvre main à l'indigent et ne cesse d'offrir ses dons à tous les uvres; celle enfin qui se présente à tous comme une urce inépuisable de biens. Comment n'entendrait-elle pas tre innocente et fervente enfant, celle qui ne refuse pas bienveillance aux adultes coupables ? Comment gréerait-elle pas une promesse de virginité, celle qui, première parmi les hommes, trouva cette route de la rginité ? Comment refuserait-elle son Fils à une vierge i la prie avec tant de cœur, celle qui a fait descendre même Fils du ciel sur la terre pour le donner à tous s croyants » (7).

Plus tard, le vœu de virginité de Catherine prendra à s yeux toute sa portée. Le spectacle des mœurs siennoises i sera plus d'une fois une occasion d'y réfléchir. Le dé-on saura en tirer ses plus douloureuses tentations. Ainsi, lle où il lui apparut un jour, portant les riches parures nt se revêtent les jeunes mariées pour leurs noces. atherine alors le méprisa et appela au secours son « très ux Epoux » : « Viens à mon aide pour que je vainque s tentations : je ne te prie pas de les éloigner, mais de e donner la force de les vaincre. » A peine avait-elle rononcé ces paroles que lui apparut la sainte Vierge. elle-ci lui montra une robe d'une extraordinaire beauté u'elle tirait du côté du Christ crucifié et qu'elle-même richissait encore de broderies d'or et de pierres pré-euses. Ensuite elle la lui mit, en lui disant : « Sois cer-ine que les vêtements qui sortent du côté de mon Fils nt les plus beaux de tous » (8).

Catherine aura ainsi besoin de faire appel à tout son sprit de foi, à sa foi héroïque, pour maintenir son vœu le confirmer. Mais Marie prouvera qu'elle a agréé la

(7) Raymond, I, 3, pp. 23-24.
(8) Caffarini, I, 1, 4, p. 74.

prière de la petite enfant de jadis. C'est elle-même interviendra pour lui procurer la délicieuse récompense furent ses noces mystiques avec Jésus. « Je t'épous dans la foi », lui avait-il dit. Et il vint, en effet, au ma gras 1367, dans l'humble cellule où Catherine avait les bacchanales de ses concitoyens. La Vierge Marie l compagnait; saint Jean, saint Paul, saint Dominique éta là aussi comme témoins : « et avec eux tous, le prop David ayant en main son harmonieux psaltérion. Pend que cet instrument résonnait sous les doigts du saint l avec une suavité qui dépasse toute imagination, la Vie mère de Dieu, prit avec sa main très sainte la main notre vierge, étendit les doigts vers son Fils et lui manda qu'il daignât épouser Catherine dans la foi. Le unique de Dieu faisant un signe tout gracieux d'asse ment, présenta un anneau d'or, dont le cercle était o de quatre perles et dont le chaton renfermait un diam d'incomparable beauté. Avec sa main droite, il mit anneau à l'annulaire de la main droite de notre vierge lui dit : « Voici que moi, ton Créateur et ton Sauveur t'épouse dans une foi que tu conserveras sans auc atteinte, jusqu'au jour où tu célébreras dans les ci avec moi des noces éternelles » (9).

Ces apparitions de Marie furent suivies de bien d'aut Elle est là quand Jésus confie Catherine à Marie-Ma leine (10). Avec cette sainte et son divin Fils, elle vi converser amicalement, se promener avec Catherine et apporter « toutes sortes d'indicibles consolations » (1

Un jour, deux des compagnes de la sainte s'étaient tablées à l'humble planche qui, dans sa cellule, servai la fois de lit et de table. Et la servante de Dieu l dit la sainteté de cette table : « Un jour, toute seule, descendis au jardin, là-dessous. Et je me trouvai en p sence du Seigneur et de Marie. Je commençai à leur par comme je le fais avec vous. Après un moment, je dis Seigneur : — Maître, il n'est pas bon que nous dem rions ici. Et il me répondit : — Ma fille, va où tu croi le mieux. Ils me suivirent en cette chambre. Et j'a

(9) Raymond, 1, 12, p. 115.
(10) Raymond, 2, 6, p. 201.
(11) Raymond, 2, 6, p. 215.

Jésus à ma droite, Marie à ma gauche. Puis le Seigneur assit sur la table, à l'endroit où je mets la tête, quand je repose. Marie s'appuya du côté opposé. Et moi, au milieu d'eux. Et nous demeurâmes ainsi longtemps. Oh! oui, vraiment, cette table est sainte » (12).

Quelquefois même, Marie paraissait l'abreuver « du lait de son sein virginal et la remplissait d'ineffable douceur » (13). Par contre, c'est elle qui lui reproche d'avoir détourné les yeux de la présence de saint Dominique, pour considérer un frère qui passait (14).

Une autre fois, c'est en présence de Marie et de saint Dominique que Jésus ouvre son cœur pour que Catherine y puise pour elle et deux de ses compagnes la belle robe de pureté (15) dont elle avait déjà été revêtue.

Une année, au mois d'août, à l'approche de la fête de saint Dominique, elle vit, en extase, le saint fondateur sortir du sein de Dieu le Père comme s'il était pour lui un autre Fils. Et le Seigneur le confia aux soins de la glorieuse Vierge. Mais Marie, dès qu'elle l'eut reçu, l'offrit de nouveau à Dieu comme son fils (16). Nous avons là l'annonce de l'audacieux parallélisme que présentera plus tard la révélation du *Dialogue :* « (Dominique) a pris l'office du Verbe mon Fils unique... Il fut une lumière que j'offris au monde par le moyen de Marie » (17).

Se rendant, une fois, à Montepulciano, elle fit la route avec Jésus, Marie et sainte Agnès (18).

« Une nuit de Noël, elle repensait au moment où la Bienheureuse Vierge enfanta le Sauveur. Elle en éprouva une telle joie qu'elle n'était même plus capable de remuer les lèvres pour réciter l'office. Elle pria la bienheureuse Vierge de lui confier un petit peu son Fils. Celle-ci consentit volontiers. Elle le prit dans ses bras, et se le tint longuement pressé, avec un immense plaisir. Elle parvint alors

---

(12) Caffarini, 1, 2, 18, pp. 86-87.
(13) Raymond, 2, 6, p. 215.
(14) Raymond, 2, 6, p. 220.
(15) Caffarini, 1, 2, 9, pp. 81-82.
(16) Caffarini, 2, 2, 10, p. 101.
(17) *Dialogue*, ch. 158.
(18) Caffarini, 2, 2, 13, p. 108.

à un tel comble de félicité qu'elle ne savait le manifeste autrement qu'en répétant qu'elle était riche de tous biens (19). Une autre année, en la même fête, elle reçut une fa veur identique, « puis, comme elle avait vu faire à l Mère, elle mit sa joue contre sa joue à lui » (20).

Nous connaissons encore une apparition, en une fête d l'Ascension, où elle vit Marie dans la gloire du paradi (21) et une autre, en la fête de l'Assomption, où « el fut pénétrée d'un feu divin » (22). Fut-ce cette fois-l qu'elle assista en esprit à la mort de la Vierge ? Un jou en effet, qu'elle était en extase, en présence d'un de se confesseurs, elle s'écria dans sa prière au divin Epoux « Pourquoi ne me redis-tu pas, à moi aussi, la parole qu tu as dite à ta Mère ?... Pourquoi ne me la dis-tu pas ? Le confesseur, curieux, demanda plus tard de quelle pa role il s'agissait. Et Catherine répondit que, lorsque l'ins tant de la mort de Marie approcha, Jésus vint lui rendr visite et lui dit : « Viens, mon élue, viens mon épouse et je mettrai en toi mon trône. » Et le témoin ajoute « A ce moment, elle repensait avec quel élan d'amou Marie s'était jetée dans les bras du Seigneur. Et elle pleu rait et riait fort en même temps. » (23).

Enfin, un 31 décembre, où elle voulait communier, so désir fut si intense que l'extase la terrassa. Elle ne pouvai même plus se tenir à genoux. Alors la bonne Mère vint l soutenir et elle demeura ainsi dans ses bras jusqu'à l fin de la messe (24).

■ ■ ■

La ferveur des premiers biographes à accumuler les ré cits de miracles scandalise un peu, avouons-le, la faibless de notre foi. Nous voudrions avoir les moyens de vérifie leurs dires. Cependant leur sincérité, surtout celle d bienheureux Raymond, est trop certaine, les témoins qu'il

(19) Caffarini, 2, 6, 12.
(20) Caffarini, 2, 6, 51.
(21) Caffarini, 2, 6, 28, p. 157.
(22) Ibidem.
(23) Caffarini, 2, 3, 4, p. 110.
(24) Caffarini, 2, 6, 52.

tent sont trop nombreux, leurs affirmations sont trop précises et concrètes pour que toute l'existence de sainte Catherine ne soit pas authentiquement placée sous le signe du merveilleux et de l'extraordinaire. Même si une critique sévère devait controuver tel ou tel de ces faits, l'ensemble n'en resterait pas moins assuré. Notre-Dame est souvent intervenue de façon visible et miraculeuse dans la vie de notre sainte. Son influence devra donc se sentir dans la piété et la spiritualité de celle-ci. Heureusement, il nous est possible de le contrôler dans son œuvre et spécialement dans cette volumineuse correspondance où, avec l'audace admirable des mystiques, elle se fait la directrice de tant de consciences.

Les questions du *Dialogue* sont trop précises pour amener les réponses du Seigneur à parler de la Vierge. Il s'y trouve pourtant un chapitre où le Père éternel explique comment il permet parfois de douloureuses circonstances précisément pour donner aux âmes l'occasion d'un salut qu'elles n'auraient pas su rencontrer sans cela. Il y est fait allusion à un cas particulier où un condamné à mort trouva dans son supplice même le chemin de la vérité et de la vie. Et cela parce qu'il avait été le dévot de la Vierge. « C'est que je n'avais pas oublié, dti Dieu, le respect et l'amour qu'il avait pour Marie, la très douce mère de mon Fils unique. A celle-ci, par respect pour le Verbe, il a été donné par ma bonté que, quel que soit celui qui l'aurait dignement vénérée, juste ou pécheur, il ne serait pas enlevé ni dévoré par le démon infernal. Elle est comme un appât posé par ma bonté pour prendre les créatures raisonnables. » (25).

La sainte raconte en détail, dans une lettre à son confesseur, l'exécution de ce jeune Pérugin, Nicolas Tuldo, qui désespéré par sa condamnation, blasphémait et refusait tout prêtre, mais qu'elle avait visité, converti, fait confesser et communier, et qu'elle assista sur l'échafaud. Elle ne fait pas allusion, dans ce récit, à la dévotion du malheureux à Notre-Dame. Mais elle y révèle la sienne propre : « Je l'attendis donc au lieu de la justice. Je l'attendis en continuelle oraison, en la présence de Marie et de Cathe-

(25) *Dialogue*, ch. 138.

rine, vierge et martyre. Avant qu'il n'arrivât, je me baissai et j'étendis le cou sur le billot; mais il ne m'advint pas de m'intéresser pleinement à moi. Là-dessus, je priai. J'insistai. Je dis : Marie!... que je voulais cette grâce, qu'à ce point lui fût donnée une lumière et une paix du cœur, et que je le visse retourner à sa fin » (26). Elle fut exaucée et la lettre se termine dans l'allégresse et dans la reconnaissance.

Elle fut peut-être, en cette occasion, incitée à invoquer la Vierge parce qu'elle connaissait l'ancienne piété du condamné. Mais il semble qu'elle fît volontiers appel à elle dans les cas désespérés. Significative à ce sujet est la lettre « à une prostituée de Pérouse ». Après une véhémente exhortation à la pénitence, Catherine se fait toute tendresse pour ajouter : « Que cela ne te paraisse pas pénible : recours à cette douce Marie qui est une mère de pitié et de miséricorde. Elle te conduira en présence de son Fils. Elle lui montrera le sein qui l'a allaité et l'inclinera à te faire miséricorde ». Et alors que toutes ses lettres se terminent uniformément par l'exclamation : « Doux Jésus! Jésus Amour! », cette fois, elle ajoute comme ultime prière : « Marie, douce Mère! » (27).

Pareille exception, dans une lettre de même genre « à quelqu'un dont on tait le nom », à qui elle reproche en termes extrêmement vifs ses mœurs charnelles et ses vices brutaux; mais pour finir elle écrit : « Doux Jésus! Jésus Amour! Douce Marie!... » (28).

Elle eut aussi à écrire à un juif pour l'exciter à la conversion : cette lettre comporte la finale classique, mais précédée de l'exclamation : « Loué soit le Christ crucifié et sa très douce Mère, la glorieuse Vierge, Dame sainte Marie! » En exergue, au début, elle avait remplacé sa

---

(26) Lettre au Bx Raymond de Capoue, traduite sur N. Tommaseo, *Le lettere di S. Caterina da Siena* (Florence, 1860), lettre 273 (dans l'édition de Gigli, lettre 97), t. IV, p. 9.

(27) A une prostituée, lettre 276 (Gigli, 373), t. IV, pp. 19 et 20.

(28) A quelqu'un dont on tait le nom, lettre 21 (Gigli, 306), t. I, p. 81. A vrai dire, nous trouvons une autre fois une variante mariale à sa finale habituelle. A la fin d'une lettre d'un tout autre ton « au prieur et à la Compagnie de la Vierge Marie », elle écrit aussi : « Doux Jésus! Jésus amour! Marie! » La famille religieuse de ses destinataires le lui inspire. (Lettre 184, Gigli 143, t. III, p. 69.)

formule : « Au nom de Jésus... et de douce Marie », par : « Loué soit Jésus-Christ crucifié, fils de la glorieuse Vierge Marie ». Ce sont là, si l'on veut, plus des professions de foi que des prières. Mais il faut noter l'insistance : elle lui écrit « contrainte par le Christ crucifié et sa douce Mère, Marie », elle lui rappelle le grand témoignage de la miséricorde divine « quand vint la loi d'amour, quand le Fils de Dieu vint en la Vierge Marie », elle le supplie : « Ne résiste donc plus à l'Esprit qui t'appelle; ne méprise pas l'amour qu'a pour toi Marie, ni les larmes, ni les prières qui sont faites pour toi : ce te serait une trop grande condamnation » (29).

Mais ce n'est pas seulement en face des pécheurs que Catherine manifeste sa dévotion envers Notre-Dame. Celle-ci est aussi la médiatrice des âmes pures, comme cette Monna Pavola à qui elle écrit : « Gardez en votre esprit, ô ma sœur très chère, et qu'il ne sorte jamais de votre cœur ni de votre mémoire ni de votre âme, que vous avez été offerte et donnée à Marie, vous et aussi toutes vos filles. Priez-la donc, qu'elle vous rende et vous donne au doux Jésus, son Fils. Elle le fera, comme une douce Mère, une bénigne mère de miséricorde. Ne soyez pas ingrate et méconnaissante, car elle n'a pas rejeté votre demande : au contraire, elle l'accepte gracieusement » (30). Nous ne voudrions pas trop appuyer sur le fait que Monna Pavola est dite « offerte et donnée à Marie », puisque toute la lettre est identiquement transcrite à un autre destinataire, don Robert de Naples (31), lui aussi par conséquent « offert et donné » à la Vierge, ce qui peut donc s'entendre en un sens assez général. Il semble cependant qu'en ces cas-là, la piété mariale de ses correspondants ait orienté les conseils de la sainte.

De même, quand « au prieur et à la Compagnie de la Vierge Marie », elle recommande la charité — « au nom de la sainte et douce congrégation que vous avez faite dans le doux nom de Marie, notre avocate, mère de grâce et de miséricorde » — et la pureté — « ce ne serait pas

(29) Au juif Consiglio, lettre 15 (Gigli, 310), t. I, pp. 55-57.
(30) A Monna Pavola, lettre 144 (Gigli, 371), t. II, p. 377.
(31) A don Robert de Naples, lettre 342 (Gigli, 46), t. IV, p. 315.

chose convenable que vous serviez dans l'impureté Marie, qui est pureté suprême » (32).

De même encore, quand elle écrit au Bienheureux Raymond. Elle sait sa tendre dévotion sur ce point et ne manque pas d'y faire appel. Plusieurs fois, elle lui rappelle que c'est Marie qui le lui a donné pour père (33), pour père et pour fils (34); une fois, elle dit simplement « pour fils » : « fils qui m'avez été donné par cette douce Mère, Marie » (35). Aussi est-ce en Marie qu'elle espère pour la réalisation de son désir d'aller le revoir à Rome (37). C'est à lui qu'elle conseille : « Faites en sorte de recourir toujours à Marie » (38). Elle l'invite : « Demeurez en cellule en présence de Marie et de la très sainte croix » (39). Elle souhaite de le voir, expression audacieuse, « serviteur et époux fidèle de la Vérité et pour cette douce Marie » (40). Lui racontant l'émeute de Florence, où elle faillit être tuée, c'est à Marie qu'elle attribue son salut :

---

(32) Au prieur et à la Compagnie de la Vierge Marie, lettre 184 (Gigli, 143), t. III, p. 67.

(33) Caffarini, I, Préambule, p. 72. Le disciple de la sainte raconte tout au long en quelle circonstance, dans la troisième partie de son *Supplementum* que l'édition du P. Tinagli ne donne pas. Voir le récit qu'en donne J. Joergensen, *Sainte Catherine de Sienne* (Paris, Beauchesne, 1920), p. 261 : « C'était à Florence, le jour de la fête de saint Jean, en 1374 (...) A Santa Maria Novella, l'église des Dominicains (...) fra Tommaso della Fonte officiait à l'autel, assisté de fra Bartolommeo de' Dominici et de fra Raimondo da Capua. Catherine agenouillée au fond de la nef, considérait avec une attention et un intérêt tout particuliers ce troisième prêtre qui lui était inconnu. Depuis longtemps, elle désirait trouver un confesseur qui pût la comprendre pleinement et qui, par sa supériorité, de même que par sa situation, fût capable de lui venir efficacement en aide. Et, soudain, par une révélation, elle acquit la certitude que Raymond était l'homme qu'elle cherchait et il lui sembla que la sainte Vierge elle-même apparaissait à ses côtés et le lui donnait comme guide et comme père spirituel. »

(34) A Raymond de Capoue, lettre 226 (Gigli, 89), t. III, p. 262.

(35) A Raymond de Capoue, lettre 211 (Gigli, 88), t. III, p. 183.

(37) A Raymond de Capoue, lettre 104 (Gigli, 92), t. II, p. 212.

(38) A Raymond de Capoue, lettre 267 (Gigli, 91), t. III, p. 448.

(39) Ibidem, p. 452.

(40) A Raymond de Capoue, lettre 295 (Gigli, 96), t. IV, p. 83. On sait que « la Vérité » pour Catherine, c'est le Christ en personne. Le P. Bernadot, *Sainte Catherine de Sienne, Lettres au B. Raymond de Capoue* (Saint-Maximin, 1922)), p. 90, traduit : « serviteur et époux fidèle de la Vérité et de la douce Marie »; mais Tommaseo fait remarquer qu'il y a une nuance dans le texte : « servo e sposo fedele *della* Verità e *a* quella dolce Maria ». Il la trouve « plus convenable et plus affectueuse ». Il faut la garder en français.

ais Dieu qui ne méprise pas le désir de ses serviteurs, tte douce mère Marie dont le nom était invoqué avec désirs pleins de peine, douloureux et amoureux, pour- nt que dans le tumulte et le bouleversement qu'il y il n'y eut quasi pas de mort d'hommes » (41). C'est i enfin qu'elle définit toute sa doctrine spirituelle sous om de « doctrine de Marie » (42).

■ ■ ■

Mais Catherine est surtout une moralisatrice. Plus que témoignages généraux de sa piété et de sa dévotion), il nous importe de recueillir les exemples qu'elle tire

1) Ibidem, p. 85.

2) A Raymond de Capoue, lettre 104 (Gigli, 92), t. II, p. 211. P. Bernadot (op. cit., p. 128) interprète cette « doctrine de rie » de l'enseignement donné dans le texte que nous citerons loin sur la participation de Marie à l'amour pour le Père qui Jésus Rédempteur. Peut-être cela risque-t-il de resteindre l'inten- de la sainte. Il s'agit, semble-t-il, plus vraisemblablement, de l'enseignement reçu « le jour de Marie » (lettre 272, Gigli, 90, II, p. 467) que donnera la lettre à Raymond sur « les quatre andes » et que développera le *Dialogue*, en le mettant sur les es du Père : « Souvenez-vous, très cher père et fils négligent, la doctrine de Marie et de cette douce Vérité première :sachez l vous convient de demeurer dans la connaissance de vous-même d'offrir d'humbles et persévérantes prières..., etc. » L'idenfifica- aimante à la divine volonté, proposée par les lettres à don ert et à Monna Pavola est un élément fondamental de cette doc- e, mais elle contient davantage.

3) Il serait intéressant de savoir quelles pratiques de dévotion ticulières, en l'honneur de la Vierge, étaient usitées dans le ieu où elle vécut. Nous n'en avons pas trouvé beaucoup de traces s son œuvre. Le samedi était célébré comme « jour de Marie » tre citée à la note précédente); elle invite Ristoro di Pietro Ca- ani à jeûner, ce jour là, « en l'honneur de Marie » (lettre 258, li, 228, t. III, p. 398). Même conseil à Monna Agnesa, avec i de « jeûner les saintes-Marie », c'est-à-dire de jeûner toute née le jour de la semaine où tombe, cette année-là, la fête de nnonciation, usage siennois, qui consacrait ainsi un second jour domadaire à Notre-Dame (lettre 174, Gigli, 361, t. III, 28). ns la lettre citée à Ristoro di Pietro Canigiani, elle lui demande ore de « dire chaque jour l'office de la Vierge, afin qu'elle soit re rafraîchissement et votre avocate devant Dieu ». Pour l'obten- d'une indulgence, il lui avait été imposé de dire tous les ven- dis trente-trois *Pater* et trente-trois *Ave Maria*, plus soixante- ze *Ave* (donc au total cent-cinq *Ave Maria*); il est curieux de voir lle se fit commuer ces prières vocales par des jeûnes au pain l'eau (lettre 228, Gigli, 278, t. III, p. 274). Nous savons par la *ende Majeure* et l'incident du pauvre auquel elle donna sa croix, lle portait toujours sur elle un chapelet de patrenôtres (Raymond, , p. 142). Au dossier de l'histoire du Rosaire, versons enfin qu'elle loie une fois l'expression « rosario », mais en son sens botanique roseraie (lettre 29, Gigli, 319, t. I, p. 125).

de la vie et des vertus de Notre-Dame pour notre t
truction.

Une pièce maîtresse de la spiritualité catherinienne
la vertu d'humilité. Marie en est notre modèle. « I
déteste l'orgueil et il aime l'humilité. Il aima tant la v
d'humilité de Marie qu'il fut contraint par sa bonté
lui donner le Verbe, son Fils unique. Et ce fut cette d
Mère qui nous le donna à nous. Vous savez bien qu
Fils de Dieu ne s'incarna pas en elle, tant que Marie
manifesta pas à haute voix son humilité et sa volont
Ecce ancilla Domini, qu'il soit fait en moi selon ta pa
Mais dès qu'elle l'eut dit, elle conçut en elle l'Agneau d
et immaculé (...) Ainsi l'âme parfaite dit avec humilit
Seigneur, voici ta servante; qu'il soit fait en moi s
ta volonté et non selon ce que je veux sensiblement
et elle conçoit en son âme la divine grâce » (44).

Marie nous est aussi un exemple de pauvreté, dans
mystère de Noël. A des religieuses, Catherine rappelle
pauvreté de Jésus durant sa vie publique : « et à
naissance, douce Marie eut à peine quelques langes p
pouvoir envelopper son Fils. C'est pourquoi, vous,
épouses, vous devez suivre la voie de cette pauvreté » (
A d'autres, dans le même but, elle va jusqu'à dire : « Jé
suprême et éternelle Richesse, a choisi la pauvreté vo
taire, au point que douce Marie n'eut pas de linge p
l'envelopper... » (46). Elle précise ailleurs : « A la crè
vous trouverez Marie, si respectueuse envers son Fils
pauvre en son voyage — mais elle avait la richesse du
de Dieu! — qu'elle n'avait pas de linge convenable p
pouvoir l'envelopper, ni de feu pour réchauffer ce
qu'était l'Agneau immaculé : alors les animaux, su
corps de l'Enfant, le réchauffaient de leur haleine. On
donc bien avoir honte de l'orgueil et des délices, des si
tions et des richesses du monde, quand on voit Die
humilié » (47).

---

(44) A Monna Agnesa, lettre 38 (Gigli, 184), t. I, pp. 178-1
(45) Au Monastère de San Gaggio, lettre 75 (Gigli, 146), t
p. 67.
(46) Au Monastère de San Pietro in Monticelli, lettre 79 (
149), t. II, p. 87.
(47) A Andrea di Vanni, lettre 363 (Gigli, 213), t. IV, pp.
440.

r. exemple inattendu, mais qui rejoint une des pièces
resses de sa doctrine spirituelle, est celui qui sert à
te Catherine comme de Dieu commun de consolation
les séparations qu'impose le zèle de l'honneur de Dieu
lu salut des âmes. A l'automne de 1376, comme elle
ait de revenir d'Avignon, sa mère, Monna Lapa, se
gnait de la longueur de son absence. Catherine lui ré-
d, entre autres choses : « Je veux que vous preniez
n de la douce mère, Marie. Pour l'honneur de Dieu et
re salut, elle nous donna son Fils, mort sur le bois de
très sainte croix. Et Marie, demeurée seule, après que
Christ fût monté aux cieux, resta avec les saints dis-
es. Marie et les disciples en avaient une grande conso-
on. Se quitter leur fut pénible. Et pourtant pour la
ire et la louange de son Fils, pour le bien du monde
ier, elle consent, elle veut qu'ils s'en aillent. Elle pré-
a la peine de leur départ à la consolation de leur pré-
ce, rien que par amour de l'honneur de Dieu et de
re salut. Or je veux que vous preniez leçon sur elle,
s chère mère. Vous savez qu'il convient que je suive
volonté de Dieu. Et je sais que vous voulez que je la
ve (...). Vous, comme une bonne et douce mère, vous
ez être contente et non mécontente de porter toute
ne pour l'honeur de Dieu et votre salut et le mien »
). Un an plus tard, Catherine est à La Rocca d'Orcia
ur régler une affaire délicate de la famille des Salimbeni.
mère soupire à nouveau après son retour. La réponse
semblable : « Faites donc compagnie à la très douce
re, Marie. Celle-ci pour que les saints disciples cherchent
onneur de Dieu et le salut des âmes, sur les traces de
Fils, consentit à ce qu'ils quittent sa présence. Elle
aimait pourtant suprêmement. Et elle demeura seule,
angère et voyageuse. Et les disciples, qui l'aimaient sans
sure, la quittèrent cependant avec allégresse, supportant
te peine pour l'honneur de Dieu. Et ils vont parmi les
ans, souffrant beaucoup de persécutions. Et si vous leur
ez demandé : — Pourquoi souffrez-vous ainsi si allè-
ment ? Pourquoi quittez-vous Marie ?... ils vous auraient
ondu : — Parce que nous nous sommes perdus nous-
mes et nous sommes enamourés de l'honneur de Dieu

---

48) A Monna Lapa, lettre 240 (Gigli, 169), t. III, pp. 320-321.

et du salut des âmes... C'est ainsi que je veux que vo
fassiez (...). Sachez, très chère mère, que moi, votre i
sérable fille, je n'ai pas été mise sur la terre pour au
chose : c'est pour cela que m'a choisie mon Créateur » (4

Mais l'enseignement le plus émouvant que sainte Cath
rine tire de l'exemple de Notre-Dame est celui de son at
tude devant le sacrifice de son Fils. Parlant de ce poigna
à deux tranchants, la haine du péché et l'amour de l'ho
neur du Père, qui revient si souvent dans sa doctri
elle s'écrie : « O très doux amour! Ce fut là le poigna
qui transperça le cœur et l'âme de la Mère. Le Fils ét
frappé dans son corps. La mère semblablement : car ce
chair était d'elle. Il était raisonnable qu'elle souffrît comm
si c'était elle, puisqu'il avait tiré d'elle cette chair i
maculée... Je m'aperçois — ô feu de charité! — qu'il
a entre eux une autre union : lui, a sa forme à elle da
sa chair; mais elle, comme une cire chaude, a reçu,
sceau qu'est l'Esprit-Saint, l'empreinte qu'est le désir
notre salut. C'est grâce à ce sceau que s'est incarné
Verbe divin éternel. Elle donc, comme un arbre de mis
ricorde, reçut en elle l'âme consumée de son Fils, cet
âme blessée et frappée par la volonté du Père. Et comm
un arbre qui porte une greffe, elle fut aussi blessée par
poignard de la haine et de l'amour (50). Cette haine et c
amour se multiplièrent tellement dans la Mère et dans
Fils, que le Fils courut à la mort en grand amour de no
donner la vie, en une telle faim et un si grand désir
la sainte obéissance au Père, qu'il perdit tout amour
soi et qu'il courut à la croix. La très douce et très chè

---

(49) A Monna Lapa, lettre 117 (Gigli, 167), t. II, pp. 263-2
La même argumentation se retrouve à peu près à l'adresse de div
correspondants en des circonstances semblables : lettre 30 (Gigli, 15
t. I, p. 133; lettre 118 (Gigli, 175), t. II, p. 266; lettre 146 (Gi
175), t. II, p. 387; lettre 164 (Gigli, 348), t. II, p. 448, où il
précisé que Marie et les apôtres ne faisaient en cela qu'imiter Jé
lui-même : « Prends leçon de la douce Vérité première : il ne lai
pas, pour la tendresse de sa mère ou d'aucun disciple, de cou
comme enamouré à la mort pleine d'opprobes de la croix. Il lai
Marie et ses disciples. Il les aimait cependant sans mesure. Mais
se séparèrent pour un plus grand honneur de Dieu et le salut de
créature... »

(50) Il faut, semble-t-il, interpréter non pas qu'elle fut bles
par l'entaille de la greffe, mais que greffon et sujet furent désorm
nourris de la même sève, cette haine et cet amour nommés poign
d'après une autre image.

ère fit de même : volontairement, elle perdit l'amour de n Fils. Non seulement, ne va-t-elle pas le retirer de la ort, comme une mère, mais elle veut se faire échelle, le veut qu'il meure... Et ce n'est pas extraordinaire : elle ait blessée de la flèche de l'amour de notre salut » (51). es dernières phrases sont, évidemment, à bien comprendre, n fonction de la doctrine catherinienne de l'amour propre goïste et sensible : c'est lui seul qui fut absent et du ils pour lui-même et de la Mère pour le Fils. Sainte atherine nous invite, en contemplative animée de l'esprit intelligence, à plonger, dans la foi, au tréfonds de leurs mes. Un théologien apporterait des distinctions qui, d'ailleurs, sautent aux yeux (52).

La même doctrine se trouve autre part élargie à tout le mystère de l'Incarnation rédemptrice : « L'orgueil humain doit bien avoir honte de voir Dieu si humilié dans le sein de la glorieuse Vierge Marie ce champ où fut semé la parole de Dieu incarnée, le fils de Dieu! Oui, très cher Père, en ce béni et doux champ de Marie, le Verbe se enta en sa chair (53). Comme on jette la semence dans la terre, et par la chaleur du soleil elle germe et il en sort fleur et fruit — et la cosse reste dans la terre — ainsi Dieu fit-il vraiment, par la chaleur et le feu de la charité divine qu'il eut pour le genre humain, quand il jeta la semence qu'est sa Parole dans le champ de Marie. O bienheureuse et douce Marie, tu nous as donné la fleur du doux Jésus!... Et quand donc cette douce fleur a-t-elle produit son fruit ? Quand elle fut entée sur le bois de la très sainte croix, car c'est alors que nous avons reçu la vie parfaite. Et pourquoi avons-nous dit que la cosse demeure dans la terre ? Quelle fut cette cosse ? Ce fut la volonté du Fils unique de Dieu qui, en tant qu'homme, était revêtu du désir de l'honneur du Père et de notre salut. Et ce désir démesuré fut tellement fort qu'il courut, comme enamouré, souffrant peines, hontes et reproches, jusqu'à la mort pleine d'opprobres de la croix. Il faut considérer,

(51) A l'abbesse de S. Marta, lettre 30 (Gigli, 150), t. I, pp. 130-131.

(52) Voir saint Thomas, III a, q. 47, art. 1, corp. et art. 3, corp. et ad 3m.

(53) Expression et image qui reviennent très fréquemment, en passant, sous la plume de sainte Catherine.

vénérable Père, que ce même désir fut en Marie, qu'elle se serait fait d'elle-même une échelle pour mettre son Fils sur la croix, s'il n'y avait pas eu d'autre moyen. Et tout cela, c'était parce que la volonté de son Fils était demeurée en elle (...). Courez virilement ! Prenez cette douce affection de Marie, de toujours chercher l'honneur de Dieu et le salut des âmes » (54).

Tel est le suprême exemple que tire sainte Catherine de la vie de Notre-Dame : il illustre un enseignement absolument central dans sa doctrine spirituelle, de même qu'il consomme « les mérites de cette très douce mère, Marie » au nom desquels notre sainte espère que « nous goûterons et verrons le Christ face à face » (55).

■ ■ ■

Il ne nous reste plus qu'à citer (à peu près intégralement) l'ardente oraison que Catherine prononça en extase au jour de l'Annonciation 1379, pour qu'achève d'apparaître combien la grande dominicaine fut profondément mariale et qu'on ne peut négliger cet aspect si l'on veut se mettre entièrement à l'école de sa spiritualité (56) :

« O Marie, Marie, temple de la Trinité, ô Marie, porteuse du feu, Marie distributrice de la miséricorde! Marie qui as fait germer le fruit divin! Marie, rédemptrice, en un sens, du genre humain! (La souffrance de ta chair dans le Verbe, n'a-t-elle pas sauvé le monde ?) Le Christ fut rédempteur par sa passion; toi par la douleur du corps et de l'âme.

« O Marie, mer tranquille, distributrice de paix, Marie terre féconde ! Tu es l'arbre nouveau qui a porté la Fleur odoriférante du Verbe, Fils unique de Dieu. En toi, terre féconde, fut semé le Verbe. Tu es à la fois la terre et l'arbre.

---

(54) A don Robert de Naples, lettre 342 (Gigli, 46), t. IV, pp. 314-315 et dans les mêmes termes à Monna Pavola, lettre 144 (Gigli 371), t. II, pp. 376-377.

(55) A l'abbesse de S. Marta, lettre 30 (Gigli, 150), t. I, p. 135.

(56) Sainte Catherine de Sienne, *Oraisons et élévations*, trad. par le R. P. Aug. Bernard (Saint-Maximin, 1923), Elévation XXII (dans Gigli, 11), pp. 109-116.

« O Marie, char de feu, tu as porté le feu caché et oilé sous la cendre de ton humanité. O Marie, vaisseau humilité, en toi se conserve et brille la lumière de la raie science avec laquelle t'élevant au-dessus de toi-même, u as charmé le Père éternel : aussi il t'a ravie, il t'a ttirée à lui par un amour unique, car c'est cette lumière t ce feu de ta charité, c'est l'huile de ton humilité qui nt attiré sa divinté et l'ont inclinée à venir vers toi, bien ue déjà l'ardeur extrême de sa charité sans mesure la ressât de venir à nous.

« O Marie, grâce à cettè lumière, tu n'as pas été une ierge folle, mais prudente : et c'est cette prudence qui te t demander à l'ange comment deviendraient possibles les hoses qu'il t'annonçait. Ne savais-tu donc pas que cette nerveille était possible à Dieu ? Certes, si : sans aucun oute. Alors, pourquoi dis-tu : Je ne connais point l'homme ? Ce n'était pas défaut de foi : mais dans ton umilité profonde, loin de douter de la puissance de Dieu, u ne considérais que ton humilité.

« O Marie, est-ce de la crainte que fit naître en toi a parole de l'ange ? Il semble plutôt, à voir les choses lans la lumière, que ton trouble fût l'effet de l'admiration.

« Et qu'admirais-tu donc ? La grande bonté de Dieu que tu voyais : en considérant combien tu étais indigne l'une pareille grâce tu demeuras stupéfaite. C'est le senti- ment de ton indignité et de ton infirmité en face de la grâce ineffable de Dieu qui fit ton admiration et ta sur- prise. La prudence de ta question prouve la profondeur de on humilité : il n'y avait là aucune contrainte, mais un sentiment d'admiration pour l'immense bonté et charité de Dieu en face de la bassesse et de la petitesse de ta vertu.

« O Marie, tu es devenue le Livre où est écrit notre Loi. Aujourd'hui a été écrite en toi la sagesse du Père éternel. Aujourd'hui se manifeste en toi la force et la iberté de l'homme.

« Oui, elle apparaît la dignité de l'homme, car si je te considère, ô Marie, je vois que la main de l'Esprit-Saint, orsqu'il a formé en toi le Verbe incarné, Fils unique de Dieu, y a écrit la Trinité; il y a écrit la sagesse du Père, c'est-à-dire le Verbe lui-même, et aussi sa Puissance par

laquelle il a réalisé ce grand mystère, et enfin sa propi clémence à lui, Esprit-Saint, puisque c'est seulement pa l'effet de la grâce et de la clémence divine que ce mystèi a été conçu et accompli (...).

« O Marie, ce Verbe qui t'est donné, je le vois en tc Et cependant, il n'est point séparé du Père, pas plus qu la parole de l'homme, proférée au dehors et communiqué ne quitte pour cela son cœur. C'est à ces signes que s reconnaît la dignité de l'homme, pour qui Dieu a fait tai et de si grandes choses. Et c'est encore en toi, ô Mari qu'apparaît aujourd'hui sa force et sa liberté. Car voi qu'après la délibération du conseil divin, si grave et grand, c'est à toi que l'ange est envoyé pour révéler mystère de ce conseil et demander ton adhésion : et Verbe ne descend pas dans ton sein que tu n'aies donr ton libre consentement; il attend à la porte de la volon qu'il te plaise d'ouvrir à celui qui désire venir en tc Et il n'y serait jamais entré si tu ne lui avais pas ouve par ta réponse : *Je suis la servante du Seigneur : qu me soit fait selon ta parole* (...). Il frappait à la porte c ta volonté, ô Marie, le Dieu éternel, et si tu n'avais pa voulu ouvrir, Dieu ne se serait pas incarné en toi.

« Rougis donc, ô mon âme, en voyant aujourd'hui Die lui-même s'apparenter à toi en Marie; aujourd'hui tu peu voir que bien que créée sans que tu ne l'aies voulu, t ne seras pas sauvée que tu n'y consentes, puisque Die frappe à la porte, il attend que Marie consente à ouvr

« O Marie, très doux amour, en toi est écrit le Verl qui nous donne la vie; tu es la tablette sur laquelle e gravée cette doctrine. Aussitôt imprimé en toi, le Ver porte la croix du saint désir qui est comme greffé sur l A peine conçu, il est possédé du désir de mourir pour salut des hommes, en faveur de qui il s'incarne. Et ce f une grande croix que de porter si longtemps un désir qu eût voulu aussitôt réaliser.

« J'ai recours à toi, ô Marie, et je te prie pour la dou Epouse de ton très doux Fils, le Christ et pour son vica ici-bas : donne-lui la lumière pour discerner avec sûr les moyens les plus propres à la réforme de la sainte Egli que le peuple lui demeure uni, que le cœur du peuple s'a corde avec le bien afin que jamais plus il ne se lève con

n chef. O Dieu éternel, aurais-tu fait de lui une enclume ue chacun frappe à qui mieux mieux ? Tous s'acharnent ur lui, de la langue ou des œuvres.

« Je te prie ensuite pour ceux que toi-même me fais imer d'un amour de prédilection : enflamme leurs cœurs, ais-en des charbons brûlants, embrasés du feu de ton mour et de l'amour du prochain; que leur barque soit bien réée pour le jour où il faudra partir. Je te prie pour eux que tu m'as donnés; je ne les ai pas portés au bien nais au mal, car je suis devant eux un miroir, non de ertu, mais d'ignorance et de négligences profondes. Mais ujourd'hui je demande hardiment : c'est le jour des râces; et je sais qu'à toi, Marie, rien n'est refusé. O Marie, n'est-ce pas aujourd'hui que ton sein, terre féonde, a germé pour nous le Sauveur ? (...).

« O Marie, bénie sois-tu à jamais entre toutes les emmes. Car en ce jour tu nous as donné le pain de ta arine : la divinité a été unie et pétrie avec l'humanité, i fortement que rien désormais, ni la mort, ni nos ingratitudes, ne pourra rompre l'union... »

fr. Marie-Albert M. Genevois, o. p.

Fruits du Saint-Esprit

Nomenclature des fruits.

La nomenclature traditionnelle des fruits du Saint Esprit correspond à douze termes dont les Apôtres faisaient usage courant dans leurs exhortations. Ces termes étaient familiers à l'auditoire : les énumérations sans commentaire en font preuve (1). Et s'ils étaient familiers, c'est que les choses qu'ils représentaient avaient leur importance dans l'ordre chrétien (2).

L'inventaire du Nouveau Testament ne tarde pas à laisser entrevoir que ces mots, dans le groupe des fruits, représentent des manifestations sociales de la charité (3) et qu'ils offrent un sens précis, constant, abondamment illustré par ailleurs, et beaucoup plus riche que le terme abstrait ne permet de le deviner. Ce contenu réel de doctrine s'est maintenu en substance dans l'enseignement spirituel et l'exemple des saints, même aux époques où l'usage raréfié du texte grec du Nouveau Testament et les imprécisions de la Vulgate rendaient plus difficile un exposé systématique précis, et sollicitaient le recours à la dialectique et à l'imagination.

Pour étiqueter ce que représentent les fruits dans l

---

(1) *Rom.*, 14, 17; *2 Cor.*, 6, 6; *Gal.*, 5, *22*; *Eph.*, 4, 2-5; 4, 32-5, 2 5, 9; *Col.*, 1, 11; 3, 12-15; *Tm.*, 4, 12; 6, 11; *2 Tm.*, 2, 22; 3, 10 *Jac.*, 3, 17-18; *2 Pt.*, 1, 5-8, etc.

(2) Cf. *Rom.*, 12, 9-21; *I Cor.*, 13, 4-7; *Gal.*, 5, 16-25; *Eph.*, et 5; *Ph.*, 4, 4-8; *Col.*, 3, 5-17; *1 Th.*, 4, 9-12; *1 Tm.*, 6, 11-19 *Tt.*, *2*, 3; *Jac.*, 3, 17; *1 Pt.*, 3, etc.

(3) Cf. SAINT AUGUSTIN, *Tract. 87 in Io.*, n. 1.

veau Testament, nous proposerions, tout compte fait, sous bénéfice de discussion, les traductions suivantes : nveillance (4), *amabilité* (ou bénignité) (5), *cordia-* (ou charité) (6), *modération* (ou clémence) (7), *dou-r* (8), *longanimité* (9), *support* (ou patience) (10), élité (11), *concorde* (ou paix) (12), *retenue* (ou con-ence) (13), *ingénuité* (ou chasteté) (14), *jovialité* (15).

En un temps de renouveau apostolique et de saine action contre l'individualisme spirituel, l'examen critique de la doctrine des fruits, à la lumière des sources, de théologie et de l'hagiographie, pourrait avoir une portance débordant le cadre d'une question savante.

La détermination de chacun des fruits requiert une ude particulière. Il ne sera pas inutile d'esquisser bord une idée générale du fruit du Saint-Esprit.

Définition du fruit.

On entend par fruit du Saint-Esprit, la manière d'être d'agir propre à l'homme spirituel (16); elle se carac-

4) *Lc.*, 6, 38; 1 *Tm.*, 6, 17-19; *Tt.*, 3, 1, etc.

5) *Rom.*, 15, 2; 1 *Cor.*, 9, 19-23; 1 *Th.*, 2, 7, etc. Cf. 1a *Clementis*, 3; 23, 1.

6) 1 *Th.*, 2, 7-8; *Ph.*, 1, 7-8, etc. La cordialité est précisément ce , par exemple, faisait dire du Sauveur, *Voyez comme il l'aimait!* ., 11, 35-36). Tout comme l'aumône s'appelle chez nous « cha- », et, dans l'Ecriture, « justice », ainsi la manifestation affec-use de la charité reçoit le nom de « charité » dans le Nouveau stament.

7) *Ph.*, 2, 3-7; *Mt.*, 6, 12, etc. Cf. SAINT AMBROISE, *De Pœni-tia*, lib. 1, n. 1-4.

8) 2 *Cor.*, 10, 1-2; 2 *Tm.*, 2, 24-25; *Tt.*, 3, 2-3, etc. Cf. SAINT XIME LE CONFESSEUR, *Liber Asceticus*, n. 10; 12.

9) *Mt.*, 18, 21-35; *Lc.*, 13, 6-9; *Jac.*, 1, 20, etc. Cf SAINT GRÉ-RE LE GRAND, *Moralia*. lib. 16, n. 41.

10) *Heb.*, 12, 1-3; *Rom.*, 15, 1-7, etc.

11) *I Cor.*, 5, 6-8; 13, 7; 2 *Cor.*, 4, 1-3; 12, 19; *Jac.*, 3, 17, etc. SAINT AMBROISE, *De officiis*, lib. 3, n. 68.

12) *Mt.*, 5, 23-24; *Rom.*, 14, 19-20, etc. Cf. SAINT THOMAS, *In ent.*, d. 27, q. 2, a. 1, ad. 6.

13) *Gal.*, 5, 13-16; 1 *Pt.*, 3, 10-12; 2 *Pt.*, 1, 3-11, etc. Cf. SAINT GUSTIN, *Confessiones*, lib. 10, n. 40.

14) 2 *Cor.*, 11, 3; 1 *Tm.*, 5, 2; 1 *Pt.*, 1, 22, etc. Cf. 1a *Clementis*, 6-8; 48, 1. Cf. SAINT BERNARD, *Sermo* 85, *in Cant.*, n. 10-11.

15) *Rom.*, 12, 8; 2 *Cor.*, 1, 24; 9, 7; *Ph.*, 1, 25; 4, 4-5; 1 *Jn.*, . Cf. SAINT AUGUSTIN, *In Ep. Jo.*, 1, 3.

16) *Mt.*, 7, 16.

térise par une philanthropie clairement inspirée de
charité divine (17).

L'homme spirituel marche en esprit (18) : c'est-à-d
qu'il imite en bon fils la conduite de Dieu à l'ég
des hommes (19); il suit les voies de Dieu dans ses r
ports avec le prochain. Sa conversation permet au p
chain d'entrevoir sur un visage moral sensible et fa
lier les traits distinctifs de la physionomie invisible
Père (20). Le fruit est précisément ce charme salutai
cette grâce visible, rayonnante, en laquelle croissait
divin Sauveur (21), à mesure que les années épanou
saient en lui le Fils de l'homme (22), et le mettaient
contact toujours plus complexe avec son milieu, com
le levain malaxé dans la pâte (23).

Le fruit ne répond pas précisément aux démarches i
cessaires à une âme en quête de Dieu, aux exerci
anachorétiques d'un cœur avide de pureté (24); il
le rayonnement joyeux du cœur purifié (25), du cœ
finalement transfiguré par l'expérience de ce qu'
Dieu (26), couronne du combat spirituel (27). L'â
victorieuse de la chair commence à goûter dans la
la suavité de Dieu (28), et, ne pouvant attendre pl
longtemps de le communiquer (29), comme le berger
comme la ménagère de la parabole, elle convoque am
et voisins au festin messianique (30).

Sans laisser de séjourner en ce monde, le spirituel
au ciel (31). Il fait descendre en son cœur parmi

---

(17) *Eph.*, 5, 8-9.
(18) *Gal.*, 5, 16.
(19) *Eph.*, 5, 1-2.
(20) *Mt.*, 5, 16; *Jn.*, 14, 9.
(21) *Jn.*, 1, 14.
(22) *Lc.*, 2, 40; 52; *Tt.*, 3, 4.
(23) *Mt.*, 13, 33.
(24) *Act.*, 9, 9; *Gal.*, 1, 17.
(25) Saint Thomas, *s. théo.*, Ia, IIae, q. 62, a. 5. — *Mt.*, 6,
(26) *Mt.*, 5, 8; 1 *Jn.*, 4, 7.
(27) *Ap.*, 2, 17; *I Cor.*, 9, 24-27.
(28) 1 *Pt.*, 2, 3.
(29) *Jn.*, 1, 41; *Act.*, 9, 20.
(30) *Lc.*, 15, 6, 9.
(31) *Ph.*, 3, 20.

mes, la volonté divine telle qu'elle est en Dieu (32); climate à l'existence terrestre, pour le salut du monde, qui n'est pas de ce monde (33) : il fait fructifier son nt (34). La fructification des fidèles continue l'épiphaie divine dans la société chrétienne (35).

L'action fructueuse.

« Fructification », disions-nous. La notion étymologique *fruit*, dans l'Ecriture, répond à celle de *produit* plutôt qu'à celle de *fruition* ou jouissance. Le concept de fruit du Saint-Esprit relève en fait de l'union *fructueuse* ou postolique (36), plutôt que de l'union *fruitive* ou contemplative.

Gardons-nous toutefois de penser que l'idée de production, dans l'image scripturaire, soit à disjoindre de celle de fruition. Le fruit du Saint-Esprit, il est vrai, est un fruit *porté* par le spirituel, plutôt qu'un fruit simplement *goûté*. Il est dans l'ordre, néanmoins, que le spirituel soit le premier à goûter du fruit qu'il produit (37); impossible de ne pas s'aimer d'abord soi-même de l'amour divin qu'on témoigne au prochain, et de ne pas surabonder de ce qu'on lui communique de la part de Dieu. Quiconque excelle dans la pratique des fruits voit la vie divine s'élever en son âme jusqu'à participer de la béatitude. A l'âme qui suit ses mouvements sans hésiter, l'Esprit satisfait communique de son repos (38).

Il n'en reste pas moins vrai que la jouissance directement envisagée dans la notion de fruit est celle que le prochain éprouve dans ses rapports sociaux avec un vrai fidèle. L'action fructueuse donne au prochain une impression sensible du mystère de la bonté divine dans l'ordre

(32) *Mt.*, 6, 10; *Lc.*, 2, 14; *I Cor.*, 2, 10.
(33) *Jn.*, 17, 6-19; 1 *Pt.*, 2, 11-12.
(34) *Lc.*, 19, 16.
(35) *Tt.*, 2, 11; 3, 4; *Act.*, 2, 46-47.
(36) *Jn.*, 15, 1-17.
(37) 2 *Tm.*, 1, 11-13; *Rom.*, 1, 11-13; 15, 24.
(38) 1 *Pt.*, 4, 14; *Jac.*, 1, 25; *Mt.*, 5, 388. Cf. S. TH., *S. théo.*, Ia, ae, q. 70, a. 2.

surnaturel. Fût-il détourné de Dieu, elle se porte à rencontre sur la voie de l'égarement, et, en term humains, lui découvre le cœur de Dieu (39). Ce n' qu'une ombre de la fruition éternelle, mais une oml adaptée à nos yeux de chauve-souris; ce n'est qu'u aube de grâce, mais elle éveille la volonté de l'homme se tourner par la foi vers le plein jour de la société div annoncé dans la prédication évangélique (40); elle la s tient dans l'espérance; elle la sollicite de rendre char pour charité (41). Les chrétiens pleinement charitab sont les messagers des noces divines; ils vont racoler convives jusque dans les haies (42); ils garantiss l'apostolicité vivante de l'Eglise, qui ne se limite pas remonter aux Apôtres, mais maintient indéfectible l esprit de prévenance gratuite, qui est celui de l'Inc nation (43).

Triple état des fruits.

Faut-il concevoir les fruits comme des dispositi vertueuses, ou comme des actes de vertu, ou com l'impression féconde produite par ces actes sur prochain?

Le fruit, nous l'avons dit, rentre dans la catégorie *manifestation* (44) : vertus, actes et effets peuvent d s'envisager comme les trois états successifs du fruit, l'instar de ce qui s'observe dans la nature. Les fruits s à l'état de dispositions spirituelles dans la préparation cœur pénétré de charité, pareils au fruit pendant l'arbre, à portée de la main du passant. Les fruits s encore les actes qui expriment ces dispositions, lors le contact social leur donne application providentielle ils sont alors comme le fruit dans la bouche. Enfin fruits sont la bonne impression durable dont bénéficie

(39) 1 *Pt.*, 2, 12; *Lc.*, 10, 25-37; 24, 32.
(40) 1 *Pt.*, 3, 1-2; 1 *Jn.*, 1, 1-4; *Tt.*, 2, 10.
(41) 1 *Th.*, 1, 5-7.
(42) *Lc.*, 14, 23.
(43) *Jn.*, 20, 21; *Tt.*, 3, 4. Cf. saint Jean Chrysostome, *In criptionem Actorum*, s. 2, n. 3. P. G. 51, 82.
(44) Cf. 2 *Cor.*, 6, 4-10; 2 *Tm.*, 3, 10.

:nain qui a pu les apprécier, l'emprise d'édification, narité assimilée par suggestion spirituelle, comme une rriture.

es trois étapes nous semblent indiquées dans le texte : *votre lumière brille devant les hommes, de telle sorte ils voient vos belles œuvres, et glorifient votre Père est dans les cieux* (45).

Fruits et perfection.

es fruits sont portés par les *vrais* fidèles, ceux que lutte spirituelle émancipe de la servitude stérile de mour-propre (46), ceux qui, en d'autres termes, cru- ent la chair, antithèse de l'esprit (47). Les fruits ne t pas un produit quelconque, mais précisément celui l'être *parfait* (48). Si les Apôtres les proposent à l'en- nble des fidèles, ce n'est pas qu'ils les considèrent mme chose vulgaire, mais qu'ils tiennent les fidèles ur un peuple d'élite, régi d'honneur, en franchise, par loi d'excellence et de surabondance dans le bien (49).

Quand l'âme, centrée en Dieu par la victoire sur elle- me, en arrive à vouloir Dieu pour tous, selon la loi charité, et à ne plus agir qu'en cette volonté, le chré- n est parfait : comme l'arbre de vie, il porte en toute son la grappe de ses douze fruits (50). N'allons pas ire que ces dispositions puissent ne pas être manifestes squ'elles sont formées : Dieu n'allume pas la lampe ur la laisser sous le boisseau (51).

Que l'homme qui a deux tuniques en donne une à i n'en a pas (52), ce n'est encore là qu'un fruit de nitence (53) : c'est faire ce qui est requis pour échap-

---

45) *Mt.*, 5, 16.
46) *Rom.*, 6, 19-22.
47) *Gal.*, 5, 16-25.
48) S. Th., *s. théo.*, Ia, IIae, q. 70, a. 1.
49) 1 *Pt.*, 2, 7-9; *Mt.*, 5, 20.
50) *Ap.*, 22, 2.
51) *Mt.*, 5, 15.
52) *Lc.*, 3, 11.
53) *Lc.*, 3, 8.

per à la condamnation divine (54); on peut l'exiger catéchumène, comme prélude à la morale chrétien comme préparation des voies du Seigneur (55).

Mais que, dans la multitude des croyants, il n'y e plus qu'un cœur et qu'une âme; que personne n'appe *sien* ce qu'il possédait, et que tout leur fût commun (5 c'était le *signe de la Pentecôte,* le *fruit du Saint-Esp* le *chemin de la vie,* la *morale* que les Apôtres inc quaient aux baptisés (57). Tous n'avaient pas à *ven* leurs biens (58); mais tous, même les voleurs d'hi étaient exhortés d'emblée à travailler pour les pauvres (5

Cette morale a balayé comme un raz-de-marée le pa nisme antique; son reflux le laisse reparaître. Car charité resplendissante est l'unité de l'Esprit invoquée la dernière Cène sur les croyants, le signe qui fait adm tre au monde la mission rédemptrice, la gloire commen du Christ ressuscité, gloire de son éternelle spiration d le sein du Père (60). Le christianisme existe, non pas p cisément pour l'observance élémentaire, mais pour l' servance idéale de la charité, pour proclamer les ver de Dieu dans la lumière de Dieu (61).

Tout vrai chrétien met donc en pratique, au mo dans une certaine mesure, la spiritualité des fruits. C elle qui le toise, petit ou grand, dans le royaume cieux. Et le plus petit des enfants de Dieu dépasse stature le plus grand des enfants des hommes (62). édifie le prochain dans la charité est incomparablem plus qu'un prophète, envisagé dans son ministère (6 sans la charité, même un vrai prophète n'est rien (64)

Nous portons donc en notre vie les fruits du Sa

(54) *Mt.*, 25, 4.
(55) *Mt.*, 3, 3.
(56) *Act.*, 4, 32.
(57) *Rom.*, 12, 9-21; *Didachè*, 1 et 2.
(58) *Act.*, 5, 4.
(59) *Eph.*, 4, 28.
(60) *Jn.*, 17, 20-26.
(61) 1 *Pt.*, 2, 9; *Mt.*, 5, 17.
(62) *Mt.*, 11, 11.
(63) *I Cor.*, 3, 5-9.
(64) *I Cor.*, 13, 2.

prit, lorsque nous sommes pleinement charitables à gard du prochain; et nous le sommes, comme par enantement, lorsque, renonçant de haute lutte à la loi l'amour-propre, nous obéissons sans réserve à la loi amour inscrite au cœur des fidèles par le Saint-sprit (65). Les dispositions d'une âme docile, pour peu u'elles transparaissent dans la conduite, font éprouver u prochain, s'il a des yeux pour voir, l'heureux émerveillement d'être aimé d'amour divin.

A tout fidèle il est indistinctement commandé d'aimer on prochain *comme lui-même*. Mais si le véritable amour e soi-même consiste à aimer Dieu, qu'est-ce donc u'aimer notre prochain comme nous-même, sinon l'amener, selon notre pouvoir, à aimer Dieu comme nous 'aimons (66)? Le précepte de l'amour du prochain est pasé sur la formule « comme toi-même »; mais il oriente vers la formule « comme *Moi,* je vous ai aimés ». La seconde formule ne périme pas la première : elle n marque l'accomplissement (67). S'aimer parfaitement oi-même, c'est livrer son cœur au feu dévorant (68); 'est se laisser aimer de Dieu sans contredit et à la manière de Dieu; c'est sortir de soi jusqu'à s'aimer principalement d'amour déiforme, c'est-à-dire dans et de a volonté même de Dieu, communiquée dans la charité. Qui connaît ainsi, en quelque mesure, le don de Dieu, devient capable d'aimer le prochain comme Dieu l'aime; Il peut prêter son cœur au Saint-Esprit pour l'amour et e salut du prochain (69).

Uniformité des fruits.

Tout comme la même bonne volonté naturelle s'exerce à la poursuite du bien rationnel dans les diverses vertus morales (70), ainsi la même vertu de charité s'exerce en tous les fruits; car en chacune de ces manières d'être et

(65) *2 Cor.*, 3, 3; *Rom.*, 7, 14-25.
(66) Cf. saint Augustin, *Epist.* 130, n. 14.
(67) *Mt.*, 5, 17.
(68) *Heb.*, 12, 29.
(69) *Rom.*, 6, 13.
(70) S. Th., *s. théo.*, Ia, IIae, q. 61, a. 2.

d'agir, ce à quoi l'on se dévoue, ce qui est visé propr
ment, c'est la possession béatifique de Dieu, bien commu
de la cité céleste (71); ce qui diffère, c'est la manièr
de procurer ce bien, c'est la disposition humaine illumin
et mise en œuvre par la charité (72). Le fruit est
charité imitatrice; son objet propre est Dieu même
sa charité : Dieu, que nous voulons au prochain,
l'amour même dont Dieu veut se communiquer à l
Dieu, auquel nous voulons le prochain, de l'amour mêm
dont Dieu nous veut tous à Lui. Rien d'étonnant que
Nouveau Testament préfère, en somme, parler *du* fru
du Saint-Esprit au singulier. Le fruit a l'unité de
lumière des enfants de Dieu.

L'Apôtre nous l'assure dans son hymne aux fruits
Saint-Esprit. C'est la même charité qui rend tolérant
aimable, qui prévient l'envie, arrête la parole incons
dérée, préserve de l'enflure et de l'arrogance. C'est el
encore qui libère de l'étroitesse, des emportements et d
suspicions; elle toujours qui ne peut se réjouir de l'i
justice, ni ne pas triompher avec la vérité; elle enfin q
tout comprend, tout admet, tout espère et to
endure (73).

De là ne suit pas que les différents noms de vert
choisis pour désigner les fruits répondent à des différenc
internes à la charité même. La charité est déiforme; el
est étrangère aux particularités essentielles. Ne l'imagino
pas comme un dodécaèdre aux facettes arrêtées, mais pl
tôt comme un foyer scintillant uniforme en toute dire
tion. Les couleurs ne se forment pas dans le soleil, ma
à la surface de la terre illuminée. La diversité des frui
résulte directement de l'homme même auquel s'appliq
la philanthropie divine. Les facettes qui déterminent da
notre connaissance du cœur charitable (et de Dieu mêm
ces effets kaléidoscopiques d'amour divin sont, en de
nière analyse, les déficiences mêmes de l'humanité.

Car la splendeur de la charité investit le prochain
toute part. Qu'il soit indigent, méchant, irritant ou cha

(71) Cf. SAINT THOMAS, *Qu. disp. de caritate*, a. 2.
(72) *Ibidem*, ad. 14 m.
(73) *I Cor.*, 13, 4-7.

..., la charité ne succombe pas (74); elle se met en ...uvre sous mode de justice, de prudence, de force ou ... tempérance surnaturelles, respectivement. A l'indigence ... prochain, la charité nous rend divinement généreux, ...cessibles et compatissants (bienveillance, amabilité, cor...alité); elle nous porte à épargner le coupable à la ma...ère de Dieu, à le réconcilier, à ne jamais désespérer de ...i (modération, douceur, longanimité); elle nous enseigne ... supporter les défauts du prochain comme Dieu sup...orte nos langueurs, à lui faire et à lui inspirer con...ance, à découvrir le bien — ne fût-ce que la mèche ...umante — en qui s'oppose à nous (support, fidélité, ...oncorde); c'est elle enfin qui prévient les mouvements ...assionnés, maintient la conversation sur le plan virginal, ... donne le secret de consoler (retenue, ingénuité, ...vialité).

Fruits d'action, de parole, de sentiment.

L'homme bénéficiaire des fruits n'est pas seul en cause ans leur distribution. L'homme qui porte les fruits (et ieu même, par analogie) offre à cette distinction une ase différentielle subjective, — des branches, si l'on ent à l'image.

Tout d'abord, le porteur des fruits introduit dans xercice de la charité la distinction de l'action, de la role et du cœur, — distinction à laquelle répond celle charité effective, personnelle, et affective. La charité fective porte à donner, à effectuer le bien (75). La cha...é personnelle porte à se donner soi-même, — et c'est parlant qu'on se livre le mieux (76). La charité affec...ve porte à donner l'amour même, don par excellence : r même en nous, membres du Christ, s'exerce, en par...ipation, la donation amoureuse du Saint-Esprit, gloire mmune des saints de la terre et du ciel (77).

Que le divin Sauveur rende son fils à la veuve de

74) *I Cor.*, 13, 8.
75) *Jac.*, 1, 25.
76) *2 Jn.*, 12.
77) *Jn.*, 17, 20-26.

Naïm : il fait acte de bienveillance. Qu'il s'approche d
la veuve, et lui chuchote, *Ne pleure plus :* il ajoute l
geste d'amabilité; il met à contribution sa propre pe
sonne. Mais que les disciples aient pu lire sur ses trait
inoubliable, la commotion de la pitié (78), témoignait c
la cordialité sympathique, qui le chargeait de n
douleurs (79).

On retrouvera sans difficulté une distribution parallè
des expressions de la charité en actes, en paroles et e
sentiments, dans les trois fruits de modération, de dou
ceur et de longanimité; et de même dans les fruits c
support, de fidélité et de concorde, ainsi qu'en ceux c
retenue, d'ingénuité et de jovialité. Cette distribution c
type ternaire est-elle, en dernière analyse, puremer
humaine? L'homme en action, en conversation, en affe
tion spirituelles, est-il moins que le portrait de la sain
Trinité ?

Fruits et vertus morales.

Une autre distribution des fruits, du point de vue d
porteur des fruits, est celle qui les groupe d'après
vertu morale qui s'y exerce plus particulièrement à tit
de disposition, comme il a été indiqué plus haut (80).

Notre activité surnaturelle parfaite comporte, en tou
son extension, une combinaison vitale de forme et de di
position : forme déiforme de charité et perfection humai
sapientielle dans la contemplation parfaite, ou union fru
tive, forme déiforme de charité et perfection humai
morale dans la pratique des fruits, ou union fructueus
Car les fruits du Saint-Esprit se rapportent principal
ment à la vie active : non pas précisément à la vie acti
ascétique, qui dispose à la contemplation d'ici-bas, ma

(78) *Lc.*, 7, 13.
(79) *Heb.*, 9, 14; *Mt.*, 8, 17.
(80) Cette distribution est transversale par rapport à la première

actions	*paroles*	*sentiments*	
bienveillance	amabilité	cordialité	*justice*
modération	douceur	longanimité	*prudence*
support	fidélité	concorde	*force*
retenue	ingénuité	jovialité	*tempérance*

ile qui introduit directement à la contemplation éter-
e (81), à la vie active apostolique, celle qui fut la
propre du Verbe en sa mission (82). Dans les fruits,
vertus morales infuses du Christ et de ses membres
ivent leur épanouissement et révèlent leur raison
re, car elles sont destinées à parfaire en nous le
yen du ciel (83).

st-il besoin d'observer que cette parfaite harmonie
ule de l'humain et du divin dans la pratique des fruits
pose, tout comme la contemplation, le fonctionne-
nt des dons du Saint-Esprit (84)? Nous y reviendrons.
is il importe d'entrevoir d'abord l'idéal de beauté
rale, la splendeur de vérité humaine, qui s'incarne
ns la pratique des fruits du Saint-Esprit.

Fruits de l'homme.

C'est chose divine, en l'homme, que de vouloir, au
me de toute démarche, la communication du Bien
rnel, la lumière du Bien infini. Mais c'est également,
ordre subordonné, chose *humaine*; nous voulons dire,
e chose à laquelle il est humain de prendre part. Les
ôtres soulignent le contraste des fruits de l'Esprit et
s méfaits de la chair : jamais ils ne les présentent
mme un idéal surhumain. Notre pleine actuation par
grâce de Dieu n'est pas à concevoir comme une cul-
re forcée.

A mesure que resplendit en l'homme le divin idéal
ction salutaire, les traits de notre physionomie morale,
in de s'altérer, prennent, en s'y laissant adapter, une
rmonie, une finesse, une vérité plus vive que jamais.
ule a disparu la laideur propre de la stérilité morale,
s rides (85), les boursouflures (86), qui rendaient mé-
nnaissable le benjamin des créatures. Mais *l'homme*

(81) Cf. SAINT THOMAS, *Qu. disp. de virtutibus card.*, a. 4, ad. 1m.
(82) *Act.*, 10, 38.
(83) SAINT THOMAS, art. cit., c. a.
(84) S. TH., *s. théo.*, Ia, IIae, q. 68, a. 2; *Jac.*, 3, 13-18; 1 *Pt.*, 2, etc.
(85) *Eph.*, 5, 27.
(86) *Col.*, 2, 18; *I Cor.*, 8, 1.

est sauf (87); il est plus que jamais lui-même dans
vie déiforme de l'homme de Dieu (88). L'idéal hum
est d'aimer ce qui doit être aimé; la prudence cons
à le choisir; la force, à ne s'en laisser détourner
aucun désagrément; la tempérance, par aucune séducti
la justice, par aucun orgueil (89). Or Celui que n
devons aimer en toute chose, sous peine de déchoir
notre humanité, c'est Dieu, tel qu'il se révèle surna
rellement (90). C'est dépasser nos forces créées que
répandre notre vie en libation quotidienne pour recev
et donner Dieu (91); mais c'est pareillement vérifier
que nous sommes au regard de la Vérité, ce pourquoi D
fut sage de nous aimer, même au profond de no
déchéance. La fécondité du Saint-Esprit, inaugurée d
le fruit béni de la Vierge Marie, fait donc de la vie
spirituel, la plus belle chose qui puisse tomber sous
regards d'ici-bas (92), l'*humanité* divine (93).

Dieu n'a pas à nous donner un autre cœur pour fa
palpiter en nous son propre amour; il suffit qu'il n
guérisse de la sclérose (94) d'une vieillesse native.
cœur humain tel que nous le connaissons de triste ex
rience, sottement détourné de son principe, est un co
calcifié, particularisé, animalisé. Mais de nature, l'hom
est — et n'a jamais cessé d'être — si beau, qu'une
divine surnaturelle, exaltant son cœur, achève, sans l'
tomper, sa perfection d'homme, comme le courant
haute tension, dans le fil de platine, met en relief
qualités physiques, sans volatiliser le métal; comme
soleil révèle sans l'altérer, la beauté du paysage, qu'
ciel couvert laissait dans une insignifiance trompeuse (9
Ou pour mieux dire, Dieu est plus doux que le soleil :
soleil ne laisse à la fleur que son matin; Dieu abso
l'homme pour l'épanouir dans l'éternité.

---

(87) *Lc.*, 9, 24.
(88) 1 *Pt.*, 3, 4.
(89) Saint Augustin, *Epist.* 155, n. 13.
(90) S. Th., *s. théo.*, Ia, IIae, q. 5, a. 5, ad. 1 m.
(91) 2 *Cor.*, 12, 15; 2 *Tm.*, 4, 6.
(92) Cf. saint Ambroise, *De Isaac et anima*, n. 60.
(93) *Tt.*, 3, 4.
(94) *Ez.*, 11, 19; *Eph.*, 4, 22.
(95) *Lc.*, 2, 32; *Ps.*, 96, 11; *Jac.*, 1, 17.

ien qu'ils dépassent notre capacité de créature, les
ts du Saint-Esprit sont donc aussi *nos* fruits. A l'en-
re des *œuvres* de la chair, qui s'effectuent en marge
notre vraie nature raisonnable, telles des excroissances
ositaires, les fruits procurent son plein rendement ter-
re à l'appel de bonté universelle inséré par le Créa-
r en la nature de notre volonté. Ils sont bien *notre*
duit (96); ils sont fruit de *l'esprit* (sans majuscule),
t-à-dire de notre volonté même, élevée en pleine
rté à la communion de la charité divine, par la dévo-
n parfaite.

Fruits du Saint-Esprit.

L'expression scripturaire « fruit de l'Esprit » contient
nc un double sens. Elle signifie la manifestation de
ion divine imprimée en la volonté par la communi-
ion du Saint-Esprit au chrétien parfait; elle signifie
ssi la manifestation de la disposition parfaite d'une
onté guérie par la grâce sacramentelle et harmonisée
'action déiforme par l'effet du septénaire.

Le double sens ne crée aucune équivoque; il répond
mineusement à la réalité complexe du principe des
its. Dans les âmes unies à Dieu, volonté divine et
lonté humaine conspirent au salut des âmes (97) dans
e même tension, comme les cordes et le violoniste
rent à l'unisson dans la sonate. Le violoniste ne peut
xprimer s'il n'a d'abord accordé l'instrument; et le
int-Esprit ne le peut davantage, s'il n'a spiritualisé le
ur (98). Ce n'est pas à dire qu'il faille une vertu ou
alité intermédiaire entre l'intégrité morale de la
lonté humaine et la charité, pour qu'elles communient en
mour de Dieu (99). Le Saint-Esprit trouve en la bonne
lonté humaine une corde fabriquée à son gré, souple,
e, solide et vibrante à souhait de sa nature, une apti-
de spontanée à la dévotion surnaturelle; mais il faut

96) Saint Thomas, *Comment. Ep. ad Gal.*, lect. VI.
97) *Rom.*, 6, 17.
98) *I Cor.*, 2, 14.
99) Cf. saint Thomas, *Qu. disp. de virtutibus in communi*, a. 5. *In 2 Sent.*, d. 34, a. 5.

que lui-même tende la corde au degré harmonique tension juste de la corde n'est pas une vertu, mais disposition maintenue par le doigt de l'artiste. Le Sa Esprit peut se passer d'un stradivarius; mais il ne pas d'un cœur non spiritualisé.

Fruits et héroïsme.

La pratique des fruits suppose donc la mise en œu des dons du Saint-Esprit. Il n'en faudrait pas conc qu'elle soit héroïque par essence. L'héroïsme chré met *en relief* l'action des dons spirituels; mais leur r *en œuvre* n'est pas circonscrite aux actions héroïques est vrai que les fruits vont de pair avec la perfection la charité; mais la charité parfaite comporte deux deg le degré positif, et le degré superlatif : à côté de charité qui s'arrête à la sécurité des bonnes œuvres c munes, il y a la charité *très parfaite,* qui aborde rés ment tout ce qu'il y a de plus difficile (100). Cell répond en substance à l'héroïsme de la vie chrétien et la pierre de touche en est *l'excellence dans la ligne fruits du Saint-Esprit* (101), beaucoup moins sujett caution que les performances ascétiques et les effusi mystiques (102).

Tout bon chrétien aura eu, au cours de sa vie, l'oc sion d'édifier par un généreux pardon : la simple sence du Saint-Esprit y aura suffi. Mais pour prier manière de saint Etienne sous les meurtrissures d' lapidation, il faut avoir été *rempli* du Saint-Esprit (10 il faut, en d'autres termes, que la grâce même ait att en cet homme une pleine mesure (104).

---

(100) Saint Thomas, *In* 3 *Sent.*, d. 29, q. 1, a. 8, sol. 1. *2 Cor.*, 11, 22-29.

(101) Nous n'avons pas à expliquer ici comment le *mode* su humain de l'action héroïque, qui signale l'intervention des dons Saint-Esprit, n'enlève rien au caractère esssentiellement, voire nemment, humain d'une telle action.

(102) *Mt.*, 7, 15-20; 1 *Tm.*, 4, 7; 6, 20; *I Cor.*, 13, 2-3.

(103) *Act.*, 6, 8; 7, 55-60.

(104) Cf. saint Thomas, *De perfectione vitæ spiritualis,* cap. Vivès, 29, 151 a.

Fruits et contemplation.

fruit du Saint-Esprit procède de la connaissance
turelle de Dieu comme de sa fleur. Qui, de vrai et
ait, aime son frère, est certainement une âme épa-
e au soleil de la grâce (105), quelle que soit sa voie
grâce particulière.

oute âme en état de grâce n'est pas en floraison de
e; il faut pour cela qu'en son cœur elle se main-
ne loin du siècle, humblement recueillie en Dieu (106).
s il n'en faut pas davantage; ni non plus, par consé-
nt, pour la fructification chrétienne.

n connaissance chaleureuse et féconde dont procèdent
fruits ne comporte pas nécessairement la jouissance
tique du rayon de lumière céleste dans l'intelligence.
bauche de la vision laisse au reste Dieu distant, comme
miroir, qui reflète, sans se fondre en lumière (107).
xtase a tôt fait de ramener au cœur : .... *Vuelvete, ma!...* Car dans la volonté Dieu peut, dès ici-bas, rimer son visage même (108); dans la volonté prend ssance le face à face de l'unité d'esprit sur le fond stantiel de l'union de grâce, le cœur à cœur de la abitation (109). Ici se diffuse l'assurance intime d'être é de Dieu dans le Christ (110); ici la foi s'applique, hantée, au témoignage spirituel de l'attention ine (111). Ce n'est pas nous précisément qui regardons, is, tressaillement ineffable, nous nous savons regardés Dieu dans notre pauvreté (112).

Cette expérience répond à ce que saint Pierre appelle, ropos du fruit de patience, la *conscience de Dieu* (113), st-à-dire le recueillement d'esprit de foi en la bonté ine, formé au sanctuaire de la conscience morale,

---

05) 1 *Jn.*, 2, 10; 3, 18-19.
06) *Eph.*, 2, 19-22; *Col.*, 3, 1-3.
07) 1 *Jn.*, 3, 2.
08) *Cant.*, 8, 6.
09) *Jn.*, 15, 4-11; 1 *Jn.*, 2, 5-6.
10) *Rom.*, 5, 5.
11) *Jn.*, 15, 26.
12) *Lc.*, 1, 48; *Ps.*, 137, 6; *I Cor.*, 13, 12.
13) 1 *Pt.*, 2, 19.

l'épanchement radieux et fécond du sourire éternel
le cœur humain; tranquille effluve qui le transform
son tour en eau vive, en source jaillissante (114),
mant la splendeur participée de probité divine dan
« belle conscience » chrétienne (115). Comment ne
déborder de l'amour dont nous nous savons inondés? (

Lorsque notre frère nous édifie, c'est là, confusém
ce que nous devinons en lui. Vivre en sa compagnie,
nous engager dans le temple de Dieu.

Fruits d'édification.

...C'est nous engager dans le temple de Dieu. Ca
le mouvement de la charité *commence* par recueillir
opérations et nos puissances, si d'abord il les orie
les agglutine, les fixe librement à l'intime de notre
stance, à l'ombre du sanctuaire spirituel de la posses
cachée, s'il les applique au sacrifice spirituel sur l'a
de la grâce sanctifiante, il ne s'arrête pas aux limites
l'individu; il en émane, comme l'attirance d'un aim
chargé de potentiel divin; il tend à recueillir avec
le prochain. Comment s'asseoir à l'aise tant que le
chain manque à la table de Dieu? La charité
liante (117). La conversation du vrai chrétien sug
inlassablement au prochain de prendre part à l'ineff
joie, de sortir au-devant du Christ (118). La charité
multiplie pas les chapelles : elle cimente les pie
vivantes de l'unique temple de Dieu (119).

Cette œuvre constructive de la charité est *l'édifica*
dans son acception originale, qui tend à s'estomper
la spiritualité individualiste. Le concept — un des
familiers dans le Nouveau Testament — est limpide
qui, à l'école des Apôtres, conçoît la communauté c
tienne, non l'individu isolé, comme le sujet principa

(114) *Jn.*, 4, 14; *Is.*, 66, 12.
(115) *Heb.*, 13, 18. Cf. SAINT AUGUSTIN, *Tract.* 74 *in Jn.*,
(116) *Jn.*, 15, 9; 1 *Jn.*, 4, 7-13.
(117) *Eph.*, 4, 3; *Col.*, 3, 14.
(118) *Mt.*, 25, 6.
(119) Cf. SAINT AUGUSTIN, *Enarr. in Ps.* 131, n. 4-6.

perfection spirituelle. Notre perfection individuelle est, dernière analyse, une perfection de membre (120), chèvement d'une insertion (121), une subordination ontanée, une obéissance (122), le jeu souple d'un bras in.

Ce serait une erreur de particulariser cet esprit à l'as- istance aux offices liturgiques.

Porter du fruit, c'est contribuer par la charité à la onstruction spirituelle ou « instruction divine » d'une ommunauté vivante (123), à l'édification du Christ, objet nal de l'économie évangélique, à l'accord divin des fidèles ans le concert du Saint-Esprit (124), demeure ou domi- ation parfaite de Dieu (125). De ce point de vue il st clair que la vie en communauté religieuse, cimentée ar les vœux de religion, met la lumière du christianisme ur le chandelier. Déprécier l'état religieux au nom de la bre charité, c'est opposer de manière inepte le levain ans la pâte à la cité sur la montagne (126). Nulle part doctrine des fruits ne trouve à s'appliquer comme dans et état que saint Thomas a défini comme un esclavage e la charité (127), imitation parfaite de l'esclavage de otre Dieu Sauveur (128). Rare est l'héroïsme indivi- uel susceptible d'éclairer le monde autant qu'une com- unauté régulière, animée de l'esprit de Dieu.

Par rapport au divin travail de l'édification, l'indispen- ible travail humain n'est qu'organique et secon- aire (129). Une infinité d'œuvres ne remplaceront pas ne parcelle de charité. Le bon ouvrier de Dieu, qui, à sa ace providentielle, travaille au mieux de ses moyens par harité et pour la charité, recevra sa paie éternelle, quoi- u'il advienne de son labeur (130). Mais ce bon ouvrier

(120) *Jn.*, 17, 23.
(121) 1 *Pt.*, 5, 10.
(122) *Eph.*, 4, 11-16.
(123) *Col.*, 2, 2.
(124) 2 *Cor.*, 13, 13; *Mt.*, 18, 19; *Rom.*, 8, 15.
(125) *Mt.*, 18, 20; *Jn.*, 14, 23; *I Cor.*, 3, 16-17.
(126) *Mt.*, 5, 14.
(127) S. Th., *s. théo.*, IIa, IIae, q. 184, a. 4.
(128) *Ph.*, 2, 8.
(129) *I Cor.*, 3, 5-9.
(130) *I Cor.*, 3, 8.

est un homme de cœur : il ne peut être indifférent a
succès du patron, à l'achèvement de la maison du Pèr
Réussir à faire communier les âmes dans la charité, c'e
voir son œuvre couronnée (131), c'est le paradis dans l'exi
Constater l'écroulement des âmes dans le particularisme
la discorde, c'est passer par le feu (132).

La doctrine des fruits.

Les Apôtres connaissaient la vertu céleste que la grâc
inocule aux fidèles (133), et donc n'hésitaient pas à le
exhorter communément à l'action divine. Ils étaient abso
lument étrangers — faut-il le redire? — à l'idée que le
manifestations de la charité pussent en aucune manièr
dispenser de l'ascèse et de l'oraison. Mais ils ne l'étaient pa
moins à l'attitude spirituelle qui oublierait de poursuiv
directement, en ascèse comme en oraison, l'optimum int
gral de la charité (134). Ils savaient qu'il est tout aus
facile à l'enfant de Dieu, doué du Saint-Esprit, de prie
de se vaincre, et de vivre à la manière de Dieu, qu'il e
difficile au fils d'Adam, réduit à ses forces natives,
rester honnête homme (125).

Le chrétien en grâce possède le génie de l'éthiq
céleste (136). Ce talent d'ordinaire attend le stimulant
l'exhortation pastorale pour s'éveiller et se déploy
Mais, en présence d'un enseignement au ton netteme
évangélique et bien adapté, en présence d'une parole
Dieu limpide et sans mélange (137), ce talent caché s'
firme normalement avec une force vive supérieure à ce
des plus ardentes vocations humaines. L'action des sai
sur leur entourage est là pour le démontrer. Les ch
tiens dans l'ensemble font merveille quand leur est p
posée l'éminente voie de la charité; car tandis qu

(131) *Ph.*, 4, 1.
(132) 2 *Cor.*, 11, 29; 1 *Cor.*, 3, 15.
(133) *Rom.*, 1, 16-17.
(134) *I Cor.*, 9, 24-27; 13, 1-3.
(135) *Rom.*, 8, 1-4.
(136) 2 *Pt.*, 1, 3-7.
(137) 2 *Cor.*, 2, 17.

dent l'oreille, le Saint-Esprit leur suggère ce qu'ils outent à l'intime du cœur.

Impossible de surestimer l'importance parénétique de doctrine des fruits, ne fût-ce qu'en raison de la conce qu'elle inspire dans la lutte spirituelle. Qui n'a rêvé tre bon? Qui s'est abandonné au mal, sinon par désesir de son cœur (138)? Il importe d'écarter des débuts l'illusion que le progrès dans la vertu consistera à ouver toujours plus de force, pour affronter, uniformément accrue, la difficulté qui les déconcerte aujourd'hui ns la pratique du bien. Il importe qu'ils sachent que violence exercée contre leurs affections désordonnées ra suivie d'un état victorieux toujours plus prononcé, où Esprit de Dieu trouvera libre cours en leur cœur (139).

La difficulté subjective de l'exercice des vertus est chose minaire dans la vie spirituelle (140). La porte est roite, mais elle ouvre sur un règne, c'est-à-dire sur une anquille puissance de bien faire. La grâce sanctifiante cèle une énergie vitale inexhaustible d'imitation ivine (141). Pour l'enfant de Dieu simplement fidèle aux spirations divines, la pratique du bien parfait et l'endunce du feu de l'épreuve sont devenues choses spontaées, un repos, un plaisir (142).

La voie de Dieu s'élargit à mesure qu'on y avance 'un pas résolu : les Psaumes l'avaient chanté (143); les aints à l'envi l'ont inculqué après le Nouveau Testaent (144); le dessin corrigé de la Montée du Carmel ous met la doctrine sous les yeux; et volontiers nous y econnaissons un sommaire graphique de l'enseignement e saint Ignace (145).

R. P. Michel LEDRUS, S. J.

---

(138) *Eph.*, 4, 17-20.
(139) *Rom.*, 6, 5-14.
(140) *Rom.*, 7, 15-8, 4.
(141) *Rom.*, 7, 4-6.
(142) SAINT THOMAS, *In 3 Sent.*, d. 29, q. 1, a. 8, sol. 1. — *om.*, 8, 37.
(143) *Ps.*, 17, 36; 118, 32; 125, 6.
(144) *Mt.*, 11, 28-30; *Ap.* 2, 7, 17. SAINT AUGUSTIN, *De perctione justitiæ*, c. 10, n. 21. SAINT GRÉGOIRE LE GRAND, *In Ezech.*, . 2, hom. 5, n. 13. SAINT BERNARD, *Sermo Ascens. Dom.* 3, n. 8.
(145) *Exercitia spiritualia*, n. 189.

Charité conjugale et charité virginale

CHARITÉ conjugale! Un tel rapprochement de mots quelque chose d'insolite : on n'a pas coutume mêler de si près les grandes choses de la charité a petites choses du ménage. Tout comme d'ailleurs, inva sement, on échapperait mal à un léger embarras, en trouva le mot d'amour, que saint François redoutait si peu, a socié à la virginité.

Tout cela trahit une gêne de pensée.

Serions-nous, avec le mariage et la virginité, en présen de valeurs contraires et presque concurrentes ? L'existen de la vocation virginale est-elle un désaveu pour la voc tion conjugale, pour l'usage saint et légitime des plaisi charnels ? Ici et là, il semblerait bien qu'on le redou un peu, et que, passant à la contre-attaque, on en vien à sous-estimer la vocation religieuse, à partir d'une co science soudain reconquise de la grandeur merveilleu du mariage chrétien.

Cependant, la doctrine de l'Eglise demeure, ferme inaltérée, sous les outrances verbales et les duretés pol miques de tel ou tel apologiste de l'un ou l'autre état vie. Comment l'Eglise aurait-elle une autre doctrine q celle de saint Paul et de Jésus-Christ ? Or c'est le mêm saint Paul, on ne saurait l'oublier, qui invite, en term énergiques, à « l'excès » généreux de la virginité, et q consacre, en des lignes d'une audace extrême, la « gra deur », « dans le Christ et dans l'Eglise », du « mystère conjugal. Comme c'est le même Christ, dans la bouc duquel on trouve, avec un rappel si fort et si clair de « première » dignité de l'homme et de la femme « un

par Dieu », un appel discret — « l'entende qui pourra! » — à la chasteté absolue « pour le royaume de Dieu ».

Ce double rapprochement exprime avec une parfaite netteté ce que nous nous proposons de montrer, savoir : l'identité d'inspiration de ces deux états chrétiens, leur commun enracinement dans la même charité, leur parenté profonde et leur continuité, la double et complémentaire efflorescence en eux de la même sève chrétienne.

Faire percevoir d'abord le choc profond et retentissant de la divine charité sur la réalité morale de l'union des époux; assister ensuite à l'apparition, sur l'arbre de la charité et à son sommet, de la fleur de virginité, la voir naître de cette vie même qui a porté les fruits généreux de l'amour chaste des époux; souligner enfin la continuité absolue de ce mouvement, où un don complète l'autre, l'un et l'autre contribuant à achever la joie du regard divin : tels seront les trois degrés de notre réflexion.

La vie conjugale dans l'ordre de la charité.

La réalité conjugale : prudences raisonnables. En présence de « l'amour humain », la sagesse morale apparaît d'instinct sur ses gardes. Pourquoi le nier ? Et c'est une expression négative qui enregistre son intervention : chasteté a même racine que châtier. Ce n'est pas que la raison veuille ici contredire son propre principe, condamner sa propre règle morale en heurtant de front la nature. Mais c'est que, dans ce domaine, le juste milieu de la vie morale est aussi difficile à assurer en fait qu'important à fixer en droit. Si on laisse aller les choses, on sait trop ce qui s'ensuit. Notre civilisation « aphrodisiaque », comme l'a qualifiée Bergson, en offre une sévère illustration. La violence n'est pas un remède; les moyens de fortune sont sans lendemain et sans valeur morale : il y faut une « vertu ».

La nature elle-même prend ses provisions contre notre lâcheté. On peut faire le procès de la pruderie; mais ce serait aller contre la morale que de faire celui de la pudeur. Toute question de mesure ou de modalité mise à part, une vigilance de la raison s'impose, on peut n'avoir pas

peur au bord de l'abîme, mais il faut savoir qu'on ne s'y risque que sur une solide embarcation. Or les passions en jeu sont un abîme, au seuil duquel la raison sait qu'elle risque son empire : il est facile de sombrer; on ne doit pas l'ignorer. Il est facile de cesser d'être homme, en cette matière, et quelque chose de la confusion que cette redoutable éventualité inspire, se répand sur tout ce qui menace de préparer un tel malheur. Il y a un danger bien grave à prétendre user de cette passion, même raisonnablement, sans se douter de son indiscipline native et de sa puissance. Pour maintenir ces forces dans leur véritable direction et les faire servir aux vraies fins humaines, la vertu aura nécessairement à jouer un rôle de « frein ».

Est-ce à dire que la vertu soit négative ? Rien ne serait plus faux. On remarque déjà que, de soi, le mot — et, hélas! aussi l'idée de chasteté — tend à se réserver aux seules gens non mariés, obligés à la continence. Ce serait bien, si cette tendance révélait, mais tel n'est pas ici le cas, un sens exact et positif de la vertu conjugale. La voir au négatif, c'est la voir à l'envers : elle règle un usage, elle ne l'interdit pas; elle donne la note « juste », la « mesure » parfaite, elle ne fait pas taire la musique. Etre « homme » dans l'exercice de l'amour charnel et de ce qu'il implique, au physique et au moral, telle est la loi qui exige et définit la vertu, ici comme ailleurs.

On voit, dès lors, ce qu'il y a de sage et de juste, dans une discrétion et une sévérité traditionnelle, et ce qu'il y a de fondé dans certaines réactions modernes. La vérité réside dans un milieu difficile à définir et surtout à tenir, où l'on ne prétend ni ignorer les dangers, ni réduire la vertu à une contrainte. Faire de tout un mystère, développer une psychose de refoulement et de scrupule, c'est là une faute en éducation; tout mettre en pleine lumière, afficher une aveugle assurance, n'est certes pas moins dangereux. Il s'agit de la personne humaine, en ce point délicat où, engageant le meilleur d'elle-même, elle porte le redoutable honneur des personnes à venir. On ne touche à ces choses qu'avec un infini respect.

Avènement de la charité. Or, dans l'homme, nous savons qu'il y a, par la grâce de Dieu, plus que l'homme. Fils de Dieu et frère du Christ, tel est celui qui va avoir à

donner une épouse et à se donner à elle. Fille de Dieu, ette épouse elle-même. Fils de Dieu, le petit être qui aîtra de leur union. Au poids quasi-infini de la personne umaine, va s'ajouter le poids immense de la charité.

C'est une amitié divine qui va devoir trouver, dans les apports mutuels de l'homme et de la femme, son milieu ormal d'épanouissement. C'est une amitié divine que l'enant devra pouvoir cultiver au sein de ce foyer où Dieu st Père.

Si la chasteté apparaissait comme le respect de l'amour, lésormais, à travers cet amour et par lui, c'est un amour lus haut qui va s'exprimer, celui qui lie une âme à son Dieu. Ou l'on accepte ce point de départ, qui est celui le la foi, ou on se condamne à ne rien entendre au mysère de la chasteté, tel qu'il s'enseigne et tel qu'il se vit u sein de l'Eglise. Loin d'en être effacées, les lignes de a nature s'en trouvent fortement accusées. Le point de leur convergence est seulement reporté plus haut et plus loin : es rapports de l'homme et de la femme vont devenir, au hoc de la charité divine, quelque chose de sacré : le mariage chrétien.

La théorie de ce mariage fixe la réalité de cette consécration. L'amour mutuel va devenir une façon exceptionnellement pure et fervente d'aimer Dieu. Il va servir, dans sa pureté et sa ferveur mêmes, et suivant leur mesure, la communion et l'intimité avec Dieu, qui est charité. Non seulement ce qui dans l'institution, pouvait prendre — l'Evangile en fait foi — allure de « rigueur », l'unité, la stabilité absolue, deviennent d'intimes exigences, mais surout, à sa racine même, l'amour mutuel, dont le vrai nom lésormais est charité conjugale, se trouve élevé, dans son être intégral, à une sublime hauteur. On ne peut guère dépasser la puissance des mots si prodigieusement simples dans lesquels le Christ Notre-Seigneur a enfermé tout : e sentiment de la dignité des deux êtres unis par l'amour conjugal et le sentiment de la dignité de l'amour qui les unit, grandeur « première » intégralement restituée : « Celui qui a fait l'homme au commencement l'a fait homme et femme. C'est pourquoi l'homme quittera père et mère pour s'attacher à son épouse, et ils seront deux en une seule chair. Ainsi ils ne seront plus deux, mais une seule chair. Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas. »

Quelle que soit la grandeur de la virginité consacrée elle ne saurait effacer ni diminuer la grandeur d'une telle condition. Dans le fameux texte aux Ephésiens, saint Paul a exalté ce « mystère » de l'amour divin pris dans la charité du Christ, à laquelle il sert d'expression et de moyen.

Equilibre traditionnel. C'est pourquoi l'enseignement de l'Eglise a toujours assumé la substance entière de la vie conjugale, refusant d'en sacrifier le moindre élément, si matériel et humble qu'il parût, lui faisant un devoir et lui offrant le moyen de se spiritualiser. C'est en vain qu'on chercherait, dans cet enseignement officiel, une théorie idyllique du mariage : l'Eglise n'a jamais consenti à en laisser ignorer les servitudes et les épreuves, les humbles aspects — telles de ses expressions classiques peuvent même paraître gênantes à un lyrisme intempérant. Mais jamais non plus on ne surprendra rien, dans cet enseignement qui ressemble à une défaite, quand il s'agit de reconnaître valeur spirituelle à un détail humain.

La conception chrétienne de l'amour pourra paraître trop fortement enracinée, trop terre-à-terre, trop attachée aux réalités concrètes de la vie conjugale, à ce qui est inscrit dans la nature des choses et dans la structure des fonctions, à l'enfant surtout dont telle conception de l'amour ferait volontiers abstraction. Elle pourra aussi bien suivant les cas et suivant les goûts, paraître trop exigeante trop ambitieuse, et vouloir étendre trop loin, trop profond le rayonnement du Christ et de sa charité.

Rien ne peut donner le sentiment de cette complexité et de cet équilibre, plus forts que tous nos emportements sentimentaux, comme le texte de la Sainte Liturgie, dans la messe de mariage et dans la bénédiction nuptiale. C'est bien vraiment toute la vie conjugale, noble et grave, douce et sévère, qui entre dans le mouvement de la vie et de la charité de Jésus-Christ, pour la monnayer instant par instant, geste par geste.

Ce qu'on a pu prendre parfois pour un mépris défiant à l'égard des réalités de la vie conjugale, n'était, dans l'esprit de la tradition, que le respect souverain, réserve avisée Pourquoi vouloir ignorer, encore une fois, que les forces

jeu sont aussi capables de nous entraîner au plus bas, elles arrivent à régner sans contrôle, que de servir une scension si on les maintient dans l'axe spirituel ? Il n'y rien finalement, dans les exigences de la morale chrétienne en matière de chasteté, que ne puisse et ne doive nctionner une morale humaine qui ne donne pas sa démission et ne renonce pas à demander à l'homme ce qui ui permettra d'être homme. Seulement c'est Dieu même, ar le Christ, qui se fait ici le garant, la règle et le terme ernier de cet amour mutuel.

Le grand mystère dans le Christ. Le Christ est garant 'abord. C'est dire que la morale chrétienne ne prétend as du tout imposer, ni même déclarer possible la vie onjugale, au degré de spiritualité qui est le sien de droit, n dehors du climat de la foi et de la charité, c'est-à-dire e la grâce que le Christ offre aux siens. « Impossible aux ommes, c'est vrai. Mais possible à Dieu », dit Jésus. oser le problème de la chasteté conjugale, hors des garanties surnaturelles demandées et cultivées, c'est presque atalement se condamner à de cruelles expériences, et, tôt u tard, à de considérables concessions dans les principes u dans la vie.

Le Christ est règle ensuite. La présence du Christ au œur même de l'intimité conjugale peut, du dehors, semler une restriction, relativement aux libertés et aux possiilité courantes en ce domaine. On peut se demander si, ême du dehors, il ne doit pas se révéler l'unique assurance contre des abandons et des déchéances qui n'en sont as moins graves pour être généralisées, ou pour se situer u niveau de l'intelligence seulement. Le christianisme, dions le Christ, a donné, par exemple, un type de femme t de mère, dont il restera toujours assez difficile de conester, non pas seulement la grandeur mais la « vérité ».

Le terme dernier, tel est enfin le Christ. C'est ici le oint le plus difficile à dire. On peut tout de même pressentir que le vœu profond de l'amour humain est destiné demeurer insatisfait tant que les promesses de la charité ivine ne sont pas venues y apporter une réponse aussi arfaite que gratuite. L'homme souffre d'être limité à soi ans la volonté qu'il a de donner « tout ». La suprême ngoisse de l'amour, en son expression la plus généreuse

et la plus pure, est de ne pouvoir donner que soi-même à quelqu'un qu'on aime assez pour le comprendre digne d'un don plus grand. Le jour où, ayant en soi la charité ses réalités présentes et ses promesses, l'homme comprend qu'à celui qu'il aime, il peut donner Dieu, ce jour-là, il a compris ce qu'est le mariage chrétien, et, sans doute aussi ce qu'est le mariage tout court.

Foyer de vie. Il faut d'ailleurs souligner, au moins d'un mot, que la vie conjugale n'est un anneau fermé que pour mieux jouer son rôle dans la chaîne : le foyer mentirait à son nom s'il ne rayonnait bien au delà de lui-même, et en l'examinant par son âme, on ne fait que découvrir le secret d'une action largement exercée. Sur d'autres foyers reliés au sien. Sur les faces nombreuses d'une existence que l'amour mutuel des époux pénètre sans les dénaturer. En étudiant la vie conjugale, on se place au cœur de la vie « laïque », et le problème des rapports de la charité conjugale à la charité virginale s'élargit aux dimensions des rapports de la vie religieuse et de la vie laïque : il suffira de l'avoir indiqué.

La fleur de virginité.

Ayant mis à nu cette racine profonde et dernière de l'amour conjugal entre chrétiens, il semble qu'on n'ait plus grand effort à fournir pour faire entendre à des époux chrétiens ce qu'on pourrait appeler la nécessité de la virginité. Les oppositions ne sont concevables que dans la mesure où l'on ne se tient pas à la source.

L'amour du Christ « à l'état libre ». De même que les avertissements et les prudences de la raison étaient capables de faire illusion sur la vraie nature de la chasteté conjugale, ne situant la vertu, pour ainsi dire, que dans les marges de la vie et sur ses frontières, de même les austères réserves commandées par la pratique de la chasteté absolue peuvent donner le change sur les raisons qui l'inspirent.

Derrière cette restriction effectivement sévère, il y a la même inspiration qui règne dans la vie conjugale : celle de la charité. Derrière cette réserve imposée aux gestes de l'amour, il y a l'amour même. Et si, dans la virginité, ce

our vient à disparaître, cette restriction perd toute rai-
n d'être du point de vue chrétien. Elle est un non-sens
e illusion ou une duperie.

La virginité-vertu, la seule qui nous intéresse ici, n'est
d'abord dans le corps intact ou dans la sensibilité
nocente, elle est dans une volonté possédée par la cha-
é et étendant aux sens son empire; elle est dans un amour
i réussit à faire valoir ses suprêmes exigences.

Quelle est donc la logique qui se déploie ici ? La logique
ême de cette charité qui soulevait au-dessus de lui-même
mour conjugal, et qui ne peut pas ne pas se produire
et là « à l'état libre ». Aucune différence de qualité
tre charité et charité : il n'y a qu'un Christ, qu'un Es-
it, qu'un amour. Il ne pourra jamais que rapprocher les
es et les unir dans sa propre unité. Mais sa manière de
isir les âmes une à une est diverse. Qui prétendrait le
ntenir ? Ici, c'est à travers une autre âme, offerte et
igeante comme le comporte le mariage, qu'il lui plaît
se révéler et de se donner. Ailleurs c'est d'une manière
us immédiate et plus austère humainement, dans le chaste
baiser » dont parlent les mystiques et qui n'a pas de
moin humain.

Déjà dans le mariage la diversité des préférences, quand
le est sérieuse et chrétienne, marque, pour qui sait voir
vec les yeux de sa foi, le jeu libre de la grâce. A la
nite, cette liberté essentielle de la charité divine ne peut
s manquer de s'exprimer par un appel, dont nulle autre
ne n'a la confidence. L'Esprit-Saint n'est pas une « fic-
on théologique », mais le nom propre d'une personne
ivine. Si on ne pouvait comprendre qu'il lui plaise d'ap-
eler ainsi directement un des siens et pour lui seul, c'est-
-dire en dehors du complément conjugal, c'est que, dans
mariage lui-même, on ne verrait pas au fond une voca-
on, au sens véritable et concret d'un tel mot. L'appel
la virginité est, de ce point de vue, une sorte de garantie
t d'authentification de la dignité divine du mariage chré-
ien.

Ne doit-on pas aller plus loin, et dire qu'il y a une sorte
e lâcheté à se réfugier, comme pour y chercher une sorte
'excuse à la virginité, dans son utilité sociale chrétienne,
'est-à-dire dans les services effectifs que la charité « re-

ligieuse » va pouvoir rendre au Corps mystique. Que c
services soient réels et de qualité éminente, aucun dout
Qu'une âme appelée à la virginité soit naturellement,
elle est appelée et si elle est fidèle à cet appel, une âr
dévorée du salut des âmes, cela va de soi. Mais que l'
voie dans ce service, d'ailleurs essentiel, la seule ou mêr
la première justification de la vocation virginale, ayons
courage de dire que c'est faux, et, que, par cette concessio
ce n'est pas seulement à la virginité chrétienne que no
manquerions, mais au mariage même, dont l'amour
Christ fait la grandeur et la loi. Si l'on veut que Dieu s
vraiment pour les âmes, dans le mariage ou en dehors
lui, l'objet d'un amour au sens propre de ce mot,
terme d'une communication amicale, il faut, de toute n
cessité, lui laisser la liberté de ses dons, et admettre qu'
puisse l'aimer et qu'il puisse aimer en dehors même
cadre du foyer. L'expérience chrétienne montre avec u
éblouissante évidence que personne n'a rien à perdre da
ces choix « capricieux » de la grâce, et qu'à travers l
âmes ainsi saisies par le Christ, l'amour de Dieu se répa
à flots.

Pour valables qu'ils soient, les autres points de vue s
la vocation virginale apparaissent secondaires. Celui p
exemple d'une libération à l'égard de conditions plus di
ficiles — et il faut bien reconnaître que l'amour peut êt
un obstacle, comme il est un prodigieux moyen! On ne
livre pas au Christ par la virginité parce que la vie co
jugale est difficile, mais parce qu'on aime le Christ
qu'il presse de tout donner d'un seul coup, parce qu'il
a, dans la vie du foyer, des douceurs profondes à côté d
sacrifices et qu'il fait bon prendre le Christ pour tou
sa joie. Il n'en reste pas moins vrai que le Christ, en a
pelant ainsi, a voulu épargner des lenteurs et des dif
cultés, et que l'âme vierge trouve dans son appel u
marque particulière d'amour. Mais enfin et surtout,
Christ est maître, et qu'il agisse hors cadre nous aide
mieux voir que c'est lui qui agit dans le quotidien.

La virginité ornement et miroir. Il appartient à chacu
de méditer ces vérités si bonnes et de se mettre, dans
domaine, docilement aux écoutes de l'Eglise et des saint
Volontiers, nous nous arrêterions à deux mots pour qu

er la place tenue dans l'ordre chrétien par la vocation rginale : elle est un ornement pour le regard de Dieu; ie est un miroir pour celui de l'homme.

On aurait presque le droit de juger la virginité un luxe utile : elle sera toujours un peu cela, pour qui ne dispose us, dans l'appréciation des choses religieuses, d'une notion ffisamment franche de Dieu et de sa Charité, souverai- ement libre et gratuite. La virginité est réellement en un ns « inutile » : en ce sens qu'elle existe pour Dieu d'abord la joie de son amour. Il n'y a pas à demander à Dieu mpte de ses dons, pour les juger illégitimes dès qu'on aperçoit pas d'abord à quoi ils « servent ». Dieu se connaît dans ce don qu'il inspire : il y retrouve toute gratuité de ses propres dons, et c'est pourquoi il s'y laît. L'« unum neccessarium » est cette charité dont les xpressions ne peuvent être que multiples, et qu'une Mar- ne possède au même titre qu'une Marie. S'il plaît à Dieu ue le vase brisé répande d'un coup et pour lui seul son arfum, qui pourrait en vouloir à la femme qui a trouvé n elle l'inspiration d'un tel geste ?

D'autant plus que « toute la maison s'en trouve em- aumée ». Comment ce qui est amour et gloire pour Dieu, anquerait-il d'être un bienfait pour l'homme ? Les voies ar lesquelles le sacrifice de la virginité se reverse sur le onde et sur les hommes en bénéfices de tout genre, sont ussi diverses que mystérieuses. L'Eglise n'est qu'un seul orps; chacun est pour tous. La présence de ces vocations irginales est un trésor dont on ne saurait épuiser la ri- hesse, et d'autant moins qu'on acceptera mieux d'y voir vant tout « quelque chose pour Dieu ». Cependant un ait nous paraît ici digne d'être noté, parce qu'il relie en rofondeur la vocation conjugale et la vocation virginale. orsque Dieu met devant les yeux de deux époux étroi- ement unis le fruit vivant de leur amour, ils trouvent en ui le miroir merveilleux de cet amour même, son expres- ion, son signe et son image, un objet de contemplation nfiniment délectable, le gage palpable et personnel du sen- iment qui vit en eux, la preuve de leur unité. Il y a, au elà, une autre expérience concevable : ce serait, pour eux époux chrétiens, la révélation, sous leurs yeux, de ette flamme plus profonde encore qui est au cœur de leur

amour et qui l'exalte, la flamme de la charité divine, q inspire et sublime leur don mutuel en le « chargeant » Dieu. Or cela même est donné, à l'heure où, dans un foy chrétien, Dieu appelle une âme à cette vie réservée détachée, où Il est tout. Dans leur enfant appelé à virginité, c'est le plus secret et le plus profond de le amour que le père et la mère contemplent, la preuve v vante et palpable de ce qu'il y a dans leur union : Christ. On pense, devant l'apparition de la virginité da un foyer chrétien, à ces flammes qui courent par instar rapides et légères, sur la masse un peu sombre du mét en fusion, révélation rapide et lumineuse de la force q travaille dans la profondeur de la pâte.

Virginité religieuse. Ici encore, il faudrait souligner q cette virginité, si elle est effectivement au centre du d fait à Dieu et du sacrifice consenti, n'en est cependa qu'une part. L'exigence radicale de cet appel que la v ginité couronne aux yeux du monde et dans le secret l'âme, se trouve consacrée par l'Eglise quand celle « organise » la vie religieuse, le triple vœu, ou insère l'âr appelée dans la « communauté » fraternelle, dont l'amo de Dieu a besoin pour ne pas se dénaturer. Nous no proposions ici très expressément de saisir les rappo de la charité conjugale et de la charité virginale. Il ser intéressant et nécessaire de considérer les choses da leur tout, et d'étudier l'unité profonde et l'intime acco dans l'Eglise, de la vie « laïque » et de la vie « re gieuse », ce qui est le nom secret et total des deux réali en présence. Ce serait un autre travail.

Conclusion.

Continuité profonde de la sève. Est-il besoin de s'att der à montrer maintenant à quel point la continuité parfaite, l'unité d'inspiration absolue entre les deux vo tions virginale et conjugale. Cette continuité est de nat à susciter moins la discussion que l'admiration. Il reste tout au plus à en détailler les conséquences de fait, et accepter les conséquences de droit, attitudes et devo

Les conséquences de fait. Elles résident dans cet ap mutuel qu'entraîne, pour les deux états, leur compl

munauté de but. Cet appui revêt mille formes, dont
ques-unes seulement sont discernables, et dont les bé-
ciaires les plus immédiats ne sont eux-mêmes conscients
dans une très faible mesure. Ce que la vocation vir-
ale doit au foyer, ne disons pas dans lequel, mais par
uel elle fleurit, l'appelé, en général, trouve dans la pu-
de son regard, illuminé par la charité, de quoi la recon-
re, d'esprit et de cœur : qu'on se souvienne d'une Thé-
de l'Enfant-Jésus, et du rôle qu'elle attribue à son
e dans l'éclosion de sa magnifique vocation. Tout père
famille chrétien devrait lire « l'Histoire d'une âme »
ur se rendre compte du lien qui noue la vie familiale
vocation virginale, et de la présence, au cœur même
mystère d'une âme vouée à Dieu seul, de tout ce qu'il
vait de plus profond dans la vie du foyer. Inversement,
-il difficile de découvrir l'influence, sur la famille chré-
ne, de l'existence d'âmes prises par le Christ pour lui
l ? Si originale que puisse être la réalité d'une vie con-
ale, et irremplaçable l'expérience qu'elle offre, il n'en
te pas moins vrai que son âme est la chose essentielle,
que nul plus que le cœur vierge n'est en état de la saisir.
elques griefs qu'on soit en droit de faire à l'éducation
nnée depuis des siècles par des « religieuses » aux
nes filles destinées à fonder nos foyers, même si certaines
adresses ou étroitesses ne sont pas contestables, même
on doit rêver et réclamer mieux, c'est tout de même
'ombre de ces existences virginales que se sont formées
épouses et les mères de famille, dont tant d'hommes
jourd'hui gardent dans leur cœur le culte... ou la nos-
gie.

Il y a aussi des conséquences de droit. Elles se résument
ites dans le souci permanent que devrait entretenir
ute vocation, quelle qu'elle soit, de garder le contact de
sources, qui se confondent d'ailleurs avec ses derniers
ts. Le foyer doit se rappeler sans cesse qu'il est fondé
la charité, au sens en même temps le plus réel et le
us élevé du mot, que le Christ est la raison suprême
divine de l'amour qui règne entre les époux. Alors, s'il
paraît pas toujours immédiatement désirable, il devra
moins apparaître normal que l'arbre, dont les racines
erchent dans ce courant mystérieux et profond, leur
ment, porte un jour, dans une fleur toujours merveil-

leuse, le visage pur et authentique de cette source, qu
enfant, un jour, ne puisse plus appartenir qu'à Jés
Christ. Ce serait étrange et inquiétant qu'on n'y soit
prêt; c'est assez mauvais signe qu'on ne la souhaite
sous réserve de la liberté absolue de Dieu qui domine
générations. Faute de l'avoir su, que de foyers,
croyaient mieux vivre, ont ainsi gêné, à leur propre
triment, la libéralité divine! En tout cas, combien d'â
n'ont jamais pu goûter le don réservé, par le fait mê
du foyer fermé à cette lumière!

Le Sacerdoce. On poura s'étonner que, dans ces analy
consacrées à la virginité, le mot même de sacerdoce ne
rencontre pas. C'est à dessein. Il est sûr qu'il existe en
le sacerdoce et la virginité une harmonie fondamen
qu'enregistre le droit occidental de l'Eglise depuis
longs siècles. Cependant le sacerdoce introduit une nouv
dimension. Sa réalité et son rôle se situent sur un p
différent : l'état sacerdotal n'est pas un troisième état
vie dans la ligne même où se rencontrent l'état religi
et l'état conjugal. Il les domine, si l'on veut, l'un et l'au
en ce sens qu'il est destiné à remplir les conditions
les intégreront, l'un et l'autre, et les aideront à vivre d
ce monde merveilleux où le Christ subsiste « sensi
ment », accessible dans sa parole encore effectivem
proférée, dans sa Passion et son sacrifice, encore « réé
ment » présents. Qu'on réfléchisse à la place tenue pa
messe dans la vie spirituelle d'une âme religieuse ou c
foyer profondément chrétien, on aura une vue juste
sacerdoce. De ce point de vue, la vie quotidienne, vi
nale ou conjugale, avec toutes ces harmoniques, laïc
et religieuses, avec l'interpénétration si intime des d
aspects l'un par l'autre, constitue comme une matière
le sacerdoce intègre à la grande liturgie du monde rach
dans le Christ et offert par lui à son Père.

Dernière conclusion : le Royaume de Dieu.

Ces réflexions sont parties d'un point de vue, sans do
bien humblement traditionnel au gré de beaucoup. E
se sont élevées, sans artifice — du moins nous l'espér
— jusqu'aux sommets que le christianisme ne man

rais de dévoiler, à qui lui reste fidèle. Puissions-nous oir laissé entrevoir que le progrès véritable, dans la nnaissance de Dieu et de sa volonté si infiniment géné-se sur nous, ne condamne à aucun sacrifice de vérité de tradition, qu'il ne le permet pas davantage : les mbles prescriptions d'une morale austère, les comman-ments durs à la nature rejoignent les plus prodigieuses omesses et les plus divins des dons présentement acquis; vies vouées au Christ seul — mais il est inséparable tous les siens —, se reconnaissent dans les vies que Dieu a unies ». L'esprit humain a toujours peine à enir les deux faces d'une réalité que les idées n'épuisent mais; c'est un grave et constant danger pour lui de oire sauver une valeur en la défendant jalousement ntre une autre devenue ennemie. On ne peut alors que perdre l'une et l'autre, car finalement les coups portés l'une se révèlent funestes à celui qui n'a pas su re-nnaître dans l'autre son propre sang.

Rien ne peut marquer plus vigoureusement et heureu-ment ce que nous aurions voulu faire voir que les ad-rables lignes de saint Matthieu, où Notre-Seigneur Jésus-rist écrase d'une ironie plus cinglante l'ironie lourde Sadducéen. Cet homme a une étrange idée du mariage de son âme profonde : son ironique problème décèle, la racine de sa pensée, une pesante grossièreté. « Au ur de la Résurrection... époux et épouses seront comme anges de Dieu. » Admirable rencontre, indiquée d'un ot, des deux vocations si parfaitement unes dans leur urce : toutes les valeurs diverses et complémentaires elles contenaient se retrouveront sans se perdre, « cueil-s sans être déracinées », suivant l'expression de Lacor-ire, dans l'unité de cette vie divine et fraternelle qui est rêve de Dieu et sa promesse, dans cette cité dont saint an a fixé les traits, en empruntant son image à la plus cienne tradition et à la vie conjugale, dans cette Jéru-em « parée comme une épouse est parée pour son oux ».

G. Garrone.

Le message du Prophète Isaïe

L'ÉNERGIE VITALE DE LA FOI

I. — Crainte et foi

On a montré comment, dans la lignée des gran inspirés israëlites, c'est le prophète Osée, qui, premier, a fait intervenir, dans les rapports ent le peuple élu et son Dieu, *l'amour,* avec ses déran ments énormes, sa logique extravagante, tous les troub qu'il introduit dans les âmes, et, finalement, la béatitu dont il les inonde (1).

Mais, avant que cette révélation de l'amour de D pour les hommes vînt stimuler et faire fleurir dans cœur d'Israël la réponse correspondante, l'amour hommes pour Dieu, le sentiment fondamental et car téristique de la religion israëlite était *la crainte;* crainte ! dont la vibration immense, traverse, du co mencement à la fin, tout l'ancien Testament.

Nul peuple n'a éprouvé, avec la même intensité qu raël, cette impression du caractère terrible de la di nité. Déjà, l'exclusion, dans son culte, de tout proc magique, est une manière de reconnaître que cette fo mystérieuse, tour à tour bienfaisante ou foudroyante, se laisse capter et subjuguer par aucune techni humaine.

En outre, à la différence du païen qui répartit

(1) Cf. *Vie Spirituelle,* Décembre 1946, p. 710-725.

vin sur une multitude d'êtres surnaturels dont les tentions arbitraires et capricieuses se contredisent et neutralisent, et qui, en peuplant l'univers d'esprits et démons vit dans un monde hanté par des spectres ui l'épouvantent et dont il doit chercher, par des rites ppropriés, à réduire l'hostilité où à se concilier les aveurs, Israël sait que son Dieu, Jahvé, est le Seineur souverain de toutes les forces de la nature et de histoire, et *qu'il concentre en lui seul, la plénitude de a divinité.*

Si, d'une part, cela le libère de toutes les craintes nfantines des croquemitaines du primitif et du païen, l'un autre côté, cette concentration en un Etre unique t suprême de toutes les puissances de vie et de desruction, confère à ce Dieu un caractère infiniment grand t redoutable. Devant sa face, Israël sent son être humain le terre, de cendre et de souillures, ébranlé jusqu'en ses ondements et a l'impression formidable de se dissoudre, de se fondre comme la cire à l'approche de ce brasier. Afin d'exprimer cette réaction d'indicible terreur ue provoque en lui le contact brûlant de la réalité de Dieu, il a forgé un terme spécial caractéristique de sa eligion, le mot de *sainteté.* Plus tard, il comprendra ue ce terme de sainteté inclut aussi *la souveraine perfection morale de Dieu,* qui le fait se comporter nécesairement, en face de la souillure et du péché, comme n feu consumant. Mais à l'origine, le mot « saint » est ynonyme d'excitateur d'épouvante. On dirait que ce Dieu, dans son infinie conscience d'avoir seul le droit 'exister et de posséder à l'exclusion de tout autre la lénitude de l'Etre, considère toute autre prétention à existence comme une insulte et une présomption intorables, qu'il confond, met en fuite et anéantit partout ù elle se risque devant sa face. Et c'est précisément ette conception du divin, comme une zone dangereuse, n fluide destructeur, un courant à haute tension, qui conduit Israël à l'isoler dans un *haram,* une enceinte acrée et inviolable, dont on n'approche qu'avec d'infiies précautions et à grand renfort de purifications rituelles, pour se mettre à l'abri de son tonnerre et de ses oudres !

Il n'en est que plus remarquable que, *non pas à côté* mais *au sein même* de ce sentiment de crainte aient éclo et se soient épanouis les sentiments de la foi et de l confiance les plus absolues. Tant il est vrai que nos ter mes humains sont impuissants à exprimer d'une manièr adéquate le complexe de sentiments déclanchés en nou par la rencontre de Dieu, la qualité supérieure d'émotio provoquée par le choc du surnaturel. En réalité, e dépit de l'épouvante dont il nous glace, le mystère ter rible n'en continue pas moins d'exercer sur nous, tel u aimant gigantesque, une attraction irrésistible. Tandi que la crainte humaine ne provoque en nous que l réflexe de la fuite, la crainte de Dieu n'empêche pa que nous nous sentions irrésistiblement attirés par so mystère, en quelque sorte, aspirés par l'abîme. La mêm puissance qui nous effraie, nous attire et nous fait nou jeter éperdument en ses bras, dans un geste de soumis sion totale, d'abandon de nous-mêmes, d'émerveillemer et d'enthousiasme, en face de tant de grandeur ! Pre que avec autant d'intensité que la terreur de ce vois nage redoutable, nous éprouvons la joie de cette pr sence, dont notre instinct nous assure qu'Elle est, auss infiniment tutélaire ! Ainsi l'arche sainte, devant laquel il tremble, n'empêchera-t-elle point l'Israëlite d'éprouv en elle la joie de la présence secourable de son Die L'épouvante qui saisit Jacob, à la révélation, à Béthe du mystère du monde divin, ne l'empêche point d'ente dre ses promesses et de se placer sous sa protection Et en dépit des dangers mortels que cela comporte, joie suprême, pour l'Israëlite, ne sera-t-elle pas de co templer au Temple, « la face de son Dieu ? » Oscillatio du pendule intérieur entre la crainte et la confiance q trouve son expression la plus parfaite en cette paro adressée au peuple par Moïse au Mont Sinaï :

N'ayez point d'angoisse ! Car c'est pour vous mett à l'épreuve que Dieu est venu afin que sa crain vous demeure toujours présente pour vous éloigner d péché (2).

Ce bourgeonnement de la crainte qui a fait lenteme

(2) *Ex.*, 20, 20.

épanouir d'elle la foi, la confiance et l'amour, cette vision de plus en plus nette et rassurante du sourire de Dieu au sein même de son tonnerre et de ses éclairs, ont été favorisés par une série d'expériences religieuses individuelles ou collectives, au cours desquelles le Dieu caché et redoutable est peu à peu sorti de son mystère, pour se révéler de plus en plus comme le Dieu qui sauve, qui protège et conduit son peuple, qui lui assure la vie moyennant l'obéissance à la loi, expression de sa volonté souveraine. Ainsi apparaît-il dans sa conduite envers les patriarches, dans les miracles de la délivrance d'Egypte, dans l'établissement de l'Alliance et dans ses manifestations à ses serviteurs : Moïse, les Juges, les Prophètes. Dans le don de la loi surtout, éclate sa volonté de bienveillance. Grâce à elle, désormais, Israël connait sa volonté ! Libéré par elle de toute crainte humaine, il n'a plus que la crainte du souverain législateur. Cette crainte inspirera désormais son obéissance et deviendra synonyme de fidélité à la loi qui lui assure la vie. De plus en plus se développera cet élément positif de la crainte religieuse, cette confiance sereine en le Dieu qui s'est révélé, jusqu'à reléguer à l'arrière-plan de son âme le côté négatif de la crainte. Et, dès lors, on verra poindre, pour exprimer cet aspect nouveau de la Divinité, des termes qui accentuent le caractère de fermeté et de fidélité de sa puissance secourable, auxquels répondront, dans l'âme religieuse, les sentiments de foi et de confiance en ses promesses. Ces mots exprimeront l'attitude des Israëlites qui, se basant sur les expériences passées de la bonté et de la fidélité de Dieu, lui feront confiance même quand ses desseins et ses fins demeureront voilés, espéreront en Lui malgré les apparences et contre toute espérance, et, dans les durs événements providentiels par lesquels ils seront mis à l'épreuve, se réfugieront dans la foi en Dieu, « le rocher d'Israël ».

II. — Acte de foi et état de foi

Ainsi la foi deviendra-t-elle comme la pierre angulaire des rapports de l'homme avec Dieu dans la piété individuelle. C'est ainsi que les vieux récits de la Bible nous la montrent comme le gond autour duquel tourne

toute la vie des patriarches. Elle resplendit en Abraham « le père des croyants » qui eut foi, contre toute espérance. *Contra spem in spem credidit !* En sa puissante langue symbolique, le ciel étoilé l'invite, en dépit de la solitude de son foyer et de tout espoir humain de postérité charnelle, à faire confiance à la puissance sans limites du Dieu fidèle en ses promesses, qui multiplierait sa race, bien plus qu'il n'a multiplié ses troupeaux. A la promesse Abraham répondit *par un acte de foi* et c'est bien à dessein que l'Ecriture souligne que Dieu reconnut en cet acte de foi et approuva la réponse adéquate de son âme, à la vie d'union qu'il lui proposait : *Credidit Abraham Deo et reputatum est illi ad justitiam* (3).

Cet *acte de foi,* avons-nous dit; car, à l'époque ancienne, quand elle émerge de la crainte, la foi n'apparaît encore que comme un acte posé par la piété de l'homme en une circonstance déterminée. Elle n'est pas encore, comme c'est le cas de la crainte, un *état* une attitude de fond et permanente de l'âme religieuse. C'est *dans le Prophète Isaïe qu'elle fait le pas décisif dans ce sens.*

Nous disons « le pas décisif ». Car l'état de choses qui a amené les prophètes à cette mise en relief du rôle de la foi dans la religion, a commencé un siècle avant Isaïe en un temps de grande crise religieuse et politique, et une période d'apostasie et de persécutions, que domine de sa haute taille la figure du Prophète Elie.

Nous avons peine à imaginer aujourd'hui un stade d'évolution humaine où l'individu aurait eu moins conscience que nous de sa valeur et de sa responsabilité personnelles, et où, à l'encontre de notre individualisme forcené, il se serait senti dans un lien de dépendance totale à l'égard de la collectivité, dont il n'était qu'un membre entre mille, à laquelle il s'en remettait pleinement de toute l'organisation de sa vie et aux intérêts communs de laquelle il se sentait tenu de se sacrifier sans réserve. Il ne concevait pour lui de salut personnel qu'en se perdant en quelque sorte dans la masse. Si étroite était alors cette solidarité de l'individu avec son groupe

(3) *Gn.*, 22, 15-18; cf. *Rom.* 4, 3.

Que le péché d'un seul était censé contaminer tout le corps social, de sorte que celui-ci devait, tout entier ou par ses représentants qualifiés, participer à l'expiation, de même qu'il avait, en vertu de cette union vitale, participé à la faute. Ainsi en est-il dans toutes les sociétés humaines à un certain stade de leur évolution, ainsi en fût-il en Israël jusqu'au moment où l'apostasie de la royauté prévaricatrice, la contamination des institutions religieuses par les infiltrations païennes, la différenciation et la lutte des classes consécutives au développement des richesses et leur accumulation entre les mains d'un petit nombre de capitalistes sans conscience et sans cœur, vinrent briser la forte cohésien, la solidarité nationale naguère cimentées par l'action de Moïse, qui en soumettant toute la vie individuelle, familiale, politique et sociale, en un mot toutes les formes de l'activité humaine au contrôle souverain de Jahvé, lui avait donné son nerf et son principe d'unité.

De ce fait, l'individu se trouva désormais placé, à l'égard des institutions religieuses, nationales et sociales, dans une situation nouvelle et tragique. Tant qu'elles étaient demeurées fidèles à l'esprit du monothéisme mosaïque, il n'avait eu, en quelque sorte, qu'à se laisser porter par elles, à les laisser juges du bien et du mal, sûr qu'il était, en les suivant aveuglément, de marcher dans la crainte de son Dieu. Mais maintenant, en face de la condamnation portée sur elles par les organes inspirés de la pensée de Dieu, il est obligé, quoi qu'il lui en coûte, de retirer sa confiance à ses rois, à ses prêtres même, et aux pratiques du culte par lesquelles il pensait se concilier la faveur de Dieu et qui, pervertis, le détournent en réalité de Lui ! Désormais, l'opposition n'est plus, comme jadis, entre Israël peuple de Dieu et les païens, mais, au sein du peuple élu lui-même, entre fidèles et apostats. Le Dieu qui s'adressait jadis à toute la nation, se dresse maintenant en face de chaque âme individuelle et lui demande de se prononcer pour ou contre le Dieu de Moïse et des prophètes. Dans ce sauve-qui-peut général consécutif à la condamnation et à la dissolution des forces nationales et sociales, on ne peut plus se contenter de ces sentiments religieux mal définis, com-

pris sous le nom de crainte de Dieu; il faut que chacun prenne ses responsabilités.

Or cette prise de position de l'âme à l'égard de Dieu se fait non point par la crainte, en tant qu'elle est un mouvement négatif de rétraction et de fuite, mais par ce mouvement positif, cet acquiescement de toute l'âme intelligence et volonté aux exigences impérieuses du Dieu trois fois Saint qu'est la foi.

Et c'est de ce discernement par la foi au sein du peuple élu que témoigne le Prophète Isaïe.

III. — Isaïe et son temps

Isaïe est le représentant le plus important du prophétisme, celui qui a imprimé à son temps et à l'avenir d'Israël l'empreinte la plus forte et la plus décisive. Le plus important, mais non pas le premier. A part la courte période de l'hégémonie judéenne sous David et Salomon, au point de vue religieux comme au point de vue politique, la prépondérance en Israël, depuis l'époque des Juges, appartient aux tribus et au royaume du nord. C'est ce dont témoigne le livre des rois. Du fait de ses alliances politiques et de ses relations commerciales, le royaume d'Israël fut beaucoup plus exposé que son voisin du sud aux infiltrations païennes. Aussi est-ce sur son territoire que se déroulèrent dans toute leur âpreté les grandes luttes religieuses dont le Prophète Elie fut le champion le plus héroïque et où les anciens « nabis » trouvèrent parfois le martyre. Ainsi s'explique que, dans ce royaume du nord, et autour de ses sanctuaires se soit exercé le ministère des deux plus anciens prophètes dont les écrits soient parvenus jusqu'à nous : Amos et Osée. Amos, bien que Judéen d'origine est allé délivrer son message au sanctuaire royal de Béthel et dans la métropole israélite de Samarie.

Mais en 721 par suite de l'anéantissement par l'Assyrie du royaume d'Ephraïm, la situation change soudain, et en face du colosse Assyrien le petit royaume de Juda devient le dernier boulevard de la religion jahviste. C'est au seuil de cette nouvelle période décisive pour l'histoire des idées et des institutions religieuses que se

se comme une statue géante au seuil du temple, ou
ôt comme une sentinelle héroïque à un poste avancé,
prophète Isaïe clamant d'une voix formidable, au
ent et à l'avenir son message de jugement et de
neur, mais aussi d'espérance et de salut malgré tout !
omme c'est le cas pour bien des grands hommes,
scurité plane sur ses origines. A la différence d'Osée
surtout de Jérémie dont les écrits abondent en notes
mes et personnelles, Isaïe ne nous dit à peu près rien
lui-même, de sa parenté, de ses expériences religieu-
Le titre de son livre nous apprend que son activité,
s'échelonne sur une longue période d'environ qua-
te ans, prend son point de départ l'année de la
rt du roi Ozias (738/9) et comme il était alors selon
te probabilité, un homme capable d'intervenir avec
orité dans la vie publique, cette donnée nous invite
eporter sa naissance vers 768.

Par le titre de son livre encore nous savons qu'il était
d'Amotz, un personnage qui ne nous est pas autre-
nt connu. A la différence de son devancier Amos qui
it un berger et de son contemporain le prophète Michée,
provincial paysan de Morescheth-Gath, c'est un citadin,
Judéen de Jérusalem. C'est du point de vue d'un homme
la capitale qu'il juge les événements de son pays. La
pitale avec ses piscines, ses canaux, ses ouvrages for-
és, l'esplanade du Temple avec ses assemblées bruyan-
et ses fêtes trop entachées de paganisme, les maisons
plaisance des riches où l'on festoye et où l'on danse
dis que le peuple meurt de faim, n'ont pas de secrets
ur lui (4). C'est en parcourant les rues de Jérusalem
son œil bien ouvert a détaillé le falbala des éléganı-
et très exactement croqué, moitié amusé et moitié
igné leur démarche sautillante et fière et leurs petits
x de coquetterie (5). Il est à peine téméraire de sup-
er que ses années d'enfance et de jeunesse ont été
ourées d'influences religieuses. Si, dans ses premières
phéties l'on discerne tant de ressemblance de fond
de forme avec le message d'Amos c'est probablement

) *Is.*, 7, 3; 22, 9; 31, 7; 1, 10; 5, 8, 11.
) *Is.*, 3, 16-24.

que dans son foyer il a recueilli l'écho de la grande v
qui venait de retentir sur les montagnes d'Israël t
blant la quiétude païenne de ses compatriotes par la p
pective prochaine des redoutables jugements divins
On peut relever aussi dans son livre quelques indices
son appartenance à une classe sociale élevée. Il est
rapports d'amitié avec le prêtre Urie et avec Zach
l'un et l'autre membres du haut-clergé du Temple
L'estime qu'il porte à Eliacim, le futur gouverneur
palais royal, devait être réciproque (8). S'il a pu
permettre de le prendre de haut avec Sobna, un métè
devenu préfet du palais qui lui faisait échec dans
conseil royal d'Ezéchias, c'est qu'il était lui-même *fils*
quelqu'un (9). La même impression se dégage de sa f
indépendance vis-à-vis du roi Achaz et de l'influence c
il jouit plus tard auprès d'Ezéchias. Aussi bien si
hommes de plaisir qu'il fustigeait si vigoureusement
sont permis à son égard des quolibets faciles (10), jan
ils n'ont osé, comme se devait être le cas pour Jéré
porter la main sur lui. D'ailleurs, en dépit des critic
virulentes qu'il leur adresse, Isaïe n'en garde pas m
une haute idée du rôle des classes dirigeantes dans la
A l'opposé de la turbulence démocratique des harang
de Michée qui entraîne dans les catastrophes à veni
noblesse prévaricatice et la capitale elle-même avec
Temple, le patricien de Jérusalem, dans ses vues de
tauration future n'a jamais cessé de croire à l'invi
bilité de Sion demeure de Jahvé, à travers tous les b
leversements (11) et de faire une place à son aristocr
convertie et intérieurement renouvelée, dans les ca
de la future monarchie davidique (12). Isaïe est
patriote aristocrate et conservateur.

Pour cet homme, donc, l'attitude fondamentale

(6) *Is.*, 1, 4; cf. *Am.*, 4, 4; *Is.*, 1, 21-28; cf., *Am.*, 1 ss; Is
15-20; cf., *Am.*, 5, 4, 14. Is., 4 cf., *Am*, 2, 6, ss; 3, 9 ss; 5,
8, 4, etc.
(7) *Is.*, 8, 2.
(8) *Is.*, 22, 20.
(9) *Is.*, 22, 15-18.
(10) *Is.*, 28, 9, 10.
(11) *Is.*, 29, 5-7.
(12) *Is.*, 1, 26.

tre humain vis-à-vis de Dieu, la grande réalité intéeure qui le fait exister moralement devant lui, qui fonde n religion et assure à l'homme la protection divine pour on existence physique, *c'est la foi*. La foi c'est-à-dire la onviction que, nonobstant tout ce déploiement formidable de forces militaires que met en branle la puissance ssyrienne, il n'y a en réalité qu'un seul roi « dont la najesté remplit toute la terre » et dont les grandes puissances mondiales ne sont que les instruments exécueurs de ses jugements, instrument dont il se sert à son gré et à leur insu, qu'il arrête et anéantit quand il lui plaît, ne les laissant s'élever au zénith que pour les précipiter en un clin d'œil, au nadir !...

Oh ! sans doute, chez lui aussi et avec quelle intensité ! on éprouve le frisson, l'horreur sacrée en face du Dieu redoutable. Cette crainte dont il est lui-même tout pénétré, qu'il met jusque dans l'âme du roi messie, il ne cesse de la recommander instamment à ses disciples :

Vous ne devez pas nommer Saint
Ce que le peuple appelle saint !
Et ce qu'il craint, lui, vous, ne devez pas le craindre !
Jahvé des armées ! Voilà qui vous tiendrez pour [*Saint*
Qu'il soit, Lui seul votre Crainte
Et l'objet de votre terreur (13) *!*

Et l'on se souvient avec quelle puissance dramatique, il représente ce peuple orgueilleux et prévaricateur, écrasé sous les coups de la divine colère, et fuyant, affolé, se terrer au fond des cavernes,

devant la terreur de Jahvé,
et devant l'éclat de sa Majesté
Quand il se lève pour épouvanter la terre (14) *!*

Mais Isaïe ne pouvait pas s'en tenir là ! Car la crise religieuse et politique qui, un siècle plus tôt, avait provoqué l'intervention du Prophète Elie, était maintenant à son paroxysme et exigeait que l'individu se dégageât de toute solidarité avec des institutions irrémédiablement

(13) *Is.*, 8, 12-13. Texte corrompu et corrigé par conjecture critique.
(14) *Is.*, 2, 6-22.

condamnées pour prendre personnellement position en face du Dieu terrible qui se dressait maintenant devant lui et lui demandait de répondre oui ou non ! Devant les eaux grossissantes du fleuve de destruction « qui débordait par-dessus ses berges et allait submerger Juda jusqu'au cou » se posait de plus en plus brûlante et angoissante la question de l'attitude qui serait celle de Jahvé dans ce grand drame de l'histoire mondiale. Enigme troublante que ce silence obstiné de Dieu et ses retards à intervenir en faveur de son peuple ! Dans cette situation désespérée, le roi Achaz, succombant à la tentation du doute, ne songea plus qu'à sauver son trône et un simulacre d'indépendance, en achetant à prix d'argents et par des concessions coupables et dangereuses pour la religion, les appuis terrestres des alliances étrangères. Doutant de la fidélité et de la puissance de Dieu, il sacrifia les intérêts de la religion à de prétendus intérêts nationaux.

Or, c'est un péché mortel, pour un peuple comme pour un individu d'être infidèle à sa vocation. Dans la pensée de Dieu, le peuple d'Israël qu'il avait créé en éveillant en lui le sentiment de l'unité nationale au moyen de l'idée religieuse premier lien des tribus, avait été de sa part l'objet d'une élection dont la raison d'être consistait à faire de lui l'instrument du règne de Dieu sur la terre. Vocation surnaturelle qui était l'unique fondement de ses privilèges et la raison providentielle de son existence historique. Renier cette vocation, équivalait à briser le lien qui, en le rattachant à Dieu, justifiait son existence nationale, c'était se condamner à mort ! Et tel est le sens de la parole tranchante comme un glaive adressée par Isaïe au roi Achaz sur le chemin de l'apostasie :

Si vous ne croyez pas, vous ne subsisterez pas ! (15)

IV. — La genèse de la foi dans l'âme d'Isaïe

Mais où donc le prophète a-t-il puisé cette certitude infrangible que seul, le fil d'or de la foi, en rattachant

(15) *Is.*, 7, 9.

i à Dieu le maintient dans la vie ? C'est dans l'exence cruciale de sa vocation.

n jour, tandis qu'il priait à genoux sur le seuil du ple, s'est dévoilé soudain le Mystère terrible de Dieu, ant parmi les séraphins, dans tout l'éclat de sa maé royale et de sa gloire qui remplit toute la terre. soudain dans ses tourbillons de flamme et de fumée, senti se communiquer à tout son être le tremblet qui ébranlait le seuil du Temple. Devant la face outable du Dieu trois fois Saint, il a senti, en une ute d'indicible terreur ses jointures craquer et tout être de néant et de péché se dissoudre et, de son disloquée et défaillante, a jailli le cri de suprême oisse :

Malheur à moi ! je suis perdu !
Moi ! homme aux lèvres impures
Habitant au milieu d'un peuple aux lèvres souillées,
Car mes yeux ont vu le Roi,
Jahvé des armées ! (16)

Mais voici que, contre toute attente, à l'instant même il prononçait de ses lèvres sa propre condamnation, ses yeux à demi-voilés et de ses oreilles déjà touchées la main froide de la mort, il a perçu, se rapprochant lui, le bruissement d'ailes de l'un des séraphins qui, charbon ardent pris sur l'autel, imprimait à ses lèvres jusqu'à son cœur une mystérieuse brûlure. Et tandis l'Ange lui disait :

Ceci a touché tes lèvres;
Ton iniquité est enlevée
Et ton péché expié (17),

senti son âme reprendre vie dans ce bain de feu et te pénétrée de la foi au Dieu tout à la fois terrible et veur, qui dans le geste même où il semble nous tuer nous anéantir, fait, en réalité, passer dans nos veines courant de la vie qui ne meurt pas.

Et de ce moment décisif, ce paradoxe inassimilable à raison humaine, que c'est précisément dans l'exécution

---

6) *Is.*, 6, 4.
7) *Is.*, 6, 6.

de ses jugements que le Dieu, infiniment juste et sa
verse la grâce et la vie, et que, par la foi, il fait ja
la vie du sein même de la mort et qu'il n'y a d'a
chemin d'aboutir à lui que le chemin de la mort, es
trésor inaliénable de la révélation de Dieu par Isaïe.

C'est sur cette terre ardente et bouleversée qu'a ge
ce qu'Isaïe nomme *la foi :* ce geste de tension de
l'être humain pour saisir la main que Dieu lui tend
delà l'abîme de la mort. Partout où il fait appel à
foi, il se sent placé, lui comme ses auditeurs, devan
suprême réalité de Dieu tout à la fois vengeur et
veur, dont la promesse précise et concrète traverse
ténèbres d'une situation historique désespérée, s'offra
l'homme désemparé et lui permettant de s'appuyer
elle, de s'accrocher à elle comme à l'ancre du salut,
en dépit de toutes les menaces qui l'environnent, de ré
dre à ses avances par le plus entier asquiescement inti

Le roi de Juda et son peuple doivent suivre une l
de conduite conforme à cette conviction; *ne pas me
ser les eaux de Siloé qui coulent doucement* (18)
source qui jaillit sous la Montagne de Sion demeure
Jahvé et qui est un don de sa libéralité. Mettre
confiance dans les alliances humaines est un manque
foi envers lui. Tel est le sens du célèbre message d'I
au roi Achaz, au moment de la menace syro-ephraïm
Parlant du plan des deux rois confédérés contre Jud
sa dynastie : *Cela, dit-il, ne tiendra pas et cela n
fera pas; car la tête d'Aram, c'est Damas et la
d'Ephraïm c'est Samarie, et la tête de Samarie, c'e
fils de Romélie, tandis que la tête de Juda c'est Jé
lem et la tête de Jérusalem c'est Jahvé des armées* (
Inspirer à son roi et à son peuple une foi héroïque
toute puissance et en la protection de Jahvé, suffisa
elle seule à maintenir au milieu des plus graves da
l'exsitence nationale de Juda et par là les détourne
alliances étrangères, telle est la grande préoccup
d'Isaïe. Fondé sur les assurances reçues au momer
sa vocation, ce géant de la foi a eu conscience d'

(18) *Is.*, 8, 5.
(19) *Is.*, 8, 7-9.

ain, à ce moment unique de l'histoire, toutes les sances du ciel et de l'enfer; et, avec une audace ie, il a offert au roi de les mettre en branle pour donner « le signe » qui eût provoqué sa foi. Achaz se et s'obstine aveuglément dans ses combinaisons aines, et, par son infidélité déclanche le jugement e rejet de l'humanité païenne. Toutefois la mauvaise nté des hommes ne saurait rendre vains les plans s de salut. Une fois consommée la rupture entre vé et la génération infidèle représentée par le roi pré- cateur, sa cour et la masse de son peuple qui le , les promesses sont transférées à la petite commu- té spirituelle dont le prophète est le chef. Elles seront lisées par le mystérieux « Emmanuel » fils de la non ins mystérieuse « Almah » et qui sera le chef d'une ération nouvelle laquelle trouvera sa joie, sa conso- on et son bien suprême dans la certitude de son on avec Dieu symbolisée par le nom même son chef : « Immanuel » Dieu avec nous ! Telle la grande espérance qui a fait battre le cœur saïe et à laquelle il n'a jamais renoncé. Pour le pro- ète lui-même comme pour le roi Ezéchias et pour les mmes d'Etat auxquels Isaïe s'affronte pour leur arra- er une décision conforme à la vocation surnaturelle sraël, la révélation de l'avenir avec ses menaces de gement et ses promesses de salut, contient le secours ert par Dieu, comme l'étincelle où doit s'allumer la mme de la foi. Seule cette certitude d'être appelé par eu même et soutenu par sa main, rend possible ce noncement héroïque de l'âme à toutes les tentatives maines de salut, pour marcher sur les traces de Dieu, rdissant dans ses desseins mystérieux, la trame de l'his- ire.

V. — Passivité et activité dans la foi

Cette manière dont la foi ligote l'activité humaine igmatisée de vanité et d'impuissance pour nous livrer eds et poings liés à l'activité de Dieu, comporte une iternance de passivité et d'activité qui déconcerte la ison humaine et qui lui paraît entâchée de contra- ction.

D'une part, la réponse de la foi aux offres et promesses de Dieu, comporte, de notre côté, le re cement à un certain ordre d'activité, l'humble con sion de notre impuissance, un renoncement à nous a nous-mêmes par nos propres forces et notre prude C'est bien à dessein qu'à toutes ses exhortations à la le prophète ajoute celles à persévérer dans le calm le repos :

Sois sur tes gardes, mais tiens-toi tranquille ! (est-il dit au roi Achaz; à ne pas accabler le malheu peuple d'impôts et de charges militaires, car c'est le Nom du Seigneur et non point dans le nombre chars et des cavaliers, que se trouve la suprême cha de salut :

Laissez donc en repos ce peuple fatigué !
Donnez-lui donc du relâche ! (21)

C'est pour n'avoir point écouté cette voix que le p ple court à sa perte :

« C'est par un retour sincère et une paisible att
Que vous seriez sauvés;
C'est dans le calme et dans la foi
Que serait votre force.
Mais vous ne l'avez pas voulu;
Et vous avez dit : « Non !
Mais nous courrons sur nos chevaux ! »

Eh bien, oui ! vous courrez, mais ce sera pour f
« Nous volerons sur nos coursiers ! »
Eh bien ! plus vite courront ceux qui vous po
[suivro
Mille d'entre vous fuiront à la menace d'un seul
Jusqu'à ce que vous ne soyez plus qu'un reste
Tel un pic sur la cime d'une montagne,
Un signal sur la colline (22) *! »*

Mais si la foi représente ainsi une renonciation à t recours humain, une passivité à l'égard des événeme

(20) *Is.*, 7, 2.
(21) *Is.*, 28, 12.
(22) *Is.*, 30, 15-17.

rables, d'autre part, par le risque formidable qu'elle porte, elle est la forme la plus haute et la plus nse d'activité intérieure. Car il faut un refoulement ient de toutes les objections de la sagesse humaine, plus haute tension de toutes les forces intérieures, r renoncer ainsi à tous les secours humains qui s'of- ut, et, en face des catastrophes imminentes ou déjà venues, se résoudre à cette décision héroïque, humai- nent désespérée, de lâcher tout appui terrestre et de s'enfoncer dans la nuit en tenant la main de Dieu ».

Cette plongée dans le noir que le roi Achaz n'eut pas ez de foi pour risquer quand le prophète lui demanda se sentir sur la défensive et de renoncer à des alliances ngereuses pour la religion, ce fut au contraire, l'atti- le d'Isaïe en ces temps de fiévreuse agitation politi- e. Tandis que dans l'angoisse présente les yeux de ses mpatriotes se tournaient vers l'Assyrie comme vers le prême recours, lui et ses disciples se réfugiaient der- re le rempart inexpugnable de leur foi s'exprimant dans cri du cœur qu'Isaïe répète à satiété :

Immanuel ! Dieu avec nous !

C'est donc dans la conduite du prophète que se trouve lustration la plus parfaite de ce double aspect de la : d'une part renonciation à toute activité humaine considérée dans un geste de soumission totale à la des- ée voulue par Dieu; d'autre part activité spirituelle rtée à la plus haute puissance. Quand Dieu lui en nne l'ordre, Isaïe doit renoncer momentanément, même son activité de prophète, pour se renfermer dans l'at- nte, le recueillement et l'espérance.

« *C'est pourquoi,*
-il *je me tais;*
et je mets ma confiance en Jahvé
qui a caché son visage à la Maison de Jacob
et j'espère en Lui (23) *!* »

Toujours prêt cependant, au moindre signe de Dieu, rentrer dans la lutte pour sa cause, afin de lui assurer

---

3) *Is.*, 8, 7.

de la part des siens l'obéissance qui doit découler de la foi.

C'est que la foi prenant sa source, non dans une position capricieuse et subjective de l'homme, mais d'une exigence de Dieu, comporte un engagement de tout l'être à sa suite et une obéissance sur toute la ligne, obéissance qui pousse l'homme à se détourner de toute confiance coupable envers les forces de ce monde, à reconnaître son néant et son péché, à prononcer sur lui-même sa propre condamnation, à passer par le feu du jugement, comme le prophète le fit lui-même à l'instant décisif de sa vocation, à renier toutes les puissances infirmes et décevantes de la chair, pour ne s'attacher qu'à l'énergie souveraine de l'Esprit, afin de trouver dans ce geste de condamnation et de mort à lui-même, le retour à la justice et à la vraie vie. Nous sommes ici, avec Isaïe, sur le chemin de la foi justificatrice du Nouveau Testament.

VI. — Le dynamisme de la foi isaïenne.

Ainsi la foi, par cet engagement à fond de tout l'être humain dans le tourbillon de la réalité vengeresse et salvatrice de Dieu, réalise-t-elle en l'individu, la reconnaissance effective de sa maîtrise souveraine et exclusive et cette prise de position personnelle à son égard qui est l'une des exigences fondamentales de la religion prophétique. *C'est cet accrochement direct, profond et permanent de l'âme humaine à Dieu qui est la grande nouveauté du message d'Isaïe.* De même qu'il était pour Achaz et pour son peuple le gage de leur existence historique, il est, pour le croyant, une nouvelle forme d'existence spirituelle, la seule qui lui permettra de survivre à toutes les fureurs du jugement.

Dans les bouleversements mondiaux où se décharge l'opposition irréductible du monde et de Dieu, elle est comme la position de combat de l'âme religieuse, le refuge sur le Rocher, au sommet duquel l'homme, dans l'attaque comme dans la défensive, trouve son point de liaison avec les réalités éternelles.

De cette certitude d'être ancrée en Dieu, découle pour

e un sentiment de sécurité profonde, et une source puisable d'énergies surnaturelles :

C'est dans le calme et la confiance que seraient re force ! clame la voie d'Isaïe. Elle est si réconfornte dans la détresse, cette certitude intime d'avoir in trouvé un refuge ! le refuge sur la pierre angulaire ndée par Jahvé, contre laquelle vient se briser la rage s vagues ennemis.

Et n'est-ce pas encore de l'énergie vitale de la foi que illit cette vertu si nécessaire *de patience,* quand le salut fait trop attendre au gré de nos désirs ! *Per patientiam exspectamus.* C'est par la patience que nous attenons, nous dit Saint Paul à la suite d'Isaïe, cette patience ui nous donne le courage d'attendre sous la bourrasque neure où luira à nouveau le soleil de Dieu. Ainsi la oi nous libère-t-elle de toutes les craintes et de toutes s servitudes humaines, pour nous conférer à l'égard du onde *une position royale.*

A travers toutes les époques de sa vie, de sa jeusse à son âge mûr et à ses derniers jours, Isaïe n'a essé de proclamer cette position centrale de la foi dans religion. « Quiconque croit ne périra pas ! » Telle est inscription par lui gravée en lettres d'or au fronton du mple de la Sion spirituelle, dont la pierre d'angle a été osée par Dieu ! temple bâti de ces pierres vivantes et hoisies que sont les âmes, et qui trouve son équilibre et on harmonie dans le droit et dans la justice

Voici
it le Seigneur,
que je fonde en Sion une pierre !
Pierre éprouvée, pierre d'angle précieuse, solidement [posée !
Quiconque s'appuiera sur elle par la foi, ne périra pas.
Je prendrai, pour bâtir, le droit pour règle
Et la justice pour niveau (24).

Tandis que s'effondreront tous les refuges de menonge emportés par le torrent de la colère et que seront

(24) *Is.*, 28, 16.

anéantis les pactes *avec la mort et avec le sépulcre,* qu
conque s'appuiera sur la pierre de la foi ne périra pas (25

Telle est la grande espérance posée par Isaïe dans
cœur des croyants : espérance invincible qui survivra
toutes les déceptions, à toutes les tentations de doute
de désespoir provoquées par les catastrophes successive
Lorsque frappé d'épouvante et de stupeur en voya
arriver à son apogée la formidable puissance babyl
nienne, « le Prophète penseur » Habacuc, devant l'énigm
insondable du gouvernement divin sentira l'invasion
doute et se demandera avec angoisse : Mais pourquoi ?
Mais jusqu'à quand ?... il recevra de Dieu, comme
écho au message d'Isaïe, l'exhortation pressante à ten
à persévérer, malgré tout dans la foi et dans l'espérance

Obstine-toi dans la patience ! Car, malgré ses retar
La Parole aura son terme et ne faillira pas !
Et tandis que l'homme enflé d'orgueil ne subsiste
[*pa*
Le juste, par sa foi, recevra la vie ! (26).

Grande parole, qui, en montrant en la foi le parfa
ajustement de l'homme à Dieu et en soulignant sa pui
sance vivificatrice, fait la synthèse de l'enseignement d
vieux historiens israëlites des patriarches et du messa
d'Isaïe.

Mais déjà avant lui, quand s'était levée l'aube sanglan
de la persécution de Manassé, le voyant de Jérusale
après avoir connu bien des échecs et des déceptions, af
de fortifier dans la foi et dans l'espoir malgré tout
communauté sur qui allait fondre l'épreuve, avait, en u
sorte de testament spirituel, proclamé l'idée appelée
devenir si féconde du rôle providentiel de la souffrance

On foule le froment,
avait-il dit,
mais on n'a garde de le batt
[*toujours*
d'y pousser sans trève la roue du chariot
ou de le laisser broyer sous les pieds des chevaux

(25) *Is.*, 28, 14-15, 18 ss.
(26) *Hab.*, 2, 2-4.

Cela aussi vient de Jahvé des armées
Admirable en ses conseils et riche en ses moyens (27).

De ce message, il serait facile de retrouver les échos répercutés dans les oracles de Sophonie et de Jérémie. Mais ne sont-ils pas encore plus clairs dans ces prophéties du temps de l'exil ou la tradition a cru reconnaître les accents de la grande voix d'Isaïe ? Comme lui en effet, ils engagent Israël exilé et opprimé et se plaignant que sa voie douloureuse est ignorée de Dieu qui semble sourd à ses appels, à sa justice, à persévérer dans le risque suprême de la foi; de la foi qui délivre sans cesse à nouveau ces grandes forces spirituelles que l'homme ne peut enchaîner, à s'obstiner, malgré tout dans une espérance qui ne saurait être confondue et qui, en un vol d'aigle, s'élève vers Dieu, pour puiser en lui une intarissable source d'énergies :

Ceux qui se confient en Jahvé renouvellent leurs [forces
Ils s'élèveront, tel le vol de l'aigle
Ils courront et ne se fatigueront point
Ils iront de l'avant sans lassitude (28) *!*

Quiconque traqué par la grâce importune et exigeante du Dieu trois fois Saint a passé de l'incroyance à la foi, reconnaîtra dans la doctrine du prophète, ce que signifie, pour une créature humaine, cet arrachement de toute l'âme, cette capitulation de la raison orgueilleuse devant les obscurités du mystère, cette rupture, cette abdication de la chair et du sang sous les exigences impérieuses de l'Esprit ! Comme dans le drame historique d'Israël, dans le drame chrétien des âmes rachetées, c'est toujours dans cette mort spirituelle, plus crucifiante que celle du corps, dans ce passage à travers le feu purificateur du jugement que se trouve le chemin de la vie éternelle.

fr. M.-L. Dumeste, O. P.

Saint Maximin, 8 décembre 1946.

(27) *Is.*, 28, 28-29.
(28) *Is.*, 51, 31.

Un captif d'hier : Jean-Henri Lasserre

1918-1945

C'est ici, dans la souffrance, que l'o
fait vraiment l'expérience de l'amitié.

C'est ici aussi que l'on apprécie tout
la valeur et toute la douceur tendre d
foyer.

J.-H. LASSERRE,
Lettre du 25/10/43.

Qui a connu Jean-Henri LASSERRE en sa dernière mon
tée d'âme, d'où il nous a quittés pour le plein cie
imagine aisément ce qu'il fut à son départ dan
l'enfance et la vie.

Un regard étonné, pur et tendre, un cœur frais tou
fait pour l'amitié, un esprit ferme et souple, ardent e
docile, un charme d'adolescence qu'aucune épreuve n'a
tère : tout cela vient de loin.

Il se présente à nous, grave et gai, calme et vibran
recueilli et donné. Dans la générosité suprême de sa jeu
nesse intacte, il offre le plus déchirant sacrifice, celui d
ne point revoir sa patrie et sa mère, à l'heure où tous se
frères, après cinq ans, touchaient la liberté.

Jean-Henri LASSERRE naquit à Dax, le 16 août 1918. passa à l'Ecole Militaire préparatoire de Billom sa prelière adolescence.

Admis au brevet supérieur, tout vibrant de l'espoir de carrière qui s'ouvrait à lui, il fut à Pâques 1936, brusuement stoppé par une pleurésie. Le choc moral fut rrible : à tout accident, à toute menace offensive de la urde maladie il allait désormais se sentir un être diminué, ne « cloche », avouait-il, avec un regard voilé. Et, quand, ur la fin de la captivité, sous l'influence de grandes amitiés d'une comblante expérience d'Action catholique, de nouaux horizons infiniment plus beaux se découvraient à n âme affamée de don de soi, Jean éprouva comme un gret déchirant d'avoir des moyens si réduits et si peu à nner.

Apparemment guéri, Jean s'engage à Pâques 1939 pour réparer Poitiers. Il est aussi anxieux de n'être pas mainnu hors du drame qu'il sent approcher.

Le 4 juillet 1940, après trois semaines de déplacements cohérents, il est fait prisonnier dans les dunes de Dunrque.

C'est à pied qu'il gagne l'Allemagne comme tant d'entre us. Dans plusieurs camps, il connaît la faim, la misère, s poux, les brimades, avant d'atteindre le stalag VI H.

Jean eut la chance — l'unique chance pour un captif — fréquents changements. Le pire risque n'était-pas l'emurgeoisement ? Il n'eut point de cela conscience au but, il suivit le mouvement. Plus tard, il s'en félicita en remercia Dieu.

Il passa de l'inaction du camp grillagé aux corvées verses à l'entour. Puis après six mois, du VI H au VI F à cette fonderie (Kf 332) où, six mois encore, il exerça vers métiers. En août 1941, le voilà à Essen, chez rupp : un an de bagne.

Partout l'approche du printemps 1942 — le deuxième la captivité qui se levait sans espoir proche — envrait nos cœurs refoulés. Les menaces du grand Reich inrent quelques indécis, mais aucune digue, aucun barge, n'empêcha ce prodigieux envol de pigeons-voyageurs rs ce qu'il y a de plus doux au monde : un printemps liberté.

Pendant plusieurs mois, Jean se prépare sur place
le fait comprendre aux siens. Mais il ne réalise son pl
qu'au début de juillet.

Jean est repris; en Hollande, je crois. Il encaisse bi
le choc. Quelle épreuve pourtant, pour le corps et po
l'âme. Après des jours intolérables, Jean retrouve à Raw
Ruska 20.000 évadés. Rawa-Rusk le camp sur qui coura
les bruits les plus sinistres. Ceux qui sont revenus
là-bas aiment à en parler comme d'une école où nous avo
réappris un certain honneur qui tendait à s'obscurcir :
se montrant à découvert, nos gardiens nous ont ren
service. En nous replongeant dans la misère, ils ont c
clenché le jeu — trop limité jusqu'ici — d'une solidar
instinctive et puissante.

Peu après son arrivée, des camarades trouvent po
Jean du travail à la poste. Il entre à son amicale rég
nale, gère la caisse, visite les malades. Ainsi arrive-t
comme beaucoup, à tromper sa faim astucieusement.

Il participe alors avec joie et fierté à la vie religieu
du camp, ardente, étalée en plein jour et presque p
vocante. Son audace séduit tant d'ignorants et d'inqui
qui viennent au baptême ou reviennent à la foi, à
pratique ou à la communion.

Jean, cependant, eut un fléchissement. Lassitude, sa
ébranlée, torpeur du corps et de l'âme... A son arri
au IV B, hospitalisé à l'infirmerie, mais non retenu com
inapte, il néglige sa pratique religieuse jusque-là réguliè
sinon fervente.

Jean fera allusion dans ses lettres de malade à ces m
d'abandon. Pour sa conscience c'était une trahison.

La sortie de l'infirmerie du IV B au camp en mars 1
inaugure une période grave et pleine.

Inscrit « Leichtarbeit » (travailleur léger), il se s
fragile. Peu à peu, par raison et volonté, il s'impose
économie d'efforts, une régularité, une discipline infinim
difficile en captivité. D'autant plus méritoire qu'elle c
trarie un penchant à la fantaisie, un goût de l'action
du chahut, des scrupules constants sur les exigences d'a
nir à préparer; mais ses amis l'aident de toutes manièr

L'inquiétude de son avenir surtout l'angoisse. Il

aire appel à toute sa confiance en Dieu pour n'en être s assombri.

Mais l'U. P. G. (Union des Prisonniers de Guerre) est i vibrante et efficace, la seule à poser et à résoudre ertaines questions d'entr'aide négligées, à préparer cer- ins problèmes d'avenir, à répandre au sein des baraques des services, une influence transformante du milieu risonnier toujours porté à retomber, à s'alourdir, à se rmer. Les dirigeants et militants portent fièrement en e nombreux camps le témoignage du Christ et n'hésitent s pour le répandre à risquer une évasion nouvelle, à uitter les places tranquilles et les bons amis, à partir à nventure dans les kommandos qui ont la réputation de agnes. Jean, introduit dans ce réseau d'amitiés conquén- ntes, en devient vite un des animateurs.

A cette heure aussi, Jean rentre dans la vie du Père e religieux qui fut jusqu'à la fin son ami), et le Père n sa vie. Rapidement, cette amitié mûrit comme une reuse moisson au soleil de la messe quotidienne que an sert avec une lucide ferveur. Leur amitié, c'est ce uble regard (dont parle Saint-Exupéry, dans « Terre s hommes), fixé non pas l'un sur l'autre, mais sur un isième : le grand ami, et sur la tâche quotidienne qu'il ur donne. Ouverte à tous les courants de la baraque et camp, à toutes les misères des malades et des enténés, cette amitié prend en charge, inquiète et joyeuse à fois, tout le milieu médiocre et douloureux que le Seieur lui confie. Peu à peu, elle étend partout ses exinces de totale communauté.

Bienfait de ces discussions tenues au coin des tables, us bousculées que dans un bistrot encombré, de ces unions dans le chahut à douze ou quinze sur les troimes étages de nos lits, de ces conseils en pleine baraque, rmi les nouveaux arrivants tout surpris. Jean éprouve e grande douceur en cette promiscuité : comme il est n de vivre au milieu de tous, de refuser les moindres vilèges d'aise et de confort, d'accepter ces dures conintes qui nous maintiennent « l'un d'eux ». Jean le fait us effort, dans le sourire et le sourire permanent, parce il aime, et que, non seulement eux, mais lui, pourraient uter de son amour s'il les quittait.

Jean se jette avec une fervente allégresse dans cette action si nouvelle. Pouvait-il trouver mieux que cette méthode si réaliste par laquelle passe un tel courant de fraternité qui purifie l'atmosphère et où toute activité intervention ou service, provoque un tel effort spirituel du militant.

Deux mois lui suffisent pour monter. Il mène, timidement d'abord, quelques réunions, élabore des enquêtes adaptées à sa baraque, forme quelques équipiers et chaque jour avec eux rafraîchit la connaissance et le contact de deux cents camarades souvent renouvelés. Responsable de baraque, il est le modèle constamment cité parmi ses frères. Il dégage une telle chaleur d'âme souriante qu'il est comme un printemps pour ses amis.

Enrichi par cette expérience, Jean sent pousser ses ailes, il est trop détaché, même de l'égoïsme le plus légitime et le plus subtil, l'égoïsme spirituel, pour s'enclore en la douceur de ses amitiés et se satisfaire d'un apostolat somme toute facile, quand on est entouré et soutenu comme il l'est.

Jean guette l'occasion de partir en kommando. Elle s'offre. Il part en missionnaire. Avant son départ, il est parmi ses frères à la chapelle, investi dirigeant par Huber. La conscience vive de cet engagement dans une telle mission d'action catholique se rattache nettement pour lui au caractère et à la grâce de sa confirmation.

Par bonheur, le kommando est proche. C'est le village voisin. Jean n'a plus que la messe et la communion mensuelles, mais il a admirablement compris que la vie liturgique et sacramentelle tant savourée au camp, n'était qu'un moyen au service d'une vie totalement chrétienne et apostolique. Dieu pourvoit à son ravitaillement intérieur par la prière, à son dynamisme par la charité.

En peu de temps, les quarante nouveaux camarades sont conquis. Par le service et le sourire, il rend le kommando si agréable par ses jeux, ses lectures, son atmosphère, qu'il atténue la tentation de chercher le plaisir au dehors, et quel plaisir! Qui songerait à critiquer ce chrétien qui est le plus jeune et le plus vivant. On lui pardonne même sa piété. Ce que l'aumônier n'a osé demander après trois ans, aux chrétiens trop officiels qui le cha-

à son passage mensuel, Jean l'obtient de gars plus
es, moins attirants, mais plus généreux : après trois
une prière du soir rassemble chaque jour le cin-
ne, le quart parfois du kommando.
eux encore, sans qu'ils s'en doutent peut-être, un
reux coup de barre est donné parmi ces demi-heu-
Sans cesse alertés sur les affamés du camp voisin :
çais, Russes, Italiens, partisans Serbes, ils sont in-
à donner pour eux tout ce que leur vie chez l'habitant
laisse de vivres disponibles (colis personnels et Croix-
ge), alors que, laissés à eux-mêmes, ils cherchent en
grand nombre, à faire argent de tout et à exploiter
isère.
cinquième mois, Jean est rappelé au camp avec son
nu, le cœur gros de ce qu'il laisse. Au camp, sans
crocher » son travail de militant de base dans la
que où il vit, Jean est associé au comité et dirige avec
rt et Raymond l'ensemble des sections et des ser-
.
utre temps, d'autres tâches l'occupent. En 43, ç'avait
'accueil des grands Hollandais faméliques et des pe-
Italiens écrasés de mépris. En 44, il s'agit de sou-
les incessants convois de miséreux et d'évadés repris.
agit d'aider l'organisation d'évasion qui, par la colla-
tion de plusieurs nationalités fit bien souvent mer-
e.

printemps et l'été 1944 furent des plus enrichissants.
uipe des dirigeants, conscients de la fin qui approche
ses difficultés de tous ordres, anxieux des problèmes
etour et de l'après-guerre, se resserre davantage. Jean
nt l'âme de cette communauté de vie et de travail.
ureusement, au risque d'y sacrifier quelques avantages
riels, la plupart s'arrachent à tout emploi qui sert plus
oins directement les gardiens. Une formation inten-
est instituée. On se groupe pour travailler.
ne incompréhension obstinée de certains éléments ca-
ques pesaient sur le groupe. Il n'est pas jusqu'à son
constant de tout engagement politique qui n'ait in-
osé. Il parut bon à l'autorité d'essayer une autre for-
susceptible, pensait-on, de mieux réaliser l'unité.

Elle essaya donc un changement de responsables, d'aumônier. Il est difficile d'imaginer l'épreuve des geants; Jean la ressentit plus douloureusement que en ce dernier automne où, malgré son énergie, il ar mal à retenir quelques défaillances physiques et mo

Telle était pourtant la loyauté et le magnétisme tolique de Jean qu'il lui fut demandé de participe nouveau comité et qu'il apporta toutes ses ressourc la nouvelle expérience. Par son exemple, la crise des geants fut résolue. En cette fin d'octobre, il sem avoir vaincu la captivité : tout le monde remarqua vitalité et son espièglerie.

Le mois qui suivit enregistre une dépression subit

Décembre!... Depuis quelques jours sa voix rest sourdie. Le 5 il garde le lit. Le 12, le docteur qui déc subitement la gravité de son état l'hospitalise à l'infir du camp. Et, le 14, après une radio alarmante et l couverte de bacilles, il passe à l'hôpital extérieur.

C'est ici que s'ouvre une émouvante correspondanc l'amitié et la foi illuminent la souffrance.

Jean exige du Père la vérité qu'il soupçonne. O est positif. Le coup l'abat. Il se recueille. Mais très il se reprend et c'est lui qui réconforte le Père boule

Le coup est un appel de Dieu, il y répond soudai un grand engagement où s'exprime la montée de ces ans. S'il guérit, il sera prêtre, frère prêcheur.

Jean a « encaissé » peu à peu sa vocation de m A Noël déjà son cœur a compris la véritable accept et la paix. Le don qu'il avait fait de lui-même dar cri, quand il s'était vu terrassé, il le ratifie en plei cidité. Il écrit :

> « Il n'y a pour moi qu'un idéal unique, le sace C'est pourquoi je demande au Bon Dieu de tou force de mon cœur avec tout l'amour et la passi mon âme, de me guérir complètement pour êt ouvrier du Christ. Seulement, j'ai peut-être enco regret; on a bien le droit d'avoir des regrets lors sont légitimes. Je crois que Dieu le permet, n'est-ce J'aurais voulu être plein de santé, fort, plein de vi

flammé de jeunesse ardente. J'aurais voulu que des perspectives brillantes d'avenir, nombreuses, se présentent à moi. Alors, je me serais tourné vers la croix du Christ divin et tombant à genoux, je lui aurais dit « mon Dieu, c'est à vous que je veux être, à vous seul, *le reste n'est rien, je le rejette;* ce qui compte seulement c'est votre amour; alors je veux vous faire aimer et pour cela vous faire connaître. Je serai votre prêtre, protégez-moi, guidez-moi toujours ». Alors que maintenant, c'est peut-être un scrupule idiot, j'ai l'air de choisir le sacerdoce parce que je ne puis prétendre à rien, parce que même guéri, je resterai quand même un malade.

Mon Père, ne croyez pas que je me révolte. Oh ! non. Que la volonté de Dieu soit faite ! Mais le bon Dieu, l'Etre parfait par excellence doit recevoir les cadeaux les plus beaux, les plus purs; c'est pourquoi j'aurais aimé, oh combien ! me donner à lui en pleine santé et en pleine jeunesse. Mais il est si bon et si miséricordieux que j'ai pleine confiance et il me permettra peut-être de consentir pour lui un beau sacrifice ou alors il m'acceptera comme je serai. Dieu est si bon, Dieu n'est qu'amour ».

n'est pas question pour l'instant d'offrir sa vie en ifice; s'il le faut un jour, Dieu ne lui en laissera pas re le mérite. Mais il peut promettre au service total Dieu la santé et la vie qu'il reconquiert. Et parce que on portant sur l'avenir ne le satisfait pas, le Père est né à lui proposer une consécration immédiate qui transre d'un coup toute sa vie. Audace peut-être, mais que quand on est si douloureusement coupé de l'Eglise e sa famille religieuse.

près la première hémoptysie grave du vendredi 9 fé-, Jean ne fut plus autorisé à écrire. Mais les visites Père se multiplièrent jusqu'à deux, trois, et quatre par semaine. Leur dialogue s'élève désormais aux ons de l'ineffable. Les regards expriment mieux que un infini de tendresse et de foi. Le Père recueille au pour lui offrir sans cesse et le réconforter, des témages d'amitié, toujours renouvelés.

ais le pneumo ne prend pas. Le thoraco est impossible. maigrissement survient. La poitrine lui fait mal. La iration s'accélère. Une deuxième hémoptysie mobilise lant trois jours, du lever au coucher, une garde sponte de prières à la chapelle. Le rosaire dans le secret

duquel Jean pénétra si bien, le rosaire qui l'enchan quand on l'égrenait à cinq au milieu du camp, cha commentant son mystère, le rosaire monte sans inter tion pour lui vers Notre-Dame de Lourdes.

Jean regarde en face la mort qui vient. Oh co c'est doux de mourir quand on aime! Mais comme dur aussi! S'arracher à ses frères qui lui donnent tan joie! Il sait pourquoi il meurt. Il ne veut rien pe de la richesse infinie d'un tel sacrifice. La guerre s'ach il veut en hâter la fin. La paix va commencer, il ve travailler.

En cette ultime semaine de servitude, Jean frém l'espoir suprême : si un avion américain l'emportai bas vers les Landes où sa mère l'attend!

Le 17 avril, inopinément, une chambre est libre. transporte Jean. Le Père est autorisé à veiller jou nuit son ami. Jean voit là un sourire du Seigneu l'Ami, et goûte une heure de profonde, d'extatique gresse, quand devant ses yeux le Père installe les o de la messe qu'il dira maintenant chaque jour près d

La nuit descend. Douce nuit d'avril éclairée d'incenc l'entour. La guerre saccage le printemps. Mais Jea trouve intact le sien, son enfance. Il se représente sa son, ses jeux et ses amours de gosse. Parmi les hui photos reçues en Allemagne, il en choisit quatre retrouve le mieux son père, sa mère, son frère, sa Il les embrasse et les bénit. Il les confie au bréviai Père : « Vous leur direz comme je les ai aimés...; ce n'est pas possible. »

Ses souvenirs et ses projets, ses mots gamins sor treposés d'effusions toutes simples qui cent fois revien en ces trois derniers jours « Jésus, je t'aime... sainte Mère de Dieu ». Irrésistiblement, le Père songe à la de sainte Thérèse de Lisieux.

Jean lui-même réclame et dirige dans la nuit la tation du rosaire complet : « Doucement, mon Jean, dors. Il ne faut pas te fatiguer — Le rosai ne fatigue jamais, c'est toi qui me l'a appris. »

Au soir du deuxième jour, mercredi 18, un tra munitions fut mitraillé en bordure du camp. Deux

losions et d'embrasements : spectacle d'Apocalypse. e épreuve nerveuse pour nos grands malades. Mais te heure, Jean n'entend rien de tout cela. C'est une e d'extase qui l'occupe sans doute. Effet de la fièvre montée brusque. Mais ne fallait-il pas que sa pensée on cœur soient fixés sur le Seigneur et Notre-Dame une exceptionnelle intensité pour le délivrer de la et le jeter déjà dans le paradis ? Comment distinguer la mort des saints, précieuse devant Dieu et les mes, au moment où les plans se rejoignent et se ent, ce qui est de Dieu et ce qui est de l'homme ?

an dressé sur son lit montre dans un sourire plein armes Notre-Dame qui le regarde et l'appelle. C'est n Fils qu'elle veut le conduire. Il s'impatiente et s'at-e que le Père ne voit rien. L'aumônier, deux prêtres, infirmier, un malade, s'en vont impressionnés. Le ciel te Jean : quoi d'étonnant qu'il se fasse visible à ses ?

avait besoin de ce réconfort pour la seconde nuit : démon rôde autour de lui. Jean affirme qu'il est dans hambre. Et quand il prend conscience qu'il est son t, lui qui voudrait n'être que le jouet du Christ, il lui les injures les plus vertes, curieuses dans sa bouche. session ne se calme que pour le laisser angoissé de pules. Sa vie lui fait horreur. Il a perdu son temps, rien donné à Dieu. Certes, sa très grande délicatesse ne le portait naturellement au scrupule, mais les liés qui l'ont épanoui, l'influence du Père qui rayonna lui, la spiritualité dominicaine « toute large, joyeuse arfumée », vrai paradis de délices (1), le contact di-avec l'Evangile, la grande souplesse qui était en tout oi de l'équipe et tempérait ses exigences — tout cela vait bien au-dessus des grossièretés de la vie. Pré-é de tout repli sur lui-même, il savait où regarder pour iner l'épreuve, et sa confiance ne cessait de grandir on âme avec la dilatation qui est « souvenir de Dieu », sant toute tristesse qui est « souvenir de soi ».

cette heure, c'est cette confiance qui subit l'assaut. ette confiance en Dieu n'avait été que confiance en

(1) Témoignage de sainte Catherine de Sienne.

lui-même, quel échec et quelle admiration! L'âme qu
briser les amarres doit goûter la détresse, la solitude in
de l'agonie, même veillée par l'amitié. Ne fallait-il
qu'il vécut jusqu'à la brisure son Gethsemani et
dernière offrande de ce camp, il fut le symbole expr
et le frère des millions de morts de la guerre abando
comme le Christ en croix.

A l'aube du jeudi matin, après une nuit de lutte, i
fallut pas moins pour l'apaiser qu'accepter une der
fois l'aveu de ses fautes et répandre sur lui immens
décisif, tout pénétré de tendresse humaine, le pardo
Dieu. Et Jean ne perdit plus la paix.

Certes, le malade s'est déjà offert en victime. Il a
ses intentions qui partent des plus proches et recou
le monde. Il a tout donné, sans réserve; mais l'e
de vivre, en lui, n'était pas tout à fait enlevé, l'e
surtout de revoir et la France et sa mère.

Il est sûr maintenant que Jean peut tout. Sûr aussi
le doit. Le Père et les amis, autant que lui, ont d
le plus beau sacrifice. Et tous l'ont préparé. C'est l'h
de l'offrir entre les mains du Père, solennel total :
ne voulais pas que tu perdes quelque chose de to
crifice... » Et Jean frissonne d'émoi tellement il est m
fique d'être tant aimé et par amour d'être appelé
tel geste : sa messe, son unique.

> « Mon Jésus que j'aime et maman Notre-Dame, je
> offre ma vie pour :
> ma mère et mes parents; Papa, André; et M
> Jeanne et pour toute ma famille,
> pour mes frères tant aimés, les militants et l'a
> catholique, pour la paix, pour la France, pour l'E
> et le monde ».

C'est fini. Non. Un grand effort, il reprend :

> « J'offre spécialement le sacrifice de ne jamais
> ici-bas la France et ma mère... pour la fin de la gue

Il garde un moment les yeux clos, puis sourit : « moins difficile que je ne le croyais ! »

Maintenant, c'est l'action de grâce que rien n'i

mpra. Paisiblement, il règle les détails, fait transmettre tous, infirmiers, médecins, les remerciements qui gonflent n cœur. De tant d'heures fraternelles à la recherche du hrist il évoque le meilleur.

Son regard prend une expression intense quand il re-rde et baise son crucifix et répète à Dieu son amour.

■ ■ ■

Au matin, l'aumônier, habitué, présage la fin. « Avan-ez votre messe » dit-il au Père. Très lentement, le Père élèbre et suit Jean de profil. Sans difficultés apparentes, pleine voix, avec une ferveur et une application intenses, ean répond à sa dernière messe, jusqu'au dernier *mi-erere nobis*. A partir de la consécration, son visage est ittéralement transfiguré, sa voix frémissante, ses yeux rillants de joie.

La messe achevée vers 7 heures 45, Jean s'abîme dans action de grâce. Ses mains liées à celles du Père lui isent par pression qu'il s'unit à ses invocations. Oppressé, es yeux clos, il murmure encore.

Le Père et l'Aumônier commencent les prières des gonisants. A l'instant où ils achèvent, le vendredi 20 avril, 8 heures 10, Jean rend le dernier soupir.

« Nous devrions être en perpétuelle action de grâce », -t-il plusieurs fois écrit.

D. R.

LA VIE RELIGIEUSE ET SPIRITUELLE EN AMÉRIQUE LATINE

PAR suite d'une insuffisance de documentation dont le le teur ne devra pas se montrer surpris, nous ne l donnerons pas une vue d'ensemble des divers mouv ments spirituels dans les pays d'Amérique latine, mais se lement quelques renseignements assez fragmentaires (et s quelques pays seulement).

Un fait très significatif — et dont il ne peut manquer se réjouir — frappe dès l'abord le chroniqueur français q se penche sur les livres et les revues venus de la lointai Amérique latine : il y retrouve la France.

Pour ne parler que des livres portant sur des sujets re gieux et sur des problèmes de spiritualité qui entrent da le cadre de cette chronique, il constate, en effet, que la pr portion des ouvrages traduits du français est particuliè ment importante. Sur une liste — formée au hasard — d'u cinquantaine de livres religieux publiés récemment en Am rique latine, une vingtaine d'entre eux sont traduits de not langue et proviennent d'auteurs tels que Léon Blo Ernest Hello, Paul Claudel, René Schwob, Gaétan Bern ville, Félix Klein, le P. Sertillanges, le P. Plus, le P. Gill etc.

La France, on la retrouve aussi dans les revues, et no nous plairons à souligner cette influence au cours de not exposé. Mais, pour aussi important qu'il soit, l'apport spi tuel français ne devra pas tellement attirer notre attenti qu'il nous fasse passer un peu trop rapidement sur les div ses manifestations de la vie spirituelle en Amérique latine c'est cette dernière que nous nous efforcerons surtout faire connaître, quoique de façon très fragmentaire, com nous en avons déjà prévenu le lecteur.

Nous commencerons notre tour d'horizon par le Mexiq d'où l'on nous écrit « qu'étant donné le nombre très restrei

religieux au Mexique, il existe fort peu de revues de itualité dans ce pays : ce sont les revues françaises au traire qui permettent de combler cette lacune ».

armi les revues mexicaines que nous avons entre les mains, n est une cependant qui est exclusivement consacrée à la itualité. C'est la revue ESPIRITUALIDAD CRISTIANA, publiée lexico par les Pères Jésuites conjointement avec les revues .TURA RELIGIOSA *et* CULTURA SOCIAL. L'influence française y très importante, puisque nous y trouvons, traduits en espa-l, des textes d'écrivains spirituels français tels que le Garrigou-Lagrange, le P. Dudon, le P. Meschler, le P. Le-ne, le P. Prat, etc. Toutefois les articles pensés et écrits espagnol l'emportent tout naturellement par le nombre n par la qualité. Parmi ceux-ci, notons notamment une de assez fouillée sur *La notion de Lumière dans l'Evangile saint Jean* par l'abbé Salvador Castro Pallares (septembre-obre 1945).

Par contre, la revue CHRISTUS, dirigée elle aussi par les res Jésuites, et destinée spécialement au clergé, est d'ins-ation plus strictement nationale. Elle traite en effet de ques-ns qui intéressent surtout l'Eglise mexicaine. Mais elle olie parfois des articles de portée plus générale, comme t, par exemple, l'éditorial sur *La diffusion de la Sainte Bi-*que renferme le numéro d'août 1946. Nous retiendrons tout la conclusion de cet éditorial, qui signale les meilleures tions de la Bible à mettre entre les mains des fidèles et ferme pour nous d'utiles indications sur le renouveau bibli-dans les pays de langue espagnole. Jusqu'à ces derniers ps, on n'avait guère à opposer aux éditions protestantes la Bible que des traductions ayant généralement pour fon-ment celle de Torres Amat. Les versions catholiques faites les textes originaux se font plus nombreuses de jour en r. Outre la Bible publiée à El Paso (Mexique), il existe Sainte Bible éditée à Buenos-Aires en 1943 par José J. Re-i, s.j. et celle qui a été publiée à Madrid en 1944 par bino Nacar Fuster et Alberto Colunga, o.p. De par ailleurs, nseigneur Juan Straubinger a publié en 1944 à Buenos-es une édition des Saints Evangiles traduits directement le texte original. Réjouissons-nous de cette floraison de ductions bibliques plus scientifiquement établies qui ten-t à mettre les pays de langue espagnole au niveau des pays à mieux pourvus en excellentes traductions (1).

(1) Une autre manifestation intéressante de ce nouveau biblique la résolution adoptée en octobre dernier au Congrès inter-amé-in d'éducation catholique; il y est expressément affirmé que « la naissance de la religion exige la connaissance et l'étude des Saintes itures », LOS PRINCIPIOS, nº du 12 octobre 1946.

Ne quittons pas le Mexique sans nous arrêter, encore
instant, non pas cette fois sur des périodiques, mais sur
ouvrage de haute valeur, écrit originairement en anglais,
est vrai, mais par un religieux mexicain, le P. Jaime C
tiello, s. j. Cet ouvrage, qui porte pour titre : *Une psycho*
gie humaine de l'éducation, est loin d'être étranger à l'ob
de notre chronique : il s'y rattache au contraire étroiteme
« Si la vie spirituelle est une vie transcendante sur laqu
le psychologue refuse toute compétence directe, elle n'est
une vie séparée et n'écrit son histoire visible qu'avec
matériaux que lui dispense le composé humain », a écrit a
juste raison Emmanuel Mounier dans son Traité du Caract
(p. 702). Réagissant avec autant de vigueur que d'humour c
tre les conceptions monistes et matérialistes qui se répand
de plus en plus chez les psychologues contemporains,
P. Castiello étudie avec une grande profondeur de pensée
un charme de style que la traduction n'a pas trop défiguré,
les données premières et les disciplines formatrices de la p
sonnalité et propose magnifiquement en conclusion cet id
achevé de toute personnalité qu'est la personne du Christ.
voit que la matière traitée dans cet ouvrage débouche sur
spiritualité la plus authentique puisque son auteur ne prét
pas à autre chose qu'à « faire contempler la face de Die
comme Fray Luis de Léon appelle la nature humaine
Christ et à la faire examiner sous tous ses traits de façon
mieux connaître sa signification divine. (p. 263). Il conc
ainsi son ouvrage :

> Le Christ mieux qu'aucun autre, peut nous appren
> comment penser, comment aimer, comment nous tra
> former en cet idéal de beauté qu'Il nous a révélé et
> vit en nous. Si nous sommes des éducateurs, si la
> tière première que nous travaillons n'est ni du mar
> ni du bois, mais la vie humaine, Il nous apprendra
> mouler des hommes, bien mieux qu'aucun pédagogue
> l'a jamais fait. C'est parce qu'il est venu que les homm
> en dominant ce qui est animal en eux doivent deve
> comme Lui, et doivent avoir une vie de plus en p
> abondante. *Ut vitam habeant et abundantius habe*
> (p. 283-284).

Après cette rapide incursion au Mexique, passons mai
nant en Argentine, d'où nous sont parvenus des documents
peu plus nombreux. Ouvrons quelques numéros de *Crite*
hebdomadaire catholique de Buenos-Aires. Nous y trouv
comme dans SPIRITUALIDAD CRISTIANA certains articles sig
par des auteurs français, mais en nombre moindre. Not

(2) La traduction française du livre de P. Castiello a paru
Casterman, Paris, 1946.

partout, étant donné leur importance, la traduction intégrale de la belle lettre pastorale du Cardinal Saliège : *L'heure des chrétiens* (n° du 4 juillet 1946) et l'article du P. Denis Buzy sur *La Voie douloureuse à la lumière des récentes découvertes archéologiques*, article qui n'est pas autre chose que le texte d'une conférence faite peu auparavant en Argentine par le remarquable exégète (n° du 18 juillet 1946).

La haute tenue littéraire de CRITERIO, comme d'ailleurs celle de maintes autres revues d'Argentine, sans parler de la valeur non négligeable des ouvrages qui paraissent dans cette nation, montrent que nous sommes ici dans un pays d'un grand essor intellectuel. Le directeur de CRITERIO, Monseigneur Gustave J. Franceschi, publie dans chaque numéro de cet hebdomadaire de remarquables articles sur les problèmes actuels. Entre tous ces articles, le plus digne d'attention nous paraît être celui qui a été publié dans le n° du 25 juillet et qui traite des *Conditions de la présence* (du chrétien au monde). Ici encore, l'influence française apparaît très nettement, puisque Mgr Fransceschi illustre son exposé, très personnel d'ailleurs, par des suggestions que lui fournissent l'article du P. Daniélou : *Les orientations présentes de la pensée religieuse*, paru dans le n° d'avril 1946 des ETUDES et l'article du P. Féret : *Pour un renouveau du sens chrétien de l'homme*, paru dans le n° de février 1946 de LA VIE SPIRITUELLE.

Nous venons de dire que Mgr Franceschi traite ce thème de la présence, devenu banal aujourd'hui, d'une façon très personnelle et, ajoutons-le, en fonction des problèmes propres à son pays. Après avoir fait remarquer que « les hommes d'aujourd'hui désirent savoir non seulement pour satisfaire leur intelligence, mais avant tout pour orienter leur vie », il ajoute que, dans les heures d'inquiétude et d'angoisse que nous vivons, « les non-catholiques qui ne sont pas aveugles par des préjugés sectaires attendent des chrétiens une attitude grande, généreuse, humaine, parce qu'ils pensent qu'elle est exigée par l'Evangile du Christ ».

Suit un passage que nous allons citer intégralement, parce qu'il nous révèle en son auteur un esprit aussi sensible et pénétrant qu'ouvert sur le réel :

> En tenant compte du fait signalé plus haut, je me suis souvent demandé pourquoi certains livres qui traitent des sujets strictement spirituels, immergés dans le surnaturel, ceux d'un saint Augustin par exemple, ou d'un saint François de Sales, ou d'un cardinal de Bérulle, pour ne pas en citer d'autres plus modernes, obtiennent l'audience des meilleurs parmi nos contemporains tandis qu'il en est d'autres, non moins riches de doctrine générale, qui manquent d'efficacité véritable auprès des

mêmes éléments. Et je ne trouve qu'une explication : dans les premiers, outre une ardeur plus sensible, qui ne se traduit pas par de vagues effusions pseudo-mystiques et par de douces exclamations, mais bien plutôt par une espèce de vibration profonde et chaude, on trouve un sens plus pénétrant de ce qu'est l'homme *in concreto*, un réalisme plus positif, une compréhension plus charitablement miséricordieuse des conditions dans lesquelles il se débat, un secours plus stimulant pour les possibilités de grandeur qui se cachent en chacun de nous, une force plus tonifiante pour les âmes. Les auteurs de tels ouvrages remplissent admirablement leur rôle de guides, et d'une certaine manière celui de chefs; on ne découvre en eux aucun amour de la bagatelle ni aucune défaillance. Ils réconfortent, ils sont tout près de ceux qui veulent vivre dignement l'existence qu'ils ont reçue. On les sent à côté de soi, et il n'est qu'un mot pour marquer le caractère de leur efficacité : ils sont *présents*. Certains d'entre ces auteurs sont morts depuis des siècles, et cependant ils nous sont fraternels, tandis que les autres auxquels je faisais allusion se trouvent séparés de l'homme contemporain par des distances incommensurables, même s'ils se trouvent encore sur cette terre.

Cette page, dont l'accent nous rappelle celui d'un Newman épris des vieux saints d'autrefois, n'est pas seulement d'une grande intensité spirituelle : elle démontre avec éloquence qu'une spiritualité désincarnée ne saurait avoir l'adhésion de nos contemporains, même si elle se présente avec une richesse doctrinale incontestable.

Une remarque d'ordre plus général peut être faite sur l'article du Mgr Franceschi. On connaît cette attitude d'esprit — propre à l'Espagne et à certains pays d'Amérique latine — qui tend à diviser le monde en deux parts : la vérité et l'erreur, et à voir en tout incroyant un adversaire à combattre (3). Rien n'apparaît d'une semblable tournure d'esprit sous la plume de l'éminent directeur de CRITERIO. On relève plutôt dans son étude, où domine le ton ironique, un sens aigu de la complexité des problèmes et un souci constant de comprendre son temps pour s'y adapter. C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir analysé les grands courants de pensée situés en dehors du catholicisme : le courant marxiste et le courant existentialiste, et signalé leur influence croissante dans le monde en général et dans l'Argentine en particulier, Mgr Franceschi ajoute :

La catéchèse — appelons-la ainsi bien qu'il serait mieux de l'appeler théologie —, si elle veut avoir l'audience de

(3) Cf. n° du 23 octobre 1946 du *Bulletin Hebdomadaire d'Informations Générales*, au sujet du Congrès de Pax Romana tenu à Fribourg, du 31 août au 5 septembre dernier.

nos contemporains, doit nécessairement tenir compte de ces deux courants. Si nous n'en faisons rien, nous parlerons un langage divergent de ces courants de pensée : on ne nous entendra pas parce que nous nous situerons sur un plan différent de celui qui les intéresse : nous ne serons pas présents.

On comprendra maintenant, après cette dernière citation, pourquoi nous nous sommes attardés sur ce très important article : c'est qu'il reflète visiblement, à travers la sensibilité hispano-américaine, la souplesse d'un esprit très proche de l'esprit français, et qu'il montre en même temps les heureuses répercussions qu'ont suscité en Amérique latine les articles du P. Daniélou et du P. Féret sur un sujet d'une exceptionnelle importance pour les chrétiens d'aujourd'hui.

Si les pays d'Amérique latine sont pénétrés d'un grand intérêt et d'une vive sympathie pour la France, ils n'en oublient pas pour autant l'hérédité qu'ils tiennent de l'Espagne : c'est pourquoi il existe tant de liens spirituels entre ces pays et la péninsule, liens qui se manifestent dans les échanges et la diffusion des livres et dans les articles de revues et de journaux.

C'est ainsi, par exemple, que le IV[e] centenaire de saint Jean de la Croix a suscité en Amérique latine tout un ensemble d'ouvrages et d'articles consacrés à la louange de l'illustre docteur mystique.

Une autre manifestation qui intéresse à la fois la littérature religieuse et la spiritualité est la publication en Espagne et la diffusion en Amérique latine des deux premiers volumes d'une édition des *Œuvres complètes de saint Augustin,* comportant le texte latin et la traduction espagnole. Cette édition monumentale, dont le tome premier contient en guise de préface à la Vie de saint Augustin par Possidius et aux Soliloques sur l'Ordre, sur la Vie heureuse une introduction biographique et scientifique (accompagnée d'une très abondante bibliographie) due au P. Victorino Capanaga, Augustin Récollet, et dont le tome second renferme précédant les Confessions, une introduction générale à la philosophie de saint Augustin par le P. Angel Custodio Vega o.s.a., Prieur du Monastère de l'Escurial, fait partie de la *Bibliothèque d'auteurs chrétiens,* qui est appelée à être un instrument indispensable de culture et à constituer un véritable trésor spirituel pour l'élite intellectuelle catholique des pays de langue espagnole. Un nombre assez important d'œuvres d'une valeur éprouvée doivent bientôt être publiées dans cette collection, œuvres déjà anciennes il est vrai, mais toujours précieuses, surtout quand elles se présentent avec les garanties scientifiques exigées de nos jours. C'est ainsi, par

exemple, qu'on y annonce les œuvres complètes de saint Jean de la Croix, celles de Louis de Grenade, de saint Ignace de Loyola, la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin (texte latin et traduction espagnole), les œuvres de saint Bonaventure, etc... La patristique y aura aussi sa place, ainsi que l'histoire et la philosophie, sans parler de la littérature et de l'art chrétiens. Comme on le voit l'essor intellectuel de nos frères catholiques de langue espagnole n'est pas près de s'éteindre.

Parallèlement aux pays de langue espagnole, les pays de langue portugaise entretiennent entre eux d'étroites relations culturelles et religieuses, comme en témoigne le récent voyage au Brésil du Cardinal Cerejeira, Patriarche de Lisbonne, voyage qui avait pour objet principal l'inauguration de l'Université catholique de Sao Paulo. A son retour au Portugal, le Cardinal Cerejeira a porté ce jugement sur l'état religieux du Brésil :

> Les catholiques brésiliens, jaloux de leurs traditions et conscients du sens apostolique du Christianisme, déploient de grands efforts pour évangéliser la vie individuelle et sociale ainsi que le monde de la culture. Ce qu'ils font dans le domaine de l'enseignement supérieur mérite d'être admiré comme exemple et comme réalisation (4).

Pour aussi hautement autorisées que soient de telles paroles, le lecteur aimerait sans doute trouver ici des détails plus circonstanciés sur la vie religieuse et sur les mouvements spirituels qui se manifestent au Brésil. Mais là, malheureusement s'arrête notre documentation.

En ce qui concerne le reste de l'Amérique latine, nous allons essayer de donner un bref aperçu de son état religieux et spirituel au moyen des trop rares renseignements qui sont parvenus entre nos mains et autant que le permet l'éloignement qui risque de fausser quelque peu les perspectives.

Dans les pays qui la composent, les ombres ne manquent pas, comme d'ailleurs un peu partout dans le monde. En Uruguay, par exemple, l'enseignement catéchistique est très déficient, puisque 80 % des enfants n'y reçoivent aucune instruction religieuse. (EL MENSAJERO DEL CORAZON DE JÉSUS de Mexico, n° de juillet 1946).

Avec la prolétarisation et parallèlement à cette prolétarisation la montée du courant marxiste, il faut signaler également un très grand nombre de familles irrégulières. Su

(4) Cf. PORTUGAL, Bulletin de renseignements politiques, économiques et littéraires, septembre 1946.

ce dernier point, nous avons pour l'Argentine un document de haute valeur : c'est le discours prononcé à la VI[e] Assemblée Fédérale de la A.M.A.C. le 15 septembre 1946, par le Cardinal Caggiano et publié par l'hebdomadaire CATEDRA du 22 septembre suivant. L'éminent prélat n'hésite pas à parler de

> La nécessité de la résurrection de la famille en Argentine car un grand nombre de nos familles, dit-il, sont mortes ou gravement malades sous le rapport de la vie chrétienne.

Il conclut avec une grande fermeté :

> Il est nécessaire de rechristianiser le mariage dans notre patrie pour qu'il s'élève à la hauteur de ses destins surnaturels et divins... Il est donc nécessaire, par le fait même, que, selon une claire compréhension des choses et en toute honnêteté chrétienne, nous renoncions peut-être, du moins pour l'instant, à nous livrer à des activités plus brillantes et plus accordées à l'atmosphère générale du pays et que nous persévérions généreusement et courageusement à apporter à l'Eglise la collaboration qu'elle demande à l'Action Catholique pour accomplir sa divine mission, qui est celle de christianiser les familles pour christianiser les individus et la société.

A côté des graves problèmes que nous venons de mentionner, il y a cependant de véritables espoirs, du moins pour l'Argentine, ainsi que l'indiquent les quelques détails qui suivent. Dans ce pays, on considère la nomination par Pie XII du Cardinal Caggiano (comparé au Cardinal Mercier dans un article du n° du 4 juillet 1946 de l'hebdomadaire CRITERIO) comme la récompense non seulement de ses mérites personnels mais aussi du zèle et de la dignité du clergé argentin et spécialement du haut clergé. De fait, le clergé de cette nation est très ouvert aux problèmes et aux méthodes de l'apostolat moderne, et l'on sait avec quel enthousiasme a été accueilli en Argentine au mois d'août dernier le chanoine Cardijn.

On peut penser que ces espoirs d'un renouveau spirituel en Argentine et dans les autres pays d'Amérique latine ne seront pas vains si leurs élites se mettent sous la protection et suivent les traces des héros chrétiens qui ont fleuri dans cette partie du monde. Les uns parmi eux sont déjà sur les autels : sainte Rose de Lima au Pérou, le missionnaire Roque Gonzalez au Paraguay. Les causes des autres sont actuellement en cours. L'Argentine vient de terminer le procès préparatoire à la cause de béatification de Fray Mamerto Esquiu, évêque de Cordoba, qui fut, à côté du général San Martin un des héros de sa libération et un modèle

de cette charité qui ne transige pas avec les droits de la vérité. Le Chili et l'Uruguay poursuivent activement les causes de béatification des martyrs d'Elicura et de l'Archevêque de Montevideo, Monseigneur Vera. Mais dans ce domaine de la sainteté, c'est l'Equateur qui porte la palme. Bien qu'il ne compte que trois millions d'habitants, ce pays voit se préparer dans son sein sept causes de vertu héroïque, dont la plus notable est celle du grand homme d'état Garcia Moreno.

Comment ne pas avoir confiance dans le renouveau religieux et spirituel de cette Amérique latine qui a vu s'épanouir sur son sol de telles fleurs de sainteté !

René André.

A travers les revues

Maternité divine.

En quelques pages d'une rare densité, Th. Kœhler expose ns l'Apotre de Marie (Mars-Avril 1947) la place de *Marie ns la théologie et la vie spirituelle.* L'auteur rappelle d'abord e notre sanctification ne peut se faire que selon les vues Dieu. « Celui-là s'égare qui veut aboutir à la sainteté, nir à Dieu, sans suivre les indications données par Dieu. Il it se fier au plan divin. Si nous laissons à l'idée divine it pouvoir d'opérer en nous, si nous nous y adaptons avec our et fidélité, elle devient extrêmement féconde et peut us conduire à la plus extrême sainteté. » Or le plan de eu, c'est d'envoyer son Fils en passant par Marie.

Pour retrouver, à travers le respect amoureux que nous vons à Marie, les relations intimes qui l'unissent au Christ à Dieu, il faut considérer longuement sa maternité divine. r cette maternité est une maternité parfaite. Maternité phy ue d'abord. Elle engendre véritablement, elle-même, en chair, celui qu'elle a conçu miraculeusement. Mais la ternité de Marie serait incomplète, inhumaine, comme le narque Cajetan, si l'acte de la génération naturelle n'était écédé par un acte spirituel. Dans le cas des parents cet e spirituel c'est leur accord mutuel à vouloir la concep- n humaine. Dans le cas de Marie, ce vouloir existe aussi, consentement plénier existe aussi, et c'est son *Fiat.* Elle « mère par son cœur autant que par son corps. « Marie,

pleine de foi, dit saint Augustin, a d'abord conçu le Ch
en son cœur avant de le concevoir dans son sein ». C'est p
quoi, ce Fiat est, dit Bérulle « la parole de la plus gra
puissance qu'elle proféra jamais, c'est la parole du plus gr
consentement qu'elle aura jamais ». Prédestinée à être la m
du Christ, elle le conçoit d'abord en son cœur et en
esprit. Le Christ ne laisse pas son âme étrangère au myst
qui s'opère en sa chair. Elle apporte son consentement. C'
à-dire que le Christ commence à l'envahir spirituellem
intérieurement, et veut l'associer intégralement à son myst
rédempteur.

La Bible et les pères.

Les nombreuses revues qui sont portées par le courant
glique, patristique et liturgique, actuel, publient périodiq
ment des études ou des articles sur ces questions. On est t
jours sûr de trouver dans PRÊTRE ET APOTRE, dans le p
BULLETIN DU CERCLE ST-JEAN-BAPTISTE, par exemples, des c
mentaires exégétiques et spirituels fort savoureux. Nous
mentionnerons aujourd'hui que deux articles.

D'abord celui du P. Bouyer dans LA VIE INTELLECTUE
(Fév. 1947), *Le renouveau des études patristiques*. Dans
première partie, le P. B. définit historiquement, géographiq
ment, et surtout, du point de vue théologique et spirituel,
que sont les *Pères de l'Eglise*.

> La sainteté propre aux Pères se distingue préciséme
> par une certaine façon de comprendre et de pratiq
> une activité intellectuelle dans et pour l'Eglise.
>
> ...Ce qui les distingue foncièrement de tous les th
> logiens postérieurs, si éminents que ceux-ci aient
> être, c'est une vision d'unité totale : unité de la vé
> révélée, unité de l'Eglise qui doit en vivre.
>
> ...Un des traits les plus distinctifs des Pères, c'
> qu'ils ne séparent rien. Chez eux, toujours, le comm
> taire scripturaire baigne dans la tradition, particuliè
> ment la tradition liturgique, et tend directement à
> spiritualité. Inversement, la spiritualité, à travers la
> liturgique de l'Eglise, puise immédiatement à la Par
> de Dieu.

La seconde partie de l'étude montre historiquement c
ment s'est produit le mouvement des esprits qui les p

jourd'hui vers des auteurs naguère bien oubliés. Le tableau
e donne le P. B. des expressions actuelles du renouveau
atristique est assez évocateur. La troisième partie essaye
ers de donner réponse à la question que posait à son frère
e sœur de Newman : « A quoi cela peut-il servir de lire
s Pères ? » Le P. B. y découvre un triple bienfait : Revi-
liser la théologie, en la mettant plus étroitement au con-
ct avec les bases qui lui donnent la vie : L'Ecriture Sainte
les Pères; connaissance des vérités dogmatiques suivant
urs perspectives proprement religieuses, c'est-à-dire en fonc-
on de ce qu'elles signifient de vital pour notre âme dans le
pport où Dieu entend la mettre avec lui; enfin « reconnais-
nce adorante du mystère dans le dogme ».

Le deuxième article est celui de H. Lubienska de Lenval
ans l'ANNEAU D'OR (n. 13). S'il est vrai que la bible est la
eilleure école de pédagogie religieuse, comment s'y pren-
re pour y faire accéder les enfants ? D'ordinaire, c'est par
istoire — l'*histoire sainte* — qu'on leur donne *accès à la
ible*. Mais, remarque l'auteur, « c'est un fait universelle-
ent connu que l'enfant n'a pas le sens historique ». Et
autre part, les plus belles pages de la Bible, psaumes et pro-
hètes par exemple, ne figurent pas dans l'histoire sainte.
r l'enfant y est souvent extrêmement sensible. Il convient
onc de l'éduquer lui aussi par la liturgie; car les textes de
liturgie, ce sont les « morceaux choisis » par l'Eglise de
Bible. Après avoir été autrefois, longtemps répétés, ils se
nt gravés « dans la mémoire, résumant la doctrine et façon-
ant la prière. Vers le V^e^ siècle, ils furent fixés par écrit, et
s chrétiens n'ont pas cessé de les répéter depuis lors jus-
u'à nos jours ».

On pourra juger de l'efficacité de cette méthode par cette
avoureuse histoire que conte Mme L. de L. :

> Dans une classe de tout-petits, l'éducatrice avait fait réciter ce verset tiré de la messe de Noël : « Cieux réjouissez-vous et que la terre tressaille d'allégresse devant la face du Seigneur, car il vient » (Ps., 95). La récitation finie, une voix grave dit laconiquement « encore ». Après la seconde récitation, une autre voix dit « encore » — et on a répété les versets huit fois de suite. Il n'y avait pas la moindre pointe de moquerie : les enfants avaient de trois à cinq ans; on sait qu'à cet âge ils sont sérieux comme des bonzes. Ils auraient continué indéfiniment si l'éducatrice n'avait jugé bon de les interrompre en don-

nant l'ordre de se mettre au travail. Mais à la fin de matinée, comme les enfants prêts à sortir attendaient parents, une petite voix demanda : « On ne pourrait dire : « Cieux soyez dans l'allégresse »? Quelle avait l'impression produite par ce texte, ceci restera le sec des enfants; toujours est-il qu'ils l'ont goûté, savou et retenu. »

La liturgie se fait ainsi la meilleure initiation à la bib « Quand on a lu et relu les messes de l'Avent et de N c'est avec joie qu'on feuillette Isaïe. Quand on a récité l'off des morts on est capable d'apprécier Job. Quand on a p l'habitude de savourer l'introït du jour, on aime à retrou en entier le psaume d'où il a été tiré. Ce faisant on en dans l'esprit de la liturgie et dans l'intention de l'Eglise. évite le danger des interprétations fantaisistes... On est de suivre le fil de la tradition qui remonte aux Apôtres, par eux, à Jésus-Christ lui-même. »

A.-M. H.

Russie et chrétienté.

Après l'inévitable et combien dommageable interruption d aux années d'occupation, voici que reparaît la principale revues catholiques de langue française consacrées à la Ru sie (1). Le fait réjouira grandement non seulement ancie et nouveaux abonnés français toujours plus nombreux, rieux des choses russes, mais aussi les âmes qui prient, les théologiens conscients de l'immense importance du p blème russe et désireux d'avoir à ce sujet informations et ju ments de qualité indiscutable (2).

C'est sans contredit l'article de G. Maklakoff « *L'Egl orthodoxe et le pouvoir civil en U.R.S.S.* » qui au surtout retenu l'attention et bénéficié déjà — nous le savo — d'un retentissement étendu et mérité. Comme on l'a éc

(1) *Russie et chrétienté,* souscription par quatre fascicules, 29, b levard de Latour-Maubourg - VII[e].

(2) Le centre intellectuel dominicain responsable de la revue, retenu, on le sait, pour sa devise et ligne de conduite le magnifi mot russe qui exprime la vérité, la vérité pour elle-même (Isti racine indo-européenne : ce qui est - en latin : est), program plus pur et plus élevé ne peut être exprimé. Il reste difficile.

côté orthodoxe (3) « on ne pourra plus dire désormais que dans le catholicisme on n'écrit pas sur l'orthodoxie avec compétence et avec bienveillance ». L'article, à vrai dire, ne doit pas être séparé des notes, textes et chroniques du reste de la revue, qui en accentuent le bien-fondé, aussi bien d'ailleurs qu'elles en atténuent parfois la portée et la rigueur. On n'attende pas d'ailleurs de nous ici un examen même partiel de ces cinquantes grandes pages, bien que les remarques que nous pourrions y faire ne manquent vraiment pas. Nous voudrions simplement leur faire écho et aider pour notre part à la prise de conscience nécessaire à *toute l'Eglise,* d'un problème de première importance.

Comme il faut savoir gré d'abord à l'auteur, d'avoir rappelé en quelques lignes préliminaires excellentes les *caractères spéciaux* — et si pleinement légitimes *de la piété russe !* Combien de fois — très inconsciemment du reste, bien souvent les pieux catholiques d'Occident, ne souhaitent-ils pas en leur for-intérieur, songeant à la Russie : « si elle pouvait connaitre notre procession du Saint-Sacrement, si elle disait comme nous le chapelet !... » Et voilà que même en régime soviétique tout cela continue, et la prière debout, et l'amour des icônes, et la communion sous les deux espèces et tout ! Si ce n'est pas là certes, l'aspect *essentiel du problème* propre de l'orthodoxie, vis-à-vis du gouvernement soviétique, comme vis-à-vis du reste du monde, on s'accordera cependant avec l'auteur pour estimer qu'on ne peut pas vraiment comprendre ce problème sans admettre et bien saisir la réalité propre de la piété russe. La conscience occidentale latine habituelle a autant que jamais beaucoup à faire, et au demeurant, beaucoup à apprendre aussi sur ce point, il faut le dire hautement. Sans même y penser bien souvent, nous sommes pétris d'uniformisme et d'attachement à nos propres formes de piété.

Après un exposé nécessaire de la situation et de l'attitude de l'Eglise russe orthodoxe à la veille de la révolution de 1917, pendant cette révolution et entre les deux guerres, l'auteur explique ce qu'à été l'attitude de cette église pendant la

(3) L. ZANDER, *Messager ecclésiastique* (en russe) organe polycopié, des unions chrétiennes de jeunes gens. (Nous citons de mémoire.)

guerre anti-hitlérienne et quelle est sa position actuelle. D sons que l'auteur prend nettement position en faveur de l'égli officielle (4), celle qui a su subsister au cours des terribl difficultés de 1917 à 1945, celle qui, pour le moment, semb commencer à reconstituer réellement ses moyens d'action vit en bonne intelligence avec le pouvoir officiel. L'aute loue hautement l'église de Russie d'avoir su tenir, de mai tenir (et de développer désormais) en les dissociant de tou liaison avec l'ancien idéal national, tsariste et théocratiq ses organes et sa réalité proprement ecclésiastiques.

Avec l'auteur nous nous réjouissons franchement et d'u joie chrétienne, sincère, de ce que l'église russe officiel (nous aimerions mieux qu'on dise : l'église hiérarchique) su se survivre et accentuer même — c'est incontestable des éléments « d'église » dont la valeur est absolument ine timable (foi chrétienne, sens hiérarchique, sacrements, etc.. Mais la vie propre de l'Eglise tient-elle toute au même princi surtout dans son côté institutionnel ? Et comme nous le disa un jour un orthodoxe de Paris « si eux là-bas, ont en effe sauvé tout ce qui pouvait l'être, ont fait vraiment tout qu'ils pouvaient, est-ce une raison pour que nous ici, nous maintenions pas des valeurs incomparablement plus total une liberté, une possibilité d'expression qui n'ont pas prix... » La question n'est pas de celles qu'on peut tranch au couteau, et surtout, croyons-nous elle met en cause d valeurs extrêmement hautes et graves. C'est la raison po laquelle nous croyons utile d'apporter ici des remarques i portantes sur le sujet traité dans l'article en question sur la manière dont il l'a été.

Etant donné le titre même de son travail (L'Eglise orth doxe *et le pouvoir civil...* ») l'auteur ne pouvait pas ne p mettre surtout en avant le côté *institutionnel* de l'égli orthodoxe, ses déclarations extérieures, l'action de ses hi rarques, etc... mais n'est-ce pas là déjà fausser un peu le pr blème ? Sans doute nous savons bien que les deux élémen sont indissociables, en réalité, dans l'église, et que des fai comme ceux auxquels l'auteur se réfère : maintien de

(4) Par opposition aux éléments qui, soit dans l'émigration rus mondiale, soit même en Russie et *jusqu'à nos jours*, croient devo opposer une résistance sérieuse à l'orientation hiérarchique officiell

rarchie régulière, maintien de la « vérité canonique » (5) sibilité des sacrements, ces faits-là sont déjà par eux-mêmes porteurs de vie spirituelle — laquelle est la réalité primordiale de l'église, ne l'oublions jamais. Mais n'y a-t-il pas eu aussi de tenir compte des réactions des simples fidèles eux-mêmes et de s'appuyer sur l'observation de *toute* la réalité russe telle qu'elle apparaît à travers mille indices, mille renseignemenets qui percent partout ou qui sont mêmes obtenus directement de là-bas ? Les faits ne manquent pas hélas, pour atténuer sensiblement, croyons-nous, la portée exacte de l'optimisme général de l'auteur... Témoignages sous le manteau de consciences restées invaincues et qu'une ultime certitude naturelle — sans parler peut-être d'une grâce spéciale, empêche de rentrer dans leur *terre natale* (6). L'existence de sectes et de dissidences, qui, elles aussi, ont leurs revues et leur organisation, bien plus, sentiment de *révérité et de mécontentement* vis-à-vis de l'attitude de leurs hiérarques parmi ceux-là même qui leur restent fidèles. Et que dire de l'indigence effrayante des revues culturelles soviétiques (signe plus révélateur qu'on pourrait le penser) que dire surtout de l'attitude d'un quelconque personnage soviétique ? : tantôt la surenchère nationaliste (« bien sûr nous aussi nous avons nos églises, nous aussi nous avons nos évêques, etc... ») tantôt si on leur parle de *la foi*, en Russie, un sourire qui en dit long ou une allusion aux femmes et aux vieillards... — la thèse de l'auteur, nous le croyons sincèrement est juste dans sa ligne essentielle. Si l'Eglise russe doit connaître à nouveau un épanouissent réel et plénier, il est clair que c'est en Russie que cela aura lieu, il est clair aussi que cela ne pourra se faire qu'en liaison avec la hiérarchie officielle qui aura su tenir et s'imposer. Il est non moins certain que l'action intelligente et persévérante de la hiérarchie est pour beaucoup dans ce qui demeure de vie spirituelle en Russie, non seulement parmi les propres sujets de cette hiérarchie, mais aussi en dehors de son obédience, à la manière dont la hiérarchie catholique par la fermeté de son exigence d'indépendance permet aux non-catholiques, chrétiens ou non, une liberté, dans les pays où elle se trouve, qu'ils n'auraient pas sans elle. Mais le fait

(5) Cf. p. 76.
(6) P. 130.

qu'une part importante de la vie spirituelle en Russie se perpétue en dehors de la hiérarchie officielle sinon mal gré elle; le fait surtout que l'immense majorité de la vie soviétique échappe totalement à toute influence chrétienne ces faits-là, estimons-nous, ne peuvent absolument pas être passés sous silence, dès lors qu'on traite de la situation de l'Eglise en Russie et ils constituent, par *eux-mêmes*, un grave correctif aux affirmations de notre article. Au fond nous nous trouvons ici devant un de ces nombreux cas *de mé langes de valeurs qui devraient s'exclure,* dont notre époque paraît particulièrement féconde et dont la gravité est extrême Nous pensons par exemple à l'association bourgeoisie — catholiscisme pratiquant en France, église officielle et fran quisme dans l'Espagne de 1936, etc... Ainsi en Russie c'est un très grand progrès que l'église officielle se soit déso lidarisée assez vite du tsarisme; cela peut être aussi un beau pas en avant que sa séparation (?) d'avec l'état; mais qu'est-ce que tout cela, qu'est le plus bel organisme si petit à petit la *conscience* s'en retire, si l'esprit de mensonge s'y infiltre sans même qu'on s'en rende bien compte. La fermeté (très sensible) de la hiérarchie actuelle de Russie, son sens des opportunités, son attachement à la tradition la font res sembler à la hiérarchie catholique, avons-nous entendu dire. Sans doute, mais dans la mesure où une telle évolution ne s'accompagne pas d'une recrudescence de vie spirituelle on ne peut pas s'en réjouir, purement et simplement. Comme orthodoxe je dirais que cela est contraire à toutes les meil leures traditions de l'orthodoxie et comme catholique je regarderais un tel organisme comme une caricature lamen table de l'Eglise (catholique). C'est pour n'avoir pas eu suf fisamment à la pensée ce caractère de l'Eglise indisssolubl ment spirituelle et institutionnelle, conscience sans laquell autorité et prédication n'ont aucun sens, que l'article don nous rendons compte, clair, documenté, intéressant, me paraî devoir être saisi dans la ligne générale avec une grosse réserve

Nous ne nous attarderons pas sur les textes documentaire qui suivent cet article fondamental. Entre autres profits leur lecture est toujours extrêmement utile à un chrétie d'Occident pour lui faire saisir la mentalité de l'Orient tra ditionnel, sa piété propre comme le genre de ses rapport avec le pouvoir civil. Si toute cette tradition prend un con tenu assez différent, vu les nouvelles conjectures politique

quelles, sa manière, elle, est bien dans la ligne du passé. n'est pas celle qui a prévalu en Occident, avec l'autonomie et la centralisation fortement affirmées dans l'Eglise romaine.

Dans les *chroniques* le R.P. Dumont expose fidèlement qu'il appelle le *Réveil d'une opposition*, en l'occurrence la vigilance et l'activité accrues des paroisses orthodoxes russes l'étranger, se rattachant à la juridiction du métropolite nastase (Munich) et qui n'ont jamais cessé de refuser énergiquement toute reconnaissance de l'église patriarcale actuelle. Depuis la parution de cet article, une nouvelle et importante fraction de l'orthodoxie en terre étrangère s'est dressée aussi et avec vigueur contre l'obédience de Moscou.

Celui-là ne serait pas chrétien, écrit avec sa délicatesse habituelle le Père Dumont, qui ne percevait pas le drame de conscience qui, plus profondément que tout contexte politique, bien qu'en liaison intime avec lui, se joue aujourd'hui dans toute âme russe orthodoxe. Il faut dire plus, croyons-nous et affirmer avec force — notre indépendance (catholique) à l'égard de toutes ces tendances nous le permet — les valeurs particulières authentiques que chacune d'elles maintient et représente.

Cette première livraison de *Russie et chrétienté* s'achève par le sommaire complet de tous les numéros de la *Revue du patriarcat de Moscou*. Evidemment une telle nomenclature (accompagnée heureusement d'une brève mention du contenu de chaque article) donnera bien au lecteur le plus général qui ne peut aborder la *Revue du patriarcat* une certaine idée de ce qu'on y trouve. Il s'agit là c'est entendu et on nous le dit) de renseignements purement documentaires. Ici encore, cependant, on aimerait que rien ne pût donner le change aux lecteurs de *Russie et chrétienté*. Indépendamment du contenu même de la *Revue du patriarcat* (et sur lequel il y aurait beaucoup à dire) que représente-t-elle vis-à-vis des grosses et solides revues, des académies ecclésiastiques de Russie *d'il y a plus de* 50 *ans*? Quelle figure fait-elle en face des multiples et volumineuses revues scientifiques d'U.R.S.S. ? enfin et on doit le dire — quelle comparaison soutient-elle avec la quantité des publications religieuses et leur valeur souvent éminente dans le reste de l'Europe ? Nous sommes les premiers à nous réjouir de ce pre-

mier et intéressant symptôme de renaissance ecclésiastique e U.R.S.S., encore faut-il le bien peser. L'histoire march extrêmement vite de nos jours, et encore que la vie religieus ne se juge pas, tant s'en faut, à ses seules manifestation culturelles et scientifiques, un trop grand retard en cette m tière pourrait déjà être une mise à l'écart et avoir les plu graves conséquences. Le lecteur occidental en eut besoi nous semble-t-il en même temps que d'un accueil ami et larg à tous ces éléments d'un renouveau religieux russe — d'un mise au point au moins sommaire, avec leur exacte porté

Que les réserves que nous avons dû faire n'atténuent pa dans l'esprit du lecteur l'intérêt majeur — et au demeurar le fait presque unique du travail de « *Russie et chrétienté* » Si quelque jour un rapprochement sérieux doit se faire entr Russie orthodoxe et Occident catholique, l'instrument norm (on s'accorde de plus en plus à le penser) en sera l'actio hiérarchique de l'une et l'autre confession. « *Russie et chr tienté* » aura beaucoup contribué pour sa part à éveiller l pensée catholique sur ce point.

H. L.

Les Livres

Education religieuse.

S'il y a des vertus dont nos contemporains ont oublié même le nom, c'est bien, je pense, celles de la crainte de Dieu, du respect, de la révérence. Beaucoup même, parce qu'ils confondent crainte servile et crainte filiale pensent que la crainte de Dieu a été abolie ou dépassée avec le christianisme.

Il est vrai que nous sommes devenus les concitoyens des saints et les habitants de la maison de Dieu — *domestici Dei* — mais l'intimité d'amour à laquelle Dieu nous convie n'empêche pas qu'il est Dieu et que nous restons créatures. Vouloir éliminer la crainte du christianisme, c'est oublier qu'elle est aussi un don du Saint-Esprit, et que même les élus, au ciel, la possèdent.

Tout le monde trouvera donc profit à lire le beau livre de Mme Lubienska de Lenval (1). Bien que destiné principalement aux mamans et aux éducateurs, il communiquera à tous ses lecteurs la ferveur de son inspiration religieuse. Il apportera à tous son témoignage pour un sens de l'adoration et un sens de la transcendance de Dieu, qui ne sont pas courants dans la mentalité contemporaine. Il sera une réaction saine vis-à-vis de tous ces efforts qui, sous prétexte de mettre « Dieu partout dans la vie » ont sécularisé et rendu profanes les choses, les gestes et les idées, même les plus sacrées.

Mme Lubienska de Lenval n'a pas eu besoin d'inventer, de faire du neuf. Si Montessorienne qu'elle soit, elle s'inspire avant tout de l'esprit et des méthodes de l'Eglise lorsque c'est le sens religieux qu'il s'agit d'éduquer. La formation qu'elle préconise se fonde avant tout sur la bible et sur la liturgie. Mais une liturgie vivante, une liturgie qui n'est pas seulement faite par les « textes » du missel, par des discours ou des dialogues, mais qui s'incarne en des attitudes et en des gestes prégnants de valeur et de sens religieux. Si les petits enfants sont encore incapables de comprendre les défi-

(1) Hélène Lubienska de Lenval, *l'Education du sens religieux.* Introd. par A. Valensin, s. j. Ed. Spes, 286 p., 120 fr.

nitions verbales, ils sont très tôt sensibles aux récits biblique et à l'idée secrète que contient tel ou tel geste religieux dan telle ou telle ambiance. Souvent même ils sont capables d trouver eux-mêmes le geste qui convient aux sentiments reli gieux. Voici un exemple :

> Dans une classe de tout-petits, on a amené un nouve élève : Yves. Yves n'a que deux ans, mais il a été trè bien élevé. Sans rien dire il observe les autres enfant et, pendant la prière, il imite leurs gestes. Les enfant récitent debout le verset du psaume : « Le Seigneu est grand et digne de toute louange. » La prière finie comme tout le monde reste debout, immobile, Yves s met à genoux, puis se prosterne et reste un long mo ment la tête entre les mains au milieu du silence. Yve est un petit Français de France. Il n'a jamais vu personn se prosterner, mais l'ambiance de prière lui a fait re trouver d'instinct l'attitude hiératique d'adoration (p. 75)

Tout l'effort de Mme Lubienska, c'est ainsi de mettre trè tôt dans l'âme de l'enfant des sentiments profondément reli gieux, d'adoration, de respect devant la transcendance et l'uni cité de Dieu, d'humilité profonde devant son Créateur et so Père. Si l'enfant n'a de tout cela, d'abord, aucune notio définissable, il en aura très tôt le sentiment et même l'espri par les attitudes religieuses que l'on exigera maternellemen de lui, par l'ambiance dans laquelle on le placera : « Exerce une influence, c'est créer une ambiance » (p. 120). Puis, pe à peu, il apprendra de belles prières, il écoutera les plus beau récits de la bible, il recevra le premier enseignement propre ment doctrinal, et son sens de Dieu fructifiera alors en quel ques notions précises et en intelligence.

En passant Mme L. n'a pas de peine à montrer la valeu religieuse hors pair des anciennes formules de prière, en parti culier celles de la liturgie, en les comparant à de lamentable formules modernes qui font toucher du doigt, si l'on peut dir la décadence actuelle de l'esprit religieux. Tel ce chant d'ac tion de grâces après le repas : « J'ai bien mangé et j'ai bie bu, merci, merci Jésus ! » ou bien cette affiche : « O Douc maman des petites filles sages... » que Mme L. rapproche d l'antique formule : « Glorieuse mère de Dieu, secours de pécheurs. » Mme L. remarque à ce sujet que la langue vulgair a multiplié les prières égocentriques, toutes repliées sur l sujet, et dans lesquelles celui-ci prie à la première per sonne : *Mon Dieu, je vous demande pardon..., je vous de mande..., je vous aime...*, tandis que les Psaumes, la Liturgi les Pères de l'Eglise parlent en général à Dieu, et lui parlen de lui-même : *Toi qui es bon et l'ami des hommes..., Béni sois-tu..., A toi gloire dans les siècles! Toi maître tout puis sant, tu as créé toute chose pour l'exaltation de ton nom* « La prière ancienne était dominée par le sens de Dieu qu fait dépasser le *moi* et le *nous* pour mettre l'accent sur l *toi*. »

Mais la religion (au sens de « vertu morale ») que présente me L. n'a pas seulement pour effet de rendre le sens du spect, de l'adoration et de la louange que nous devons à ieu. Elle crée un climat de respect, tout en étant très mple et très naturelle, puisque c'est une vertu pleine de oblesse, nous dirions même une vertu aristocratique : Dieu t ici. Ce lieu est saint. Faisons silence. Adorons et prosterons-nous. Ou au moins, cheminons lentement. Il n'y a rien plus contraire à la religion que la légèreté d'esprit, l'impodestie des regards, le laisser-aller de la tenue, la précipitaon. Il n'est pas étonnant que le religieux apparaisse comme homme solennel. Il l'est par profession, parce qu'il vit présence de Dieu, et dans un lieu saint qui lui est conacré. Le risque assurément, c'est qu'il devienne solennel par abitude, par conformisme et finalement par vanité. *Corruptio ptimi pessima.* Mais ces déformations ne doivent pas faire ublier tout ce qu'il y a de vrai dans l'attitude religieuse. est pourquoi l'éducation religieuse que donne Mme L. est même temps une éducation du respect, des manières vraies, la courtoisie, de la distinction, et pour tout dire, c'est ducation d'un véritable humanisme, très simple, où l'homme t mis parfaitement à sa place en face de Dieu, au côté son prochain. En donnant le sens de Dieu, elle donne aussi, ns le chercher, le sens du respect et de la hiérarchie des leurs, le sens du prochain, le sens de l'homme.

Puisque nous n'avons que de l'admiration pour ce beau vre dont nous souhaiterions la plus large diffusion, qu'il us soit permis en terminant de signaler le risque d'une lle éducation : celui de réduire toute la formation religieuse u sens où religion signifie une *société* ayant sa doctrine, s dogmes, ses sacrements) à l'éducation de la seule vertu religion. Car en ce sens l'éducation religieuse comporte ssi l'enseignement de la foi. Et la foi est une vertu intelctuelle. Pour la transmettre, l'éducation des attitudes extéeures de respect et d'adoration ne suffit pas. Elle exige udition de la Parole de Dieu. Il n'y a pas de foi tant qu'il y a pas un *Logos* perceptible, un verbe de vérité auquel on isse adhérer. Nous ne souscrivons pas entièrement à des rmations comme celle-ci : « Au prêtre le privilège de forler (les textes de la messe); il a reçu pour cela le don de gesse. Aux fidèles de montrer par leur attitude, le respect, ttention, l'endurance. Ils ont reçu à cet effet les dons de rce, de piété et de crainte » (p. 166). Et nous ne pensons s que ce soit pour le fidèle la meilleure façon d'entendre prêtre que de se souvenir seulement par une lecture anieure du missel, de la pensée exprimée par les textes du ur (p. 259). Le risque c'est donc d'extrapoler la méthode ur l'âge adulte et d'oublier qu'à cet âge, il faut équilibrer ducation religieuse par un enseignement des vérités de la de plus en plus profond. Cependant, pour dire vrai, à rt quelques phrases il nous semble que Mme L. a échappé e danger. Et les pages de la fin sur la « culture chrétienne »

montrent la belle qualité de sa pédagogie religieuse. Certains chapitres même (p. 253 : l'Office canonial), bien qu'adressés à des enfants, sont déjà ardus.

Terminons par une critique de détail sur deux lignes du livre (p. 170); toutes les âmes sincères arrivent à Dieu, dit Mme L., qui dénie au christianisme le privilège d'avoir « inventé la spiritualité » ou d'avoir « inventé le chemin de la sainteté ». Encore une fois la sincérité ne suffit pas, pas plus que le respect, l'attitude ou le sentiment religieux. Il faut la grâce de Dieu. Il faut le don de la foi. Et comment croire si l'on n'a pas entendu parler de lui ? Et comment entendre parler en l'absence de prédicateurs ? (Rom., 10, 14.)

Mais cette critique de deux lignes, redisons-le, ne compromet pas la valeur de cet excellent livre.

Les jeux liturgiques (2) qu'il faudrait plutôt appeler paraliturgiques de Mlle Françoise Derkenne forment un exemple pratique de ce qui peut être fait pour enseigner la bible aux enfants et la leur faire comprendre. Ce sont des « mystères » au sens scénique du mot : mystères de Noël et mystères de Pâques. Leur longue préparation, dans les périodes qui précèdent ces deux grandes fêtes, constitue aussi la préparation spirituelle des enfants à la fête. C'est pourquoi « un seul enfant qui chante sans conviction, qui joue sans penser à ce qu'il dit, fait refroidir notre Mystère » et compromet la préparation spirituelle. Il va sans dire que jusqu'au jour de la représentation, il n'y a aucun spectateur. Tous les enfants doivent jouer, puisque tous ils doivent prier et se préparer. Même les parents d'ailleurs, à qui l'on demande de ne pas applaudir, sont invités à prier avec leurs enfants et à chanter les refrains faciles. Magnifique effort qui a, lui aussi, le mérite de l'expérience et auquel on peut accorder le crédit que possède déjà son auteur.

La grâce de ce livre est toute de fraîcheur et d'intimité. Le risque ici, c'est de manquer l'éducation par une trop grande familiarisation avec les « mystères » et avec les personnages sacrés. On ne peut pas mimer la Sainte Vierge ou l'Enfant-Jésus comme n'importe quels personnages scéniques. Il faut se faire une âme pure et silencieuse. On ne peut revêtir leurs personnages qu'avec une certaine crainte révérentielle, bien que toute filiale également. C'est pourquoi avec un très grand tact religieux, Mlle D. exige que tous les tableaux et même les répétitions se fassent dans une atmosphère de prière. C'est le moins que l'on puisse demander.

Voici donc de beaux livres, riches d'une incomparable expérience. Mais pourquoi faut-il que les initiateurs et les meneurs de la pédagogie présentent si abondamment des expériences

---

(2) Françoise Derkenne, *Mystères pour Noël et Pâques, Jeux liturgiques et mises en scène* : Illustr. de J. C. Gaillard, 27 × 21,5. Ed. du Seuil, 64 p.

belles, si sûres, si vraies, alors que la plupart des pensions religieuses, des écoles libres, des catéchismes paroissiaux, des familles chrétiennes aussi, traînent encore lamentablement dans les méthodes surannées dont les fruits sont parfois si médiocres ?

A. M. H.

Abbé MARCEL THOMAS, *Expériences sur le Catéchisme national, livre des enfants;* une plqure de 30 pages 12 × 16, Lethielleux, éd.

Il y a 4 ans, M. l'Abbé Thomas nous a donné, comme on le sait, un commentaire intitulé « Expériences sur le catéchisme national du travail qu'on s'accorde à trouver assez imparfait... le plan du manuel est modifié (par exemple l'étude des commandements de la loi mosaïque se place entre le péché originel et l'incarnation) et un tiers des questions est laissé de côté. Pour les enfants l'auteur se contentait de leur donner, outre leur manuel un progamme indiquant la liste des questions à apprendre dans l'ordre de son plan.

Aujourd'hui il leur offre un livret contenant toutes ces questions à la suite; ce qui est évidemment plus commode pour eux. Cela lui a permis des changements de rédaction plus nombreux et plus importants; les uns heureux (nº 92), les autres moins (nº 45). Les trois parties en catéchisme s'intitulent : « Nous sommes les fils de Dieu », « Notre Chef, c'est Jésus-Christ »; « A la suite de Jésus-Christ, aidé du St-Esprit, avec toute l'Eglise, baptisé et confirmé, je redonnerai le monde à Dieu » : on reconnaît là les trois idées-forces du mouvement « Cœurs Vaillants »; et chaque chapitre a un titre qui rappelle l'idée-force du trimestre en cours.

Il y a dans l'ensemble de ce travail une recherche intéressante; mais l'adaptation à la psychologie de l'enfant n'est pas poussée assez loin.

ANDRÉ RAVIER, *S.J. Education selon l'Evangile;* 1 vol. 134 pp., Spes, éd.

Trois parties : *Paternité :* que le père prenne conscience de la beauté de son rôle et s'en fasse moyen de sanctification, car « la vocation d'éducateur est une exigence de sainteté ».

Exigences : « le vrai christianisme n'est pas une évasion, c'est une insertion hardie dans le milieu auquel Dieu nous a destinés » (p. 58); tous les chapitres sur les grands stimulants de l'éducation — goût de vivre, amour, vocation, etc. — et sur les difficultés rencontrées — le mauvais garçon, les ingrats, etc. — s'inspirent de vues de cette qualité.

Collèges : ils ne doivent pas être des « Thabor », des lieux d'éducation trop préservée, mais une étape vers la lutte inévitable. Cette troisième partie met au point plusieurs aspects du difficile problème de la préparation à la vie dans ces milieux privilégiés que sont les collèges chrétiens.

MARIE FARGUES.

VÉRINE, *Les 10 commandements des parents.* « *L'éducation familiale nouvelle* », Bloud et Gay; 1946; 128 pp.; 60 frs.

Etre calme, être juste, être vrai, être compréhensif... prêcher d'exemple... voilà toute une série de conseils très simples, pratiques, pleins de bon sens que les parents d'aujourd'hui feraient bien de méditer et de mettre en pratique.

GÉRARD SCRIVEN : *Wopsy. Mémoires d'un ange gardien.* Namur, Grands Lacs; *Collection Lavigerie;* 1946, 192 pp.; 75 fr.

Quelle ravissante histoire que celle de ce petit ange, un des plus petits du ciel, à qui Dieu confie l'âme d'un enfant noir. Pour arriver à ce que son protégé soit chrétien et prêtre, l'angelot va mettre en œuvre toute la cour céleste, des évêques et des missionnaires, lutter contre tous les diables de l'Afrique, et surtout « aimer Dieu de toutes ses forces », sachant que c'est « le moyen le plus sûr de trouver la bonne solution ». Les enfants se passionneront pour cette aventure, mais les grandes personnes ne dédaigneront pas de prendre plaisir à ces lignes dont l'humour rappelle le Kipling des « Histoires comme ça » et dont l'accent chrétien donnera à réfléchir.

Spiritualité.

UN CAHIER DE LA VIE SPIRITUELLE : *Le Christ et les Malades* (1).

Le sixième cahier de cette collection, paru dans le courant de l'an dernier, répond-il exactement à son titre ? Certes, aux premières pages du livre, et en manière d'introduction, le visage du Christ nous apparaît bien dans le rappel de textes évangéliques où Jésus s'affirme guérisseur tout-puissant et miséricordieux des âmes et des corps.

Mais tout le reste du cahier ne nous présente plus que l'Eglise dans son ministère près des malades. En réplique à « l'Eglise et le Pécheur », publié dans cette même série, c'est « L'Eglise et le Malade » dont il s'agit ici.

Aussi bien, l'auteur de la préface nous prévient-il de n'y pas chercher un traité de vie intérieure ou quelque essai de spiritualité à l'usage des malades. « Sans les exclure » de ses lecteurs, ce cahier ne s'adresse pas spécialement à eux, mais se propose « d'instruire le chrétien de la façon dont l'Eglise s'occupe de ses enfants malades et les prépare à la mort ». De fait, plus de la moitié de ces pages est consacrée à l'Extrême-Onction.

Sachons gré à Mgr Philippeau et au R. P. Henry de nous ins-

(1) Coll. « Cahiers de la vie spirituelle ». Ed. du Cerf, 200 pp., 100 fr.

truire, en effet, au triple point de vue historique, liturgique et doctrinal d'un sacrement dont on parle peu.

Nous prenons conscience ici de l'authenticité de la tradition chrétienne et de l'évolution, au cours des âges, de rites dont il semble difficile d'envisager la restauration. L'Eglise des premiers siècles agissait avec une intrépidité que nous traiterions peut-être d'intransigeance et de rudesse... Et l'on est loin de mesure entre ce cérémonial primitif et la façon quasi clandestine dont on « administre », de nos jours, les mourants.

Plus que l'on ne peut regretter ces longs offices, qu'un grand malade ne pouvait sans doute guère suivre avec attention et ferveur soutenues, on peut déplorer que tout le riche symbolisme du sacrement reste hermétique à la plupart des chrétiens, faute d'une langue qui leur soit intelligible, et d'une initiation préalable.

Pour notre part, nous eussions aimé que ce traité de l'Extrême-Onction vint en finale plutôt qu'en ouverture du volume. Comme la mort n'est que l'aboutissement de la maladie, l'Extrême-Onction, pour revêtir tout son sens, ne doit être que la conclusion d'une vie chrétienne. On ne peut dissocier la préparation immédiate à la mort de sa préparation lointaine : l'évangélisation, l'instruction, l'instauration de la vie surnaturelle dans les âmes. En un mot : la pénétration du Christ dans le monde des malades. Tâche immense qui nécessitera, dans bien des cas, des ouvriers spécialisés — prêtres et laïcs — à l'heure où la multiplicité accrue de hôpitaux, sanatoria, maisons de cure, ajoute aux difficultés habituelles de l'apostolat des malades un nouvel élément : celui du milieu et d'une mentalité de collectivité.

Prendre le malade au début de son épreuve, alors que la souffrance et le retranchement de la vie normale posent en lui, consciemment ou non, une interrogation d'ordre spirituel — le suivre dans les conditions de vie que le monde moderne lui assigne — envisager la façon de l'atteindre, de toucher son cœur, d'éveiller son esprit au surnaturel — chercher les moyens de l'épauler, aussi bien par des œuvres qui le sauvent de la misère et du découragement, que par l'appui des sacrements et par l'intensification de sa vie intérieure — l'amener enfin à sa « définitive rencontre avec le Christ » : tel est dans son ordre logique, le vaste programme d'assistance aux malades qui s'offre aux chrétiens.

On ne saurait s'étonner qu'un seul cahier n'ait pu approfondir ce sujet dans sa totalité et sa complexité, et que certains problèmes d'une brûlante, et parfois angoissante actualité aient été survolés d'un peu haut.

C'est ainsi que celui de la communion des malades est surtout envisagé dans le cadre des maisons hospitalières à personnel religieux. L'obstacle est alors réduit aux oppositions nées de la routine, d'un jansénisme attardé, ou du manque de zèle de l'entourage... encore qu'il se faille garder des gé

néralisations hâtives et d'informations unilatérales. Mais que dire de la situation bien plus dramatique que crée l'hospitalité officielle et réglementée des grands hôpitaux d'Assistance publique...? Et de l'isolement de certains sanas dont le service religieux est assuré (?) par un malheureux curé, écrasé déjà par le ministère de plusieurs paroisses ?

Sans même parler d'instruction doctrinale, ou d'initiation liturgique, comment faire entrevoir à ces âmes en détresse « le sens chrétien de la maladie », tel que nous l'expose Dom J. Leclercq ? Seule explication qui satisfasse l'esprit et le cœur, c'est bien elle, cependant, que doivent apporter les chrétiens à leurs frères malades alors qu'on ne les nourrit que de revendications sociales, insuffisantes à éclairer leur épreuve ou, pour le mieux, des consolations d'un humanisme coupé de la foi, et à courte vue. Magnifier la maladie en raison des possibilités de perfectionnement intellectuel et moral qu'elle offre, cela ne va pas loin pour qui se sait dans un état de vie précaire et menacé.

Devant la carence spirituelle du monde, l'Eglise s'est employée, au cours des siècles, à susciter des institutions charitables qui placent le malade dans un climat de christianisme, et secondent le prêtre dans les tâches d'apostolat.

La deuxième partie de ce cahier nous expose la « Mission de l'Eglise » et quelques réalisations pratiques. Dans un article de Mgr l'Abbé Bourguignon, on trouvera le recensement des œuvres inspirées par la charité envers le malade : œuvres qui ont déjà tout un passé et, de nos jours, jeunes mouvements d'Action Catholique. Cette nomenclature, et la liste qui suit, des associations de malades ayant pour but l'édification et l'entr'aide mutuelles, seront précieuses à tous ceux qui ont souci du soutien spirituel des malades. Ainsi pourront-ils les signaler aux œuvres indiquées selon leurs attributions respectives, ou les orienter vers ces groupements catholiques, selon les tendances et les aptitudes de chaque malade (2).

---

(2) Il n'est pas question, dans les œuvres citées, des institutions proprement religieuses qui s'occupent des malades. Elles sont légion : religieuses hospitalières de tous ordres, Dames du Calvaire, Servantes des Pauvres... etc. Frères de saint Jean de Dieu et de saint Camille de Lellis... C'est toute l'histoire de la charité chrétienne qu'il faudrait faire à ce sujet.

N'entrent pas non plus dans cette nomenclature les associations pieuses et confréries ayant pour but la prière pour les agonisants, la conversion des malades... Nées souvent à l'ombre d'un sanctuaire privilégié, elles apportent le précieux appui de leur intercession aux malades et à ceux qui travaillent à leur sanctification.

Si quelques erreurs ont pu se glisser dans le titre exact ou l'adresse des œuvres signalées, nous nous en excusons. Notons que l'Œuvre de la Visite aux malades des Hôpitaux, rattachée aux Conférences de Saint-Vincent-de-Paul a son siège, non pas rue de Varenne, mais 5, boulevard Saint-Germain. La branche féminine réside : 39, rue Notre-Dame-des-Champs.

Certaines des institutions nommées méritaient mieux qu'une simple mention, voire une simple allusion : telles les Confréries des Hospitaliers de Lourdes, dont le dévouement, né de la foi en Notre-Dame et de l'amour de ceux qui souffrent, constitue l'un des témoignages les plus authentiquement catholiques de notre époque... Mais on ne peut tout dire en quinze pages, des initiatives multiples de la charité.

Nous ne doutons pas, cependant, que pour le grand nombre des lecteurs auxquels le monde des malades demeure inconnu, plus d'un article de ce cahier apporte une révélation. En est-il beaucoup à connaître les réalisations de vie religieuse dans le cadre de la maladie, dont il revient à notre siècle d'avoir vu naître la formule audacieuse ?

Deux expériences concrètes illustrent ces études. La première concerne l'introduction de la pratique religieuse au sanatorium. Encore qu'il soit téméraire de systématiser une action qui doit s'adapter au milieu, à l'esprit de chaque établissement — (là où l'aumônier échouera, les Jocistes triompheront, ou quelques infirmières convaincues) — partout vaut le principe d'une politique de présence, et d'une collaboration souple et loyale entre le clergé et les militants.

La seconde nous montre à l'œuvre cette jeune « Association des Paralysés » qui, pour n'être pas confessionnelle, n'en est pas moins mue par une authentique et ardente charité. Il lui revient d'avoir été à l'avant-garde du grand mouvement actuel de reclassement social et professionnel des infirmes et malades. Puissent les chrétiens y tenir une place de choix! Si le début du siècle a laïcisé les institutions chrétiennes, leur rôle n'est-il pas de christianiser les institutions laïques ? Le témoignage de leur charité fraternelle sera, bien souvent, la seule méthode possible d'évangélisation d'un monde fermé au spirituel.

Quelques textes anciens terminent le volume, et une bibliographie apporte sa documentation au lecteur soucieux d'explorer le monde des malades et d'approfondir la doctrine.

Souhaitons que ce cahier ne soit que le prélude d'une grande étude d'ensemble sur ce sujet, qu'il soit la préface d'un grand mouvement de sympathie priante agissante pour les malades, et l'amorce des réalisations d'apostolat que leur situation exige.

M. BAUDRY.

J. JAOUEN, M. S., *La grâce de La Salette*, Editions du Cerf, in-8° 357 p., 250 fr.

Le P. Jaouen nous semble avoir été particulièrement bien inspiré en centrant son étude de La Salette sur la notion de *grâce*. Cette position lui permet d'apprécier les faits à la lumière sereine des principes de saint Thomas. Nous disons bien apprécier les faits, car il faudra, au préalable, les rétablir dans leur réalité, les classer et judicieusement les interpréter.

Toute apparition authentique ne peut être, en effet, qu'une avance surnaturelle d'un être céleste aux humains d'ici-bas, et si les relations de membres du Corps mystique avec Dieu et entre eux dans le Christ constituent tout l'ordre surnaturel, l'examen se ramène en définitive à ces deux questions : Y a-t-il grâce ? Quelle sorte de grâce ?

A La Salette, un message nous est transmis. Faut-il discerner à son origine l'affleurement d'une présence miraculeusement illuminatrice et secourable, comme nous le propose Maximin et Mélanie ou reconnaître simplement le jeu d'une psychologie toute humaine ?

Les premiers chapitres apportent à la question tous les éclaircissements désirables : 1° Les enfants de La Salette; 2° Rapports de Maximin et de Mélanie; 3° Problèmes et certitudes de l'historien; 4° L'Apparition; 5° Fondements de l'interprétation surnaturelle. Le lecteur impartial estimera l'information de l'historien en la clairvoyance du psychologue, la loyauté du critique, la netteté doctrinale du théologien.

Après cent ans écoulés, il faut aller plus loin. Parlant de leur vision, les bergers de La Salette portent témoignage. L'événement du 1 septembre 1846 en a fait non des saints, mais des porteurs d'un message, sujets d'une grâce non de l'ordre directement sanctifiant, mais de l'ordre charismatique. Leur fonction propre sera la fidélité à transmettre le Message. La conclusion première est singulièrement confirmée par cette fidélité indéniable à travers les avatars et leur existence tourmentée, racontée aux chapitres VII, VIII, X et XI, d'après les documents les plus sûrs interprétés avec une remarquable sagacité, avec une pondération que nous qualifierons volontiers de ferme prudence.

Il faut dire plus encore. A travers une apparition authentique, qui nous transmet une intention divine, il doit y avoir passage de grâce, non plus de l'ordre « édifiant », mais de l'ordre « sanctifiant ». N'avons-nous pas ici ces illuminations, ces motions par quoi l'on précise le rôle de la grâce actuelle ? Si Marie s'est réellement manifestée à La Salette, sa présence demeurera secrètement agissante en faveur des âmes qui accueilleront sa démarche avec confiance, recevront ses avertissements avec docilité, répondront aux sollicitations suscitées par la connaissance même de l'apparition. Ainsi les fruits spirituels de La Salette — l'auteur en a signalé quelques-uns des plus notables aux ch. XIII et XIV — viendront encore renforcer notre certitude d'une intervention miraculeuse de Marie à La Salette.

Par une conséquence toute normale, en rejaillira un surcroît de dévotion à la Vierge, dévotion caractérisée, comme le développe le dernier chapitre, car elle mettra l'accent sur les éléments du Mystère de Marie, volontairement signifiés plus nettement par la Vierge dans les attitudes, les paroles, les détails de son Apparition.

Ainsi s'achève le déroulement de cette grâce complexe et, en

un sens, permanente, que constitue une Apparition, intention miséricordieuse de Marie, manifestée miraculeusement, transmise par les intermédiaires de son choix et provoquant dans le peuple chrétien un élan renouvelé de foi, de confiance et d'amour.

Nous pensons que l'étude du P. J., loyale et lumineuse devrait rallier tous les suffrages, n'était la *Carrière de Mélanie*.

Nous estimons que le P. J. a eu le rare mérite de mettre de l'ordre et d'apporter quelque lumière dans une affaire passablement confuse. Avec une grande délicatesse, avec une juste et chrétienne bienveillance, il offre de la carrière agitée de Mélanie et de son intarissable correspondance, une interprétation psychologique, qui réussissant à faire la synthèse d'éléments-faits, décisions, écrits assez disparates, pour ne pas dire contradictoires, s'avère tout à fait sérieuse, nous ne disons pas absolument décisive et convaincante sur tous les points. Nous estimons avec l'auteur qu'une authentique vie de grâce, une vie vertueuse nettement au-dessus de la moyenne, sinon peut-être une sainteté de tout point éminente, n'est pas incompatible avec certaines illusions, fruits parfois inévitables d'une certaine forme et force d'imagination comme de la pression du milieu. Nous croyons fondée et éclairante pour le cas présent la distinction entre l'ordre charismatique et l'ordre proprement sanctifiant.

Au surplus ces notes schématiques omettent l'essentiel : l'abondance de documents, finesse psychologique qui les utilise sans lourdeur, netteté vigoureuse et chaleureuse du style, surtout charité manifeste qui anime tout l'ouvrage. Pour qui le lira sans parti-pris, même s'il n'en adopte pas toutes les conclusions, ce livre sur La Salette ne peut manquer d'être éclairant et pacifiant.

Ch. RAHIER,
mis. de La Salette.

Chanoine L. CRISTIANI : *Les jeux de la divine Sagesse.* Vitte, Lyon; 1946; 216 pp.; 60 fr.

En 1944, quatre jeunes Juifs demandaient à connaître la doctrine catholique; présentés à un prêtre lyonnais, ils furent instruits par lui; ce livre retrace les phases de cette initiation. A être transcrits, de tels entretiens risquent de perdre de leur spontanéité, mais l'ouvrage a par ailleurs assez de mérites pour supporter ce léger raidissement.

L'A., se basant sur le texte des Proverbes : « J'étais à l'œuvre près de lui, me réjouissant chaque jour, et jouant en sa présence, jouant sur le globe de la terre... », nous montre le jeu des opérations divines, en Dieu et hors de lui. Toute la doctrine chrétienne est ainsi exposée sous une forme originale, vivante, bien faite pour plaire à des esprits cultivés et modernes. De nombreuses citations de l'Ecriture, de splendides développements de Bossuet viennent appuyer un texte où la poésie de l'expression habille de solides exposés théo-

logiques. Peut-être sera-t-on dérouté par moment par ce « symbolisme universel » qui imprègne tout l'ouvrage, mais l'A. a soin d'expliquer plus d'une fois ce qu'il entend par ce mot.

M. L. T.

P.-Jean Bousquet, O. P. : *Notre-Dame du Rosaire de Fatima.* Le centre dominicain, Montréal, 1945; 96 pp.

Après avoir raconté les événements de Fatima : apparitions, pèlerinage, ce petit livre, le premier imprimé au Canada sur ce sujet, donne, dans un langage direct et qui peut nous sembler parfois un peu « vert », les leçons pratiques qui se dégagent les apparitions de Notre-Dame du Rosaire aux trois petits bergers portugais. Ces leçons s'adressent directement aux Canadiens, mais les milieux populaires français y trouveront aussi beaucoup à apprendre.

Abbé P. Marc, *Le Maître vous parle. Méditations évangéliques* Ed. Siloé; Paris; 1946; XVI-287 pp.;

Il est difficile de composer des méditations à l'usage des fidèles sans tomber dans des considérations par trop affectives. L'A échappe à ce danger; ses méditations sur quelques pages de l'Evangile sont simples et forcent à réfléchir par la justesse de leurs applications à notre vie de chaque jour.

M. L. T.

V.-L. Chaigneau, missionnaire diocésain. *Notes et Elévations spirituelles.* I. *Les Etapes du Bonheur.* Editions Franciscaines 1946. 136 pages. 60 francs.

Auteur de plusieurs ouvrages de droit et d'économie, destinés aux théoriciens et aux militants de l'Organisation professionnelle, un prêtre missionnaire s'adresse aujourd'hui aux âmes inquiètes qui recherchent, au-delà des sciences et des techniques, la lumière des réalités spirituelles. Le but de son opuscule est d'initier à la prière, en suggérant des thèmes de méditation. Le titre ne doit pas faire illusion : on ne trouvera ici ni exposé didactique et suivi, ni progression proprement dite; on nous conduit simplement de l'oraison à l'action de grâces, par l'humilité et le repentir, la souffrance, la paix intérieure et la joie spirituelle. La réflexion se mêle à la prière dans ces pages qui ont gardé le caractère spontané de simples notes : un mot suggestif, parfois, tient lieu de phrase, l'invocation à Dieu prend de temps en temps la forme du tutoiement. Il y a un chapitre, celui sur la souffrance, qui comporte un prologue rythmé.

Le genre « notes spirituelles » est un genre difficile. Les meilleures notes sont évidemment celles que leur auteur n'avait jamais songé à mettre sous d'autres yeux que ceux de Dieu ou d'un de ses représentants : révélées malgré lui, elles nous apportent alors, dans sa fraîcheur émouvante, le témoignage

de l'histoire d'une âme. Publiées au contraire par leur auteur lui-même dans un but exprès d'apostolat, les notes intimes ne sont peut-être plus aussi efficaces. En tout cas, pour goûter les très bonnes choses, d'une doctrine saine et équilibrée, que contient ce recueil-ci, on devra suivre le conseil que donne l'avant-propos : ne pas le lire tout à la suite comme un roman, mais puiser, selon l'inclination du moment et les une pensée, une suggestion, le point de départ d'une méditabesoins précis d'un état d'âme, dans tel ou tel de ses aliénas, tion ou d'une prière.

J. G.

ANCELLE, *Femme. Carnet d'une Maman.* Mouvement familial rural; 1946; 160 pp.; 14 × 10; 100 frs.

Une maîtresse de maison, mère de nombreux enfants, s'efforce, en sa ferme isolée, de vivre pleinement sa vie chrétienne et de déceler tout le divin dont sont chargés ses moindres gestes de ménagère, les humbles objets qui l'entourent, et aussi les grands actes de sa vie d'épouse et de mère. On aimerait voir ce livre entre les mains de nos contemporaines; elles y réapprendraient que dans leurs journées envahies par les besognes matérielles les plus petites choses sont comme des « sacrements », sont chargées de grâces.

M.-L. T.

ROBERT BASTIN, O.M.I., *La Chanson sur la Colline.* 130 pages format 43 × 17, Lebrun, Bruxelles 1945.

Une brochure ravissante, bien imprimée, sur beau papier, illustrée avec goût par l'auteur lui-même.

Dans une prose d'une grande fraîcheur poétique, le R.P. Bastin célèbre les fêtes mariales de chaque mois en concordance avec le concours des saisons. Parfois cependant des expressions trop imagées ne satisfont pas aux exigences d'une théologie très rigoureuse.

M. B.

M. CARDINEAU, *La Vierge vous parle* (Pellevoisin, édit. Siloë, Paris 1946.

Dans ce volume de 186 pages, format 12 × 19, l'auteur étudie le fait et la portée du Message de la Vierge Marie à Pellevoisin (1876) (diocèse de Bourges). Ce n'est pas le lieu de relater le détail de ces quinze apparitions à l'humble servante, Estelle Faguette.

Pour s'essayer à dégager le sens de ce message de la Vierge, l'auteur confronte les apparitions de Pellevoisin avec les principales apparitions mariales du XIXe siècle et avec les révélations de Paray-le-Monial. « On aurait parfois, semble-t-il, tendance à considérer les interventions de la très sainte Vierge sur le sol de France, comme autant de manifestations distinctes, ayant chacune leurs caractères et leur objet particuliers.

Si le temps, le lieu, les instruments et les moyens diffèrent, en réalité, l'objet demeure identique : la conversion des âmes, le retour de la France à sa vocation chrétienne » (pp. 176-176..

M. L. T.

L'Espagne mystique : Sainte Thérèse d'Avila, saint Jean de la Croix, Le Greco. Ed. Arts et métiers graphiques, 1946, 206 pp., 450 frs.

Après avoir présenté en quelques pages de belle synthèse, les figures et les œuvres spirituelles de sainte Thérèse d'Avila et de saint Jean de la Croix, le Père Bruno de Jésus-Marie offre aux lecteurs, un magnifique ensemble de morceaux choisis des deux réformateurs du Carmel. Il les fera ainsi connaître au grand public et mieux encore réjouira les familiers de la vie spirituelle. Ce qui achève de donner toute sa grandeur à cet ouvrage, c'est la présentation de toute beauté qui lui est donnée. Le Père Bruno a fait appel notamment à de nombreuses reproductions photographiques du Gréco (un bel article de Bernard Champigneulle montre la valeur spirituelle de cet art dont « les formes humaines ressemblent à des flammes célestes »). C'est une joie, hélas trop rare, de lire de si beaux textes si bien choisis, illustrés et mis en page avec tant d'art.

A. P.

F. MOUREY, C.R.I.C., Réflexions et suggestions, deuxième série : *Sacerdoce et apostolat;* troisième série · *Les qualités du pasteur d'âmes,* Spes 1946; 216 et 190 pp., chaque volume 90 frs.

Ces deux volumes font suite à la *Préparation au Sacerdoce* (Spes 1943) qui traitait la question de base du petit séminaire. Le Père Mourey, chanoine régulier de l'Immaculée Conception met aujourd'hui à profit ses soixante années d'observations et d'expériences, les conseils et l'insistance de ses confrères, pour prolonger son œuvre : dans ces deux volumes il étudie le problème de la revalorisation des grands séminaires, celui du soutien des jeunes prêtres, celui du clergé paroissial et des conditions de son rendement apostolique.

La mission du Christ et du prêtre, dit-il en reprenant le mot de Mère. L.-M. Claret de la Touche, est de révéler à l'homme l'amour de Dieu et de ramener à Dieu l'amour de l'homme (II. p. 13). L'œuvre du prêtre est totalement apostolique et spirituelle et commande sa méthode.

La fin étant bien précisée, on peut étudier les moyens. Tout d'abord une forte formation spirituelle. Il vaut mieux pour le prêtre « se fortifier intérieurement que de se cloîtrer » Plus tard, « que vaudra, que pourra le prêtre dont la liberté n'est pas garantie par une force interne » ? (II p. 52). Une formation intellectuelle solide ensuite, afin qu'elle soit le soutien et le garant de la vie spirituelle. Enfin, l'appui fraternel, le P. Mourey insiste beaucoup sur ce dernier moyen Il étudie l'histoire : les premiers prêtres groupés dans le

resbytérium autour de l'évêque, les chanoines réguliers, les rdres mendiants au XIIIe siècle, et il constate que la revalorisa- on apostolique du clergé se produit toujours par le retour une pauvreté plus effective et, à la vie commune.

Devant cet enseignement de l'histoire, quelles sont les res- ources actuelles du clergé diocésain ? D'abord, dit le P. Mou- ey, l'heureuse concurrence, la stimulation apportée en cer- ains diocèses où réguliers et séculiers sont à l'œuvre dans es paroisses et le ministère diocésain le mouvement com- unautaire; les fondations récentes : fils de la charité, prê- res de Prado, etc., les associations sacerdotales : Prêtres de . François de Sales, Union apostolique, société du Cœur de ésus. Nous pourrions ajouter les prêtres tertiaires. Mais ans l'organisation hiérarchique actuelle, il y a place pour un outien fraternel véritablement effectif, pour un « *apostolat u prêtre par le prêtre* ». L'histoire, en effet, nous apprend évolution de l'organisation hiérarchique : « Le *presbytérium* utour de l'évêque, le rôle longtemps prépondérant des *archi- iacres,* l'essai qui ne dura pas des chorévêques, enfin l'ins- tution des archiprêtres que le droit canon a sanctionnée. e canon 217 appelle ces dignitaires *Vicaires forains* et fait emarquer que le vocable est souvent remplacé par celui 'archiprêtre ou de doyen; le dernier est le plus commun et e plus exact. Les canons 446, 447, 448 et 449 disent très lairement les devoirs des archiprêtres ; à tout lire et à out vouloir exécuter il y a là un programme chargé [....]. uand les archiprêtres seront les animateurs qu'ils doivent re, les prêtres des archiprêtrés, les jeunes surtout, se sen- ront soutenus, aidés, réconfortés, grâce à un contrôle bien- aisant qui ne peut peser que sur ceux qui n'ont pas assez e modestie, d'esprit hiérarchique et de sens apostolique. Or, est là que nous voulons en venir les archiprêtres sont tout adiqués pour être les intermédiaires de cette coopération pirituelle entre l'Evêque et ses prêtres, ce qui n'empêche pas s relations filiales et directes entre le Père et ses fils dans sacerdoce » (II pp. 77-78). Le mode de coopération y est nvisagé successivement dan sla réunion mensuelle, le troi- ème an, etc.

Après ces moyens, l'auteur passe en revue pour les dé- oncer, les déformations professionnelles ou défauts ecclésias- ques, puis étudie en appendice l'initiation apostolique au rand séminaire.

Dès le début du troisième tome, consacré aux « pas- urs », l'auteur dénonce cette erreur funeste selon laquelle n penserait que le curé n'a qu'à *s'installer* là où le mission- aire vient de passer pour lui préparer le terrain et lui onner ses fidèles. Tout prêtre est apôtre, et tout apôtre est issionnaire, puisque c'est le même mot en grec et en latin . 18). Le P. Mourey étudie alors les qualités du prêtres-apô- e : zèle, valeur personnelle, psychologie du commandement, ns de l'initiative et de l'organisation, éducation spirituelle s enfants : c'est ici tout un traité pratique et fort psycho- gique de la veru cardinale de prudence (la vertu des chefs), i nous est donné. Que le prêtre sache pour quoi il est

fait et qu'il ne s'ankylose pas dans les besognes administratives (Cf. p. 134).

Au terme de cette belle étude pouvons-nous dire qu'il y a cependant un point sur lequel nous restons en appétit ? Dès le début, l'auteur nous dit que le prêtre chrétien doit être aussi un apôtre. Nous le croyons fermement. Mais il y a tout de même là deux « notions » diverses, et nous aurions aimé que fut mieux précisée l'importance respective des deux fonctions d'enseignement et de prédication d'une part, de présidence du culte et d'intercession d'autre part, chez le prêtre chrétien — qui est prêtre et apôtre.

Cette exigence voudrait montrer l'intérêt que nous avons eu a lire ces deux beaux livres, pleins d'ardeur, comme nous avons essayé de le faire sentir, mais aussi, de sagesse, de mesure, de pondération. Leur meilleure garantie n'est-elle pas de les rapprocher des consignes données par son éminence le Cardinal Suhard à la journée sacerdotale des vocations ?

(Cf. *La relève du clergé diocésain*, dans *La Croix*, 27-12-1946)

A.-M. H.

Hagiographie.

E. MURA : *Doctrine spirituelle du Père Jean-Léon Le Prévost fondateur de la Congrégation des Frères de saint Vincent-de-Paul.* Paris, Procure du Clergé, 1945, 230 pp.; 100 fr.

Une vie toute de charité envers Dieu et envers le prochain, une intense union à Dieu au milieu des préoccupations de l'administration et des soucis de l'apostolat, voilà ce qui nous frappe surtout dans ces pages qui reproduisent les lettres et les notes du Père Prévot. Les membres de l'action catholique et tous ceux qui veulent aider chrétiennement les pauvres et les ouvriers trouveront dans ces lignes de bien précieux conseils et y verront combien l'action doit être fécondée par la prière.

Saint François raconté par ses premiers compagnons. Coll. *Les textes franciscains;* Aux éd. franciscaines, 1946; 210 pp.

M. l'Abbé Fagot nous donne une traduction française de « Legenda antiqua », ce texte retrouvé en 1922 à la bibliothèque communale de Pérouse et que les meilleurs critiques attribuent au frère Léon, le plus fidèle compagnon et saint François. Le lecteur aimera ces pages si simples et si fraîches à travers lesquelles le Povellero nous apparaît si vivant, et plein de douceur, de charité et de joie.

CHANOINE P. BOISARD, supérieur général de la Compagnie de Saint-Sulpice. *Le Cardinal Verdier, archevêque de Paris. Coll. notre clergé;* Flammarion 1946; 358 pp.; 150 fr.

Récit, bien informé, qui fait vivre le cardinal vraiment devant nous.

. de PLESSIS : *Berryer.* Coll. *La noble France.* Paris, La Bonne Presse; 1946; 192 pp., 80 fr.

Quelques pages d'introduction nous donnent une biographie impartiale et très intéressante de l'illustre orateur; elles ont suivies d'extraits des principales œuvres de Berryer.

ANDRÉ MERLAUD, *Héros de la souffrance et de l'amour.* Etienne Kaszap. 1916-1935. Toulouse, éditions de l'Apostolat de la Prière, 1946. V-128 pp.; 40 frs.

Il faut connaître la vie de ce jeune Hongrois, écolier entraîné par le désir de connaître, champion national de gymnastique, qui entre à dix-huit ans au noviciat des Jésuites de Budapest. Humble, plein d'une exquise charité fraternelle, dévoré d'amour de Dieu, il s'engage avec énergie dans la voie de la perfection. Après quelques mois de noviciat une maladie douloureuse l'oblige à quitter son cher couvent; il supporte avec une joie calme d'immenses souffrances et meurt seul à l'hôpital. Mais dès le lendemain de sa mort les miracles pleuvent et, comme sainte Thérèse de Lisieux qu'il avait prise pour modèle, le petit frère Etienne devient célèbre dans le monde entier. Ce livre est bien écrit, c'est chose assez rare pour qu'on le signale; l'on craint pourtant parfois que le flamboiement du style n'enjolive la figure du héros. Souhaitons que l'A. nous fasse connaître in extenso les notes et les lettres d'Etienne Kaszap.

FRANÇOISE HÉDIC, *Saint Hubert.* « Mon saint Patron ». Paris, Bonne Presse, 1946, 48 pp. 20 frs.

La Bonne Presse nous offre une agréable collection de vies de saints écrites pour les enfants sous une jolie couverture illustrée. La vie de saint Hubert est peu connue; elle intéressera même les parents qui ne voient dans le saint que le patron des chasseurs et ne pourraient dire quelle fut la raison de ce patronage; ils aimeront à glisser parmi les cadeaux de la Noël toute proche ce petit volume et ses pareils.

AUGUSTA-PAULE TILLET, *Deux témoignages de vie spirituelle dans le monde : Marguerite Henrion* (1868-1941) *et sa petite-fille Christiane Cholet* (1918-1934). Editions Xavier Mappus, Le Puy, 1946; 344 pp.

Sous le coup d'une douloureuse épreuve, M. Henrion retrouve, il faudrait dire : « découvre », Dieu. Prévenue de grâces spéciales, elle approfondit chaque jour sa vie d'union au Christ et à la Trinité, mais sans quitter son milieu, son mari, sa famille, ses élèves, ses amis, pour lesquels elle se dépense sans compter. Près d'elle grandit sa petite-fille, riche de dons naturels et surnaturels; l'affection qui les unit et le sacrifice qui leur en sera demandé les aide toutes deux à servir Dieu mieux encore. L'A., qui les a bien connues nous parle d'elles avec admiration et amour; par endroits, pourtant, certains de ses développements auraient gagné à être plus condensés.

M. L. T.

VIENNENT D'ARRIVER A LA REVUE :

Saint BONAVENTURE : *Les trois voies*, Ed. Franciscaines, Montréal.

Chan. TRICOT : *L'Eglise naissante*, Desclée et Cie.

M. de la BEDOYÈRE : *Le Christianisme sur la place publique* Ed. Universitaires.

T. S. ELIOT : *Sommes-nous encore en chrétienté ?* Ed. Universitaires.

Abbé RYCKMANS : *Le secrétariat paroissial*, Ed. de l'A.C.H., Bruxelles.

R. P. de MEYER : *La congrégation de Hollande*, Soledi.

R. P. BARON : *Le R. P. Louis Poullier*, Apost. de la Prière, Toulouse.

O. M. PIROZYNSKI : *Zrodlo Zycia*, Wroclaw.

O. L. FRAS : *Warta Slaska*, Wroclaw .

A. KOREWA : *Ksztalcenie Charakteru*, Wroclaw.

R. du TEIL : *Amour et Pureté*, Presses Universitaires de France

Chan. TRICOT : *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, Desclée e Cie.

R. AUBERT : *Le Saint-Siège et l'Union des Eglises*, Ed. Universitaires.

Dom R. HAMEL : *La Vie Liturgique*, Canada.

S.S. PIE XII : *Encyclique sur les études bibliques*, Ed. Universitaires.

A. ANCEL : *L'homme à la lumière de la raison*, Vitte.

A. SCHRANER : *Blutendes Christentum* ; Hilty, Schann.

M.-T. LATZARUS : *La belle histoire de Jeanne de France*, Lethielleux.

R. A. ALLO, *Paul, apôtre de Jésus-Christ*, Ed. du Cerf, réimpression, 85 frs.

R. P. RÉGAMEY, *La Croix du Christ et celle du chrétien*, Ed. du Cerf, réimpression, 100 frs.

M. VAUSSARD, *Charles de Foucauld, maître de vie intérieure* Ed. du Cerf, réimpression, 150 frs.

L. BOUYER, *Le mystère pascal*, Ed. du Cerf, réimpression 240 frs.

Vingt-et-une lettres de sainte Catherine de Sienne, Ed. du Cerf, 60 frs.

R. VOILLAUME, *Les Fraternités du P. de Foucauld*, Ed. du Cerf, 150 frs.

L'oraison, Cahier de la Vie Spirituelle, Ed. du Cerf, 170 frs.

29391. — Imp. LAHURE Paris. — 31.1064

— Le gérant de cette publication : —
R. P. Plé, 29, Bld de Latour-Maubourg, Paris-7e
pôt légal : Deuxième trimestre 1947. - N° d'ordre : 10.660.